
THE LIBRARY OF CONGRESS



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

LES ANGES DU FOYER . . . . . 1 vol.
AU BORD DU LAC . . . . . 1 —
AU COIN DU FEU . . . . . 1 —
CHRONIQUES DE LA MER . . . . . 1 —
LES CLAIRIÈRES . . . . . 1 —
CONFESSIONS D'UN OUVRIER . . . . . 1 —
CONTES ET NOUVELLES . . . . . 1 —
DANS LA PRAIRIE . . . . . 1 —
LES DERNIERS PAYSANS . . . . . 1 —
LES DERNIERS BRETONS . . . . . 2 —
DEUX MISÈRES . . . . . 1 —
LES DRAMES PARISIENS . . . . . 1 —
L'ÉCHELLE DE FEMMES . . . . . 1 —
EN FAMILLE . . . . . 1 —
EN QUARANTAINE . . . . . 1 —
LE FOYER BRETON . . . . . 2 —
LA GOUTTE D'EAU . . . . . 1 —
HISTOIRES D'AUTREFOIS . . . . . 1 —
L'HOMME ET L'ARGENT . . . . . 1 —
LE MAT DE COCAGNE . . . . . 1 —
LE MÉMORIAL DE FAMILLE . . . . . 1 —
LE MONDE TEL QU'IL SERA . . . . . 1 —
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE . . . . . 1 —
PENDANT LA MOISSON . . . . . 1 —
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS . . . . . 1 —
PIERRE ET JEAN . . . . . 1 —
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS . . . . . 2 —
RICHE ET PAUVRE . . . . . 1 —
SCÈNES DE LA VIE INTIME . . . . . 1 —
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE . . . . . 1 —
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES . . . . . 1 —
LES SOIRÉES DE MEUDON . . . . . 1 —
SOUS LA TONNELLE . . . . . 1 —
SOUS LES FILETS . . . . . 1 —
SOUS LES OMBRAGES . . . . . 1 —
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON . . . . . 2 —
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD, LA DERNIÈRE ÉTAPE . . . . . 1 —
SUR LA PELOUSE . . . . . 1 —

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

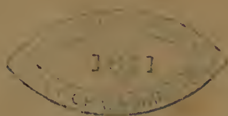
HISTOIRES
D'AUTREFOIS

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1859

HISTOIRES D'AUTREFOIS

L'INVENTAIRE DU PLANTEUR



Tous deux s'arrêtèrent à l'entrée du bois de chênes qui conduisait à la route de Montgomery.

— Ne venez pas plus loin, dit le jeune homme; votre père souffre et vous attend.

La jeune Américaine lui saisit la main.

— O mon Dieu! déjà vous quitter!...

— Ne pleurez pas, ma bonne, ma chère Jenny, vous m'ôteriez tout mon courage. Si vous saviez combien je suis malheureux de partir! combien j'ai balancé, lorsque M. Jackson m'a parlé de cet emploi à Boston! Mais j'ai dû céder à la raison. Les affaires de votre père sont plus dérangées qu'il ne le croit lui-même; sa maladie va chaque jour s'aggravant; d'un

moment à l'autre, vous pouvez rester sans ressources, Jenny!... En acceptant la position qui m'est offerte, j'assure notre avenir à tous deux; j'aurai maintenant un toit pour vous recevoir, et, dans quelques mois, quoi qu'il arrive, nous serons unis pour toujours. Ne trouvez-vous point cela doux à penser?

— Ah, Jones! répondit l'enfant, en se jetant dans les bras de son fiancé.

Celui-ci la pressa tendrement sur son cœur, et imprimant sur ses yeux humides un long baiser;

— Adieu! répéta-t-il plusieurs fois; adieu, ma fiancée chérie!... ma femme!...

Il la serra encore sur sa poitrine, l'embrassa encore; puis, la repoussant avec effort, il s'élança vers la route de Montgomery.

Jenny demeura longtemps à la même place, cherchant à l'apercevoir à travers les chênes et écoutant s'il ne lui enverrait point un dernier adieu. Enfin, lorsqu'elle fut bien sûre qu'elle ne pouvait plus ni le voir ni l'entendre, elle se rappela son père, et, faisant un effort sur elle-même, reprit lentement le chemin de l'habitation.

Elle en était peu éloignée, lorsqu'elle aperçut M. Jackson, qui venait à sa rencontre. Elle regarda

d'abord autour d'elle, comme si elle eût cherché les moyens de l'éviter; mais ayant reconnu que la chose était impossible, elle se décida à continuer sa route.

Ce premier mouvement de miss Makensie exige quelques explications que nous croyons utile de donner ici.

M. Jackson, propriétaire d'une plantation voisine à laquelle d'innombrables cotonniers avaient fait donner le nom de *Blanche-Couronne*, était un homme d'environ quarante ans, d'une taille élevée, d'une figure hardie. Il était né en Irlande, et avait été forcé de la quitter pour quelques actes de violence dont on parlait diversement. Arrivé avec les premiers émigrants dans cette partie de l'Alabama, il y avait longtemps vécu de la vie hasardeuse des pionniers, n'ayant d'autre règle que sa volonté, ne connaissant d'autre droit que la force. Sa jeunesse s'était écoulée dans de périlleuses entreprises, au milieu des Criks et des Choctaws, dont il avait été tour à tour l'ami et l'ennemi. On racontait de lui mille histoires qui prouvaient son courage, mais aussi l'énergie fougueuse de ses passions. Il y avait eu dans sa vie d'aventurier des vengeances sanglantes, des combats inouis et d'incroyables aventures. Deux fois il avait enlevé à des chefs Choctaws leurs

femmes préférées, et s'était enfui avec elles dans les forêts. Ce qu'il avait couru de dangers dans ces deux expéditions effrayait à entendre raconter ; mais rien n'arrêtait Jackson quand la passion lui parlait. Mêlé à plusieurs civilisations, il avait emprunté à chacune ce qui pouvait aider à la satisfaction de ses désirs. Son intelligence, cultivée pendant sa jeunesse, ne manquait ni d'études ni de distinction; son langage avait souvent l'élégance des livres et ses manières la grâce des salons; mais sous cette enveloppe se cachait l'implacable volonté du sauvage. Il avait appris des tribus, au milieu desquelles il avait longtemps vécu, les ruses patientes et la persistance muette qui font arriver sûrement au but.

Depuis que, rentré dans la vie civilisée, il était devenu l'un des plus riches planteurs de l'Alabama, l'occasion d'exercer ses instincts se présentait moins fréquemment ; mais il était aisé de voir qu'au fond Jackson était encore le pionnier libre du désert. C'était toujours une de ces natures dominatrices et puissamment terribles qui absorbent, dans leur sphère, ce qui est doux, riche ou beau, s'attribuent violemment ce qui leur plaît, et s'assimilent tout, parce que tout est plus faible qu'elles ; — cœurs passionnés, mais durs,

qui ressemblent à un volcan dont la lave devient pierre quand elle ne brûle plus.

Ses richesses avaient donné à M. Jackson un grand crédit dans l'Alabama. On vantait son habileté en affaires, passant légèrement sur ses vices comme sur tous ceux des gens dont on peut avoir besoin.

Il possédait plusieurs centaines de noirs et les traitait avec tant de cruauté, que la plus terrible menace faite à un esclave était celle de le vendre à M. Jackson. Cependant, comme cette cruauté proverbiale était devenue, en définitive, pour le planteur, une source de richesse, loin de nuire à sa considération, elle y aidait. C'était une supériorité que plus d'un colon lui enviait à juste titre, car là où le noir cesse d'être nn homme, le plus habile est celui qui retire le meilleur profit de cette machine humaine.

Sans connaître M. Jackson complétement, miss Makensie ressentait pour lui une répugnance instinctive. Elle éprouvait en sa présence cette espèce de tressaillement qu'éprouve l'oiseau frêle auprès de l'oiseau de proie.

Les visites du planteur de la *Blanche-Couronne* chez son père lui avaient toujours déplu, mais surtout depuis qu'elles étaient devenues frequentes et assi-

dues. La rencontre de l'ancien pionnier fut donc pour elle, surtout dans ce moment, une contrariété et un embarras.

Cependant celui-ci venait de la rejoindre, et après les politesses d'usage, tous deux se dirigèrent vers l'habitation de M. Makensie. Il y eut un moment de silence.

— Je vois aux yeux humides de miss Jenny, dit enfin Jackson, qu'elle a pris congé de Jones Cokeril.

La jeune fille fit, en rougissant, un signe affirmatif.

— Ne vous inquiétez de rien, reprit le planteur, je l'adresse à une maison dont tous les commis ont fait fortune.

— M. Cokeril vous devra sa réussite, balbutia Jenny, et j'aurais dû vous remercier...

— Remerciez-moi surtout de son départ.

— Comment?

— Oui, j'espère que l'absence de M. Jones permettra à miss Makensie de réfléchir, et de renoncer à son projet de mariage.

— Pourquoi cela?

— Parce que miss Makensie est trop belle et trop bien élevée pour ne prétendre à rien de plus qu'à partager la misère d'un pauvre diable.

— Il me semble vous avoir entendu prédire tout à l'heure que M. Cokeril ferait fortune?

— Sans doute, dans cinquante ans! Tout le monde fait fortune aux États-Unis, à la condition d'attendre l'âge où l'argent ne sert plus à rien : on vit misérable avec la certitude de mourir millionnaire! Du reste, j'ose croire que miss Jenny a trop de raison pour se condamner à une existence de privations, de soucis et de travail, quand elle peut s'assurer, dès maintenant, tous les plaisirs de l'opulence.

— J'ai peu d'ambition, répondit la jeune fille.

— Vous avez au moins celle d'être heureuse, et vous ne savez pas ce que l'on souffre avant de se créer une position indépendante. Vous avez vu ce qu'il fallait de peines et de sueurs à nos émigrants pour abattre à coups de hache un pan de forêt et se faire une place au soleil; eh bien! dans le monde, le travail est plus rude encore, car là, au lieu d'arbres, on a des hommes, et pour hache, la volonté, mauvais instrument qui s'émousse sans cesse ou se retourne contre vous-même. Croyez-moi, miss, les sauvages ont raison quand ils disent que le blé poussé est toujours le bon blé, et les nids tout faits les meilleurs nids.

— Je me sens plus de courage, dit Jenny, et je

crois qu'il y a aussi quelque joie à préparer soi-même son avenir.

— Ainsi, répondit Jackson, vous vous exposerez à toutes les chances de la fortune, et vous suivrez M. Cokeril à Boston ?

— Pourquoi non ?

— Vous ne connaissez pas les états du Nord, miss Makensie. Ce que vos noirs sont ici, vous le serez là-bas ; car chez nos frères abolitionistes le riche est maître, le pauvre esclave, et la femme du pauvre l'esclave d'un esclave. Là, on n'acquiert point la fortune avec les bras des autres, mais avec les siens ; il faut suer l'or qu'on gagne.

Et prenant les blanches mains de la jeune fille avec un sourire railleur :

— Voulez-vous voir, continua-t-il, ces doigts, occupés jusqu'à présent à parfumer vos cheveux blonds, s'érailler sur la toile d'emballage, ou gagner des engelures à peser des épices ? Vous avez toujours mené la douce vie de nos femmes de l'Alabama, miss, ne vous condamnez point à de viles occupations qu'on abandonne ici aux esclaves.

Jenny tressaillit : élevée sous l'empire des préjugés du Sud, où tout travail est regardé comme un malheur

et presque comme une honte pour la femme, elle fut émue un instant du tableau que lui présentait M. Jackson; mais cette impression fut rapide, et elle répondit presque aussitôt :

— Je me soumettrai aux habitudes du pays que j'habiterai, monsieur.

Le planteur fit un geste impétueux qu'il réprima sur-le-champ.

— Prenez garde, miss Makensie, reprit-il d'un ton retenu et plein d'une douceur menaçante; réfléchissez avant d'agir ; il ne s'agit point seulement ici de vous, mais de votre père.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— M. Makensie a fait comme tous les colons ; lorsqu'il s'est établi ici, il y a dix ans, il a emprunté la somme nécessaire pour commencer sa plantation.

— Je sais qu'il vous doit beaucoup, interrompit Jenny.

— Tout lui a jusqu'à présent assez mal réussi ; et, si je ne me trompe, l'impossibilité de faire honneur à ses engagements entre pour une bonne part dans la maladie qui le tue.

— Ah ! je le sais, je le sais, s'écria la jeune fille en pleurant ; mais que puis-je faire, mon Dieu ?

— Renoncer à M. Cokeril.

— Que dites-vous ?

— Et donner à M. Makensie un gendre assez riche pour le tirer d'embarras.

— Ah ! jamais ! s'écria Jenny, qui s'éloigna du planteur avec un brusque mouvement de répugnance.

— Au fait, dit celui-ci d'un accent amer, miss Makensie est libre de préférer son goût à la vie de son père.

— Oh ! monsieur !

— Du reste, rien ne presse ; c'est seulement dans quinze jours qu'échoit la première obligation souscrite par M. Makensie ; j'aurai l'honneur de me présenter alors à l'habitation.

Et saluant la jeune fille, il la quitta froidement.

Restée seule, Jenny réfléchit avec effroi a ce qui venait de se passer. Elle ne pouvait plus douter des intentions du planteur, et cependant elle avait encore peine à y croire. La position de M. Jackson semblait, en effet, justifier cet étonnement.

Lorsque, quinze années auparavant, il était devenu propriétaire de l'habitation qu'il occupait, il y avait établi, comme la plupart des colons, une femme de couleur, fort belle, dont il avait fait d'abord sa mai-

tresse, mais qui, insensiblement, avait pris chez lui l'autorité d'une épouse. Cette femme l'avait rendu père de deux fils déjà grands, qu'il avait fait élever avec soin, et, dans l'Alabama, où l'on était accoutumé à ces sortes de mariages de la main gauche, on lui donnait généralement le nom de madame Jackson. L'habitude avait enfin tellement légitimé cette union irrégulière, que miss Makensie, quoique sachant la vérité, avait toujours regardé le planteur de la *Blanche-Couronne* comme un homme marié. On comprendra donc combien ses propositions durent la saisir et la surprendre. Du reste, lors même que son affection sincère pour Jones ne lui eût pas rendu toute autre union odieuse, l'idée de chasser ainsi une femme du lit de M. Jackson pour y prendre sa place lui eût fait horreur et dégoût.

Cependant elle s'épouvanta en songeant combien les passions de cet homme étaient redoutables. Comprenant qu'il n'avait procuré un emploi à son fiancé qu'afin de l'éloigner, elle eut un instant la pensée d'écrire à Jones pour qu'il revînt; mais quand recevrait-il sa lettre, et de quel secours, d'ailleurs, pourrait-il être dans les débats d'intérêts qui allaient s'ouvrir?

D'un autre côté, M. Makensie n'était point en état

de soutenir une telle discussion. Outre que sa maladie le rendait incapable d'une longue application, il avait toujours montré peu d'aptitude pour les affaires. Forcé de quitter les états du Nord par suite d'une faillite qui avait manqué le déshonorer, bien qu'elle n'accusât que son inexpérience, il n'en était devenu ni plus capable ni plus attentif. Il devait à M. Jackson la plus grande partie de l'argent qu'il avait employé, depuis dix ans, à créer son habitation, et sentant l'impossibilité de satisfaire à ses engagements, il avait fait comme tous les hommes faibles en face du danger, il avait fermé les yeux.

Jenny pensa donc que le seul homme qui pût régler convenablement ces affaires était son oncle Williams. Etabli dans le New-Hampshire, il promettait depuis longtemps de venir visiter son frère de l'Alabama ; la jeune fille lui écrivit pour lui apprendre l'état désespéré dans lequel ils se trouvaient, et le supplier de hâter son arrivée.

Cependant M. Mackensie s'affaiblissait de jour en jour, et tous les remèdes avaient été reconnus impuissants contre cette langueur mortelle. Son mal était un de ceux auxquels les médecins ne trouvent point de nom : la vie semblait decroître en lui comme une

source que quelque feu souterrain fait tarir. Ce n'était point un homme malade, mais un homme qui avait besoin de mourir.

Il continuait pourtant à se lever et à diriger la plantation; seulement, chaque jour, il retranchait quelque chose à ses travaux, et laissait décroître, avec ses forces, sa sphère d'activité : on eût dit qu'il rétrécissait à dessein son horizon pour l'amener insensiblement à la dimension d'une tombe. La fin de cet homme, se retirant ainsi pas à pas de l'existence, avait l'air d'une retraite plutôt que d'une agonie.

Souvent, le soir, après avoir donné des ordres ou réglé quelques comptes, il venait s'asseoir, tout pâle, sous le chèvrefeuille de la pelouse. Alors, en regardant autour de lui ces jeunes arbres qu'il avait plantés et qu'il ne verrait jamais grands, ces constructions commencées qu'il ne devait point finir, et la douce jeune fille qu'il allait laisser sans appui au milieu de ce chaos d'essais inachevés et d'espérances avortées, il sentait un frisson courir dans ses cheveux; il se redressait avec un élan de résolution, rappelait à lui ses forces et s'excitait à vivre!... mais ces réveils d'énergie étaient courts et toujours suivis d'abattements plus

profonds; aussi M. Makensie les évitait-il comme d'inutiles révoltes contre sa destinée.

Il y a d'ailleurs, dans les agonies insensibles, une langueur qui n'est pas sans charmes, et le père de Jenny s'abandonnait le plus souvent à cette confuse jouissance. Pareil à un voyageur arrêté au sommet de la dernière montagne, il se penchait sur la vie pour en écouter les derniers bruits et en respirer les derniers parfums, sans s'occuper de la nuit, qui venait.... — Suave imprévoyance des mourants, qui leur fait trouver d'étranges douceurs au milieu de leur propre destruction, et qui leur montre l'instant suprême où la sensation s'évanouit et où tout s'efface, comme un soleil couchant de la vie!

Du reste miss Jenny ne négligeait rien pour entretenir cette quiétude. Elle avait deviné les soucis de son père et s'efforçait d'en distraire sa pensée. Lorsque M. Makensie s'inquiétait des cultures qu'il ne pouvait visiter, et craignait pour les récoltes prochaines, qui devaient arrêter ou décider sa ruine, Jenny le conduisait le long des haies de laurier toutes brodées de lis écarlates; elle lui faisait écouter les oiseaux cachés dans les bosquets de camélias sauvages, lui montrait l'Alabama qui coulait sous les galeries de l'habitation,

les grandes forêts vierges perdues à l'horizon; et, au milieu de tant d'harmonies ineffables, le malade oubliait ses inquiétudes; il respirait l'air embaumé, écoutait le bengalis, contemplait les eaux, les bois, les montagnes, et son bonheur lui semblait de la richesse; et, rassuré par l'opulence de la création, il ne pouvait se croire pauvre, entouré de tant de trésors!...

Jenny était loin de partager la tranquillité qu'elle savait inspirer à son père. Depuis son entretien avec le planteur de la *Blanche-Couronne*, ses inquiétudes allaient chaque jour croissant. Elle avait calculé le temps nécessaire pour que son oncle Williams lui répondit du New-Hampshire; mais, comme il arrive toujours quand on a l'impatience et le désir pour arithmétique, elle n'avait tenu compte, dans ses calculs, ni des obstacles inévitables, ni des retards imprévus, ni de la lenteur des décisions : l'attente et la logique vivent rarement en bonne intelligence; miss Makensie s'étonna donc bientôt de ne point recevoir de réponse, et des craintes de tout genre l'assaillirent!

Un soir que M. Makensie se trouvait plus souffrant que de coutume, il prit le bras de sa fille pour se rendre à la plantation des cotonniers! mais les forces lui manquèrent en chemin, et il s'arrêta sous un berceau

de vignes, où il s'assit accablé. Cependant la brise qui agitait lourdement le feuillage sembla le soulager; sa tête se pencha sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et il s'endormit.

Jenny était restée debout devant lui, retenant son haleine et n'osant faire un seul mouvement; mais lorsque la respiration égale du malade lui eut appris qu'il dormait paisiblement, elle jeta un dernier regard sur ce front presque dépouillé, sur ces traits transparents, sur ces mains amaigries, et, sentant que les larmes la gagnaient, elle s'éloigna en baissant la tête.

Elle alla s'asseoir à quelques pas, sous un chêne, et il y avait déjà longtemps qu'elle était là, rêveuse, lorsque son nom prononcé près d'elle lui fit jeter un cri; elle se leva vivement et se trouva en face de M. Jackson.

— Je crois que miss Makensie ne m'attendait pas, dit le planteur avec son sourire fauve; je lui avais pourtant annoncé ma visite il y a quinze jours.

— En effet, répondit la jeune fille effrayée.

— Oserai-je demander si miss Jenny a bien voulu réfléchir à notre dernier entretien?

— Oui, monsieur.

— Et ai-je été assez heureux pour lui faire goûter quelques-unes de mes raisons ?

— Je n'ai bien compris qu'une chose, dans tout ce que vous m'avez dit, répliqua la jeune fille avec effort, c'est que mon père avait contracté des obligations qu'il ne pouvait remplir.

— Mille pardons ; mais il me semble avoir aussi indiqué à miss Jenny un moyen de tirer M. Makensie d'embarras.

— Je comptais sur mon oncle Williams, dit-elle, en éludant l'observation de M. Jackson, et j'espérais qu'il serait venu lui-même régler ces affaires.

Le planteur fit un mouvement.

— Ah ! vous avez écrit à votre oncle ? fort bien... Je vois que miss Makensie n'a pas voulu avoir recours à ses amis.

— Je n'ai d'amis que mes parents.

— Et M. Cokeril ?

Jenny releva les yeux avec une sorte d'audace.

— Il est vrai, dit-elle, si Jones était ici, je serais tranquille.

Le planteur fit un signe de dédain.

— J'ignorais que M. Jones fût un défenseur si pré-

cieux, et j'étais surtout loin de penser qu'il pût disposer de dix mille dollars !

— Dix mille dollars !

— C'est le montant de la créance dont M. Makensie doit me payer demain le premier terme.

— Mais mon père n'a pas cette somme !...

— Je le sais.

— Alors vous lui accorderez un délai, monsieur ?... vous attendrez le moment des récoltes ?

— J'ai le droit de faire vendre l'habitation sur-le-champ.

— Mais vous n'en userez point ? demanda Jenny terrifiée.

— Vos résolutions décideront des miennes.

La jeune fille baissa les yeux et se sentit froide jusqu'au cœur.

— Je me suis expliqué trop clairement pour n'avoir point été compris, continua le planteur. Miss Makensie, je vous aime ; soyez à moi, et le repos de votre père est assuré. Je suis riche, vous le savez ; ma fortune entière vous appartiendra : argent, voitures, esclaves, vous disposerez librement de tout. Ce que vous souhaiterez s'accomplira ; ce que vous ordonnerez sera fait. Nous resterons dans l'Alabama ou nous la quitte-

rons selon vos désirs ; votre volonté sera souveraine pour moi et pour tous. Ne me repoussez pas, miss Makensie, car je ne veux mon bonheur que par le vôtre !

En prononçant ces derniers mots, Jackson avait essayé de prendre la main de la jeune américaine; mais celle-ci se rejeta en arrière.

— C'est impossible! impossible, monsieur! Je suis la fiancée de Jones, je ne puis être qu'à lui.

— Prenez garde, miss, Jones ne retirera point M. Makensie de la situation dangereuse où il se trouve.

— O mon Dieu! de l'argent!... de l'argent!... s'écria Jenny avec désespoir.

— Ah! vous commencez à en sentir le prix!...

— Monsieur, reprit-elle en joignant les mains, montrez-vous généreux, rappelez-vous que vous êtes, depuis dix ans, l'ami de mon père.

— Vous êtes sa fille depuis vingt années, miss, et vous refusez de le sauver : pourquoi un étranger montrerait-il plus de dévouement qu'une fille ?...

— Ayez pitié de moi, monsieur !

— Non ! non ! miss Makensie; vos prières sont inutiles. Je ne suis pas de ceux qui abandonnent ainsi à l'amiable leurs espérances et ne savent point défendre

leur bonheur: l'expérience m'a depuis longtemps désabusé de la générosité. Je ne dépense point ma force en inutiles sacrifices; je l'emploie à retenir dans mes bras ce que j'aime! Tout ce qui pourra vous livrer à moi, j'y aurai recours... dussé-je vendre jusqu'au lit de votre père!

— Ah! vous ne ferez point cela!

— Vous en déciderez, miss.

— Mon Dieu! ne mettez pas à vos bienfaits un prix impossible!... Que je ne devienne point une cause de tourment et de ruine pour mon père!... Vous êtes riche; que vous importe d'attendre? Hélas! vous n'attendrez pas longtemps! Mais épargnez les derniers jours d'un mourant... Ah! promettez-le-moi, monsieur Jackson, promettez-le-moi!...

Jenny, oublieuse de ses antipathies et de ses effrois, s'était vivement approchée du planteur; elle avait pris ses deux mains, et presque à genoux, la tête rejetée en arrière, elle les serrait sur sa poitrine. En sentant les battements de ce sein gonflé de soupirs, Jackson fut pris d'une sorte de délire; il enleva la jeune fille dans ses bras, et l'approchant assez de lui pour toucher des lèvres ses cheveux blonds:

— Oui, dit-il d'une voix ardente, oui, je vous le pro-

mets!... Mais dites alors que vous serez à moi! Oh! vous ne soupçonnez pas combien je vous aime, Jenny! Depuis six mois, je vous suis partout sans que vous le sachiez: votre vue me fait vivre; j'ai faim et soif de vous! Que de fois, lorsque vous passiez seule dans les rizières, j'ai eu la pensée de fuir en vous emportant dans le désert! Mais non, je ne veux point de violence avec vous; je veux que vous m'aimiez; je le veux, entendez-vous, Jenny!

Il y avait une sorte de fureur et de menace dans cette prière d'amour! la jeune Américaine voulut échapper aux étreintes de Jackson, mais il la retint de force sur son cœur.

— Ah! ne refusez point d'être à moi, reprit-il. Écoutez: vous avez peur, peut-être, de trouver une rivale à *Blanche-Couronne*; rassurez-vous; depuis que je vous aime, je déteste cette femme! je vous la livrerai, si vous voulez; si vous voulez, elle vous servira à genoux; ou, si sa présence vous déplaît, eh bien! je la chasserai elle et ses enfants!... Ce sont des esclaves, je les vendrai au premier marchand qui passera!

— Vendre vos fils?... s'écria Jenny en se dégageant de ses bras.

— Je n'aime que toi! je n'aime que toi!

— Laissez-moi !

— Non, tu m'écouteras.

— Ah ! laissez-moi... vous me faites horreur !

Le planteur pâlit.

— Horreur ! répéta-t-il avec une surprise irritée.

Et comme la jeune fille reculait toujours :

— Ah ! c'est là tout ce que mon amour a pu vous inspirer ; je vous fais horreur !... Eh bien, soit ! je mériterai un tel sentiment ! Allez dire à votre père qu'il se lève, miss Makensie ; le lit où il est couché m'appartient. Tout ceci est à moi, jusqu'à l'air que vous respirez ! Vous n'êtes que des mendiants auxquels j'ai fait l'aumône pendant dix ans ! Mais, on ne me méprise point impunément.—Ah ! je vous fais horreur ! — Faites vos adieux, alors, à tout ce qui vous entoure, miss ; car demain les hommes de justice vous chasseront d'ici ; demain, il ne vous restera point de quoi acheter un cercueil à votre père !

En parlant ainsi, Jackson secouait rudement le bras de la jeune fille, près de défaillir.

— Misérable ! s'écria tout-à-coup une voix.

Le planteur et Jenny tournèrent la tête en même temps. M. Makensie était debout à l'entrée du berceau de vignes, tenant encore à la main les branches qu'il

avait brisées dans son effort pour se lever! Pâle et chancelant, il s'avança vers Jackson, qui était resté immobile ; sa respiration sifflait dans sa poitrine, et ses lèvres tremblaient. Jenny, qui s'était précipitée à sa rencontre, se serra contre lui.

— Tu croyais ne parler qu'à un enfant facile à effrayer, dit-il; mais j'étais là, et j'ai tout entendu.

Jackson s'était déjà remis de son premier étonnement.

— Eh bien! dit-il froidement, que décides-tu?

— Je décide, répondit le malade, haletant de colère, que j'irai mourir à l'hospice de Montgomery plutôt que de donner ma fille à un bandit d'Irlande.

— J'entends, tu as encore pris tes précautions pour faire banqueroute.

A ce mot, qui rappelait à Makensie un malheur dont on lui avait fait autrefois une honte, il s'élança vers le planteur la main levée. Jackson, fit un pas en arrière, et tirant un pistolet qu'il tenait caché, selon l'usage des colons, il le dirigea contre le malade; mais celui-ci n'attendit pas le coup; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé ce qui lui restait de force: il ouvrit les bras en chancelant, fléchit sur lui-même et tomba.

— Mon père ! mon père ! s'écria Jenny en se jetant à genoux près de lui.

M. Makensie la regarda, tendit la main vers elle...., voulut parler....; puis sa tête retomba en arrière, et ses yeux se fermèrent pour ne plus se rouvrir.

II.

La première douleur de Jenny fut affreuse ; bien qu'elle s'attendît depuis longtemps à ce moment fatal, elle se trouva sans force pour le supporter. On peut prévoir la perte d'un père, et s'y croire résigné ; mais lorsqu'il manque, on découvre que cette résignation n'était qu'une espérance déguisée. Puis, tant que nous voyons l'être aimé, nous devinons mal ce que c'est que mourir ; on ne comprend la mort que par l'absence.

Miss Makensie l'éprouva vivement ; tant qu'elle put voir même le cadavre de son père, son désespoir eut une certaine mesure, et elle conserva, au milieu de tous ses déchirements, une sorte de doute consolateur ; mais une fois le cercueil emporté et la maison redeve-

2

nue silencieuse; une conviction écrasante s'empara de son âme; elle sentit comme un vide immense dans sa vie, et comprit enfin clairement qu'elle était orpheline.

Le cri qui s'échappa de son cœur à cette pensée fut autant d'épouvante que de douleur. Les menaces de Jackson, un instant oubliées, lui revinrent alors à la mémoire. Elle regarda autour d'elle, et, se voyant seule, sans amis, sans parents, sans protecteurs, elle sentit l'espoir s'abîmer sous ses pieds comme une barque submergée.

La vue de son oncle qui arriva le soir même l'arracha heureusement à ce délire d'épouvante. Williams Makensie, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, était un véritable descendant de Penn : grave avec les hommes, doux avec les femmes et les enfants, il avait toujours vécu, sans révolte, sous le double joug de la loi et de l'Évangile. Bien que le feu des passions n'enflammât jamais ni son regard ni sa voix, il y avait de la tendresse dans son œil serein, et son accent devait rappeler celui du Christ sur la montagne.

Après avoir embrassé Jenny, il s'assit sur ses genoux et la laissa pleurer quelque temps contre son épaule ; puis, relevant le front de la jeune fille avec une sollicitude paternelle :

— Assez, lui dit-il ; Dieu permet les larmes, mais il aime le courage. Ne vous croyez point orpheline parce mon frère n'est plus ; vous serez ma fille désormais, et je vous chérirai comme on chérit son dernier enfant.

Cependant la mort de M. Makensie avait bientôt été connue dans l'Alabama, et avait donné l'éveil à ses créanciers. On les vit arriver de Montgomery et d'ailleurs, apportant leurs règlements de compte. M. Jackson se présenta à son tour avec les titres de ses énormes créances.

Comme les affaires de M. Makensie étaient fort en désordre, son frère et le planteur de la *Blanche-Couronne* furent priés de dresser un inventaire exact de la succession. Tous deux se partagèrent le travail : Jackson se chargea d'examiner les livres et les papiers du mort ; Williams de dresser un état des terres et des récoltes.

Miss Makensie était loin de soupçonner que cet inventaire préparait sa perte.

Le travail de l'oncle Williams et de Jackson, relativement à la succession de M. Makensie, dura une semaine entière, pendant laquelle Jenny s'abstint de sortir, afin d'éviter la rencontre du planteur. Cependant ces jours de retraite, loin d'exalter son désespoir, le

calmèrent. Les distractions qui nous sont apportées par les autres peuvent nous étourdir ; mais dès qu'elles nous manquent l'angoisse revient, aussi nouvelle et aussi poignante. Dans la solitude, au contraire, on voit la douleur face à face, on la manie, on s'y habitue ; elle n'a plus bientôt à nos yeux rien de nouveau, et l'on s'en console, non pour l'avoir fuie, mais pour l'avoir épuisée.

Jenny, d'ailleurs, éprouvait quelque joie à penser qu'elle quitterait dans peu de temps un lieu où tout lui rappelait de tristes souvenirs et de perpétuelles terreurs.

Enfin l'inventaire se termina, et ceux qui avaient des droits à faire valoir sur la succession furent convoqués pour entendre le rapport de Williams et de Jackson.

Une réunion de créanciers chez leur débiteur est toujours un spectacle curieux, c'est là que la cupidité et l'égoïsme se montrent dans leur splendeur. Il faut voir tous ces hommes se regarder et s'observer avec un mécontentement soupçonneux ; il faut les entendre s'interroger précautionneusement et se mentir sans rougeur. Les yeux se promènent partout ; on inventorie ce qu'on aperçoit, on touche le marbre des cheminées, la soie des rideaux ; on cherche sur le piano le nom du

facteur; on estime, on soupèse chaque chose, et l'on marque d'avance le morceau que l'on tient à emporter de cette curée.

Les créanciers de M. Makensie avaient déjà fait cet examen en détail lorsque Jackson et Williams entrèrent.

Celui-ci était triste; mais dans les yeux de l'autre brillait une joie sauvage. Tous deux s'assirent en face de l'assemblée, et Williams commença à lire l'inventaire qu'il avait dressé.

Les terres, l'habitation, les récoltes, les esclaves y étaient estimés avec une exactitude scrupuleuse; le tout montait à la somme de vingt mille dolars.

— Vingt mille dollars seulement! s'écrièrent plusieurs créanciers.

— Attendez, interrompirent quelques autres : M. Jackson a peut-être découvert des valeurs dans les papiers de M. Makensie.

— Aucune, messieurs.

Ce fut alors une rumeur générale, et les récriminations contre le défunt éclatèrent.

— Je l'avais toujours prévu, dit un gros Hollandais, enrichi dans le commerce des nègres : c'était un

correspondant de la société de colonisation, un abolitioniste déguisé.

— Il a voté contre Trelitt, ajouta un entrepreneur d'élections.

— Un homme sans religion, qui faisait de la musique le dimanche, répéta un quaker scandalisé.

Et les cris de réprobation allaient croissant.

— Ainsi nous perdrons un tiers au moins.

— Vous ne perdrez rien, messieurs, dit Jackson; l'inventaire de M. Williams Makensie ne comprend pas toutes les propriétés de son frère, et il en a oublié une des plus importantes.

— Laquelle.

— Sa fille.

Il y eut un murmure d'étonnement, et tout le monde se regarda.

— Je ne vous comprends pas, dit Williams.

— Je vais me faire comprendre, monsieur. Ces pièces, trouvées parmi les papiers de M. Makensie, prouvent que la femme qu'il épousa en Louisiane, il y a vingt ans, était de race esclave; or les enfants devant suivre, d'après nos lois, la condition de leur mère, miss Jenny, fille d'un esclave, est esclave elle-même, et appartient comme telle à la succession de M. Makensie.

— C'est impossible ! s'écria Williams ; où sont ces papiers, monsieur ?

— Les voici.

Le vieux colon fut prié de les lire à haute voix.

Il résultait de ces pièces que des démarches avaient été faites par M. Makensie pour l'affranchissement de la mère de Jenny, mais qu'elles avaient été interrompues, d'abord par la faillite qui l'avait forcé de quitter la Louisiane, puis par la mort de sa femme. Les preuves étaient, du reste, trop claires pour permettre le plus léger doute.

Williams demeura un instant immobile après cette lecture.

— Monsieur est-il convaincu? demanda Jackson ironiquement.

Le vieillard accablé garda le silence.

— M. Williams Makensie comprend maintenant, j'espère, que sa nièce est une valeur qu'il doit ajouter à l'inventaire.

— Écoutez-moi, dit celui-ci en se levant, je n'ai rien à dire contre votre loi infâme; c'est la loi!... seulement, je demande à racheter la fille de mon frère. Je suis pauvre et j'ai six enfants; mais, à défaut d'autre héritage, ceux-là sont sûrs de la liberté. Je paierai

pour Miss Makensie le prix de l'esclave le plus robuste de l'Alabama; vous trouverez peut-être que c'est acheter assez cher une enfant sans force et inhabile à tous les travaux.

— Miss Jenny est belle, fit observer un créancier, et l'on trouve toujours de l'occupation pour une jolie fille.

— Horreur! s'écria Williams.

— On voit que vous ne connaissez point l'article, *massa*, dit en riant le Hollandais; du reste, on n'a l'habitude de vendre ni d'acheter en cachant la marchandise: où est la quarteronne, qu'on l'estime en conscience?

— C'est juste, répéta-t-on de toutes parts; il faut la voir: faites venir la jeune fille.

M. Makensie essaya vainement des objections: on ne l'écouta point; il comprit que la résistance serait inutile, et, craignant que quelque autre n'allât chercher Jenny, il sortit pour l'avertir lui-même.

Il la trouva occupée à arroser des fleurs: en apercevant son oncle elle sourit d'abord; mais presque aussitôt elle remarqua sa pâleur.

— Qu'avez-vous? demanda-t-elle effrayée.

Williams n'avait ni le temps ni la présence d'esprit

nécessaires pour adoucir la nouvelle qu'il venait lui apporter. Il la lui annonça donc brusquement et sans préparation. Miss Makensie fut comme frappée de la foudre.

— Ne craignez rien, lui dit le vieillard ; quoi qu'il puisse m'en coûter, je vous sauverai.

Miss Jenny ne le crut pas. Avec cette lucidité rapide et profonde que donne le danger, elle avait compris sur-le-champ que tout espoir était perdu, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'homme qu'elle avait si outrageusement repoussé.

Cette conviction soudaine, qui aurait pu l'abattre, la releva au contraire. Tant que l'on peut disputer quelque chose au malheur, on s'épuise en angoisses déchirantes. Mais quand le désastre est immense et irréparable, on s'y abandonne. Alors, d'ailleurs, il s'élève dans l'âme de subites résolutions qui arrêtent tous les désespoirs ; les extrêmes douleurs décident aux extrêmes remèdes, et l'abandon de soi-même tient lieu de consolation.

Ce fut donc avec une sorte de calme pareil à celui du condamné partant pour l'échafaud, que Jenny dit à son oncle qu'elle était prête à le suivre. Sans chercher à s'expliquer la cause de cette courageuse tranquillité

M. Makensie s'en réjouit et encouragea sa nièce à y persister.

Cependant les créanciers attendaient avec impatience et trouvaient que l'absence de l'oncle se prolongeait outre mesure; les plus soupçonneux s'inquiétaient déjà.

— S'il allait faire échapper sa nièce, dirent les plus avides.

— Non, répondit le Hollandais qui avait entr'ouvert la porte; la voici.

Williams parut en effet, tenant par la main miss Makensie.

La jeune fille était si pâle, mais si fière, il y avait dans toute sa personne une douleur si haute et si résolue, que les créanciers s'écartèrent devant ses pas.

— Je vous amène votre esclave, dit le vieux colon avec une dignité amère; puisque les créatures de Dieu sont ici des choses que l'on vend et dont on hérite, voyez vous-même ce que je dois vous la payer.

— C'est de la marchandise de première qualité, murmura à demi-voix le Hollandais.

— Mettez-la donc à prix, monsieur.

Les créanciers ayant confirmé cette prière, le mar-

chand d'esclaves s'approcha de Jenny, l'examina avec attention, la mesurant et la soupesant de l'œil.

— On en trouverait deux mille dollars, dit-il.

— J'en donne trois, répliqua Williams.

Les créanciers allaient se consulter, lorsque Jackson, qui avait tout suivi jusqu'alors avec un sourire silencieux, s'avança et dit froidement :

— Je donne six mille dollars.

Au son de cette voix, Jenny tressaillit, mais ne montra aucune suprise : elle l'attendait.

— Sept mille dollars, reprit Williams.

— Huit mille.

— Neuf mille.

— Dix mille.

M. Makensie s'arrêta comme effrayé. Il pensa que dix mille dollars formaient plus de la moitié de la fortune qu'il devait laisser à ses enfants. Jenny, qui s'aperçut de cette hésitation, lui saisit la main :

— C'est assez, mon oncle, balbutia-t-elle ; abandonnez-moi.

— Monsieur, dit Williams à Jackson, je sais que vous pouvez disposer de plus d'or que moi ; mais ayez pitié de ma pauvreté. Ceci n'est point une lutte que j'engage contre vous.... c'est un devoir que j'accom-

plis; ne m'enlevez pas cette enfant : c'est la fille de mon frère; je lui ai promis d'être son père désormais : au nom du Dieu tout-puissant, ne me l'enlevez pas!

Le vieillard avait la voix tremblante et des larmes dans les yeux. Il prit la main de Jenny, et, se tournant vers les créanciers :

— Je donnerai douze mille dollars, dit-il.

— J'en donnerai quinze mille, répliqua Jackson froidement.

— Abandonnez-moi! abandonnez-moi! cria Jenny.

Mais Williams était pâle de colère et de douleur.

— Mon frère redoit vingt mille dollars, s'écria-t-il! Eh bien! je m'engage à les payer dans une année.

— Je les paie de suite, répondit Jackson, en jetant sur la table les vingt mille dollars en banknotes.

A cette vue les créanciers se rapprochèrent d'un mouvement commun.

— Affaire conclue, s'écria le Hollandais : à nous les billets, et à vous la fille.

M. Makensie se laissa tomber sur un fauteuil et se couvrit le visage de ses deux mains.

— Cela devait être, dit Jenny, avec une sorte de désespoir calme et profond; cela devait être, ô mon oncle! vous n'étiez pas assez riche pour me sauver!...

Ne vous affligez pas, car je suis résignée ; et rappelez-vous ce que vous m'avez dit vous-même : *Dieu permet les larmes, mais il aime le courage.*

Puis, tombant à genoux devant le vieillard et saisissant ses mains :

— Écoutez seulement ma dernière prière, ajouta-t-elle d'une voix vibrante de larmes retenues : Jones est maintenant à Boston, plein d'espérances !... Dans ce moment peut-être il fixe le moment où nous devons être réunis pour toujours ! Je crains sa douleur lorsqu'il apprendra le coup qui me frappe : que cette nouvelle ne lui soit pas du moins apportée par un étranger ! Promettez-moi de la lui annoncer vous-même, ô mon oncle ! de veiller sur son désespoir et de le consoler.

— Je te le promets, répondit Williams en pleurant.

La jeune fille américaine retira de son doigt un anneau d'or :

— Vous lui rendrez sa bague d'alliance, dit-elle; mais répétez-lui bien que j'aurai vécu et que je mourrai sa fiancée !

L'oncle et la nièce restèrent quelques instants dans les bras l'un de l'autre, étouffés par les sanglots. Enfin celle-ci sembla faire un effort surhumain ; elle posa les deux mains sur son cœur, comme si elle eût

voulu y refouler le désespoir, se leva et jeta autour d'elle un regard effaré.

Les créanciers s'étaient retirés dans la pièce voisine pour régler leurs comptes, et elle se trouvait seule avec M. Makensie. Elle fit quelques pas autour de cette salle, où tout lui était familier ; ses yeux se reposèrent sur les fleurs cultivées par elle, sur la corbeille d'écorce renfermant sa broderie, sur la volière qu'elle avait coutume de soigner, et, ouvrant les bras comme si elle eût voulu tout embrasser :

— Adieu, dit-elle, tout ce que j'ai aimé!

Puis, apercevant un portrait de femme suspendu au mur :

— O ma mère ! béni soit Dieu de t'avoir fait mourir la première ! Du moins tu n'auras pas vu vendre ta fille, et maintenant tu es libre pour toujours !

Elle s'approcha alors de la fenêtre, regarda la campagne, le ciel et l'Alabama, qui coulait sous le balcon, et se cacha le visage.

Il y eut encore un silence pendant lequel on n'entendit que les soupirs de la jeune fille et du vieillard. Tout à coup la porte s'ouvrit et Jackson parut.

— Je viens savoir si miss Jenny a pris congé de son oncle, dit-il lentement.

— Cette vente est-elle donc réellement et irrévocablement accomplie ? demanda Williams.

— En voici l'acte signé par les créanciers, monsieur.

Le vieux colon prit machinalement le papier et demeura accablé.

— Et le prix payé pour moi a fini d'acquitter ce qui était dû ? demanda Jenny ; l'honneur de mon père est à l'abri désormais ?

— M. Williams Mahensie recevra tout-à-l'heure quittance générale pour son frère ; il ne reste plus à miss Jenny qu'à suivre son nouveau maître.

— Alors, adieu mon oncle Williams ! cria la jeune fille en étendant les bras ; adieu Jones, adieu ma mère !...

Et, courant vers la fenêtre, elle se précipita dans l'Alabama.

LE GÉNÉRAL GUILLAUME.



Ceux qui n'ont vu la guerre qu'au Cirque-Olympique ou au musée de Versailles se la figurent généralement comme une série de campements, de marches, de siéges, de batailles, dont toutes les parties se succèdent régulièrement et sans autre interruption que l'entr'acte nécessaire pour préparer un nouveau décor. C'est, dans leur pensée, une sorte de grande machine à tuer, que les soldats font aller du matin au soir, et avec aquelle ils fabriquent de la gloire à la journée.

Or, rien de moins conforme à la réalité. Loin d'être un *travail* suivi, la guerre est une œuvre d'inspiration et de hasard, entrecoupée de plus de repos que de combats. Ceux-ci ne sont pas la règle, mais l'exception, comme les coups de vent sur mer ; on y reste

toujours exposé, mais ils n'arrivent que de temps en temps. Quelque sérieuse que soit la lutte, il y a, entre chaque campagne, une sorte de suspension d'armes, pendant laquelle les instincts d'homme effacent les passions de race et font oublier un instant qu'on est ennemis pour se rappeler seulement qu'on vit sous le même ciel avec de communes joies et de communes misères.

La plus terrible guerre peut-être des temps modernes, celle de l'occupation de la Péninsule par les armées françaises, a donné de nombreux exemples de ces trêves tacites pendant lesquelles chaque parti semble accorder quelques jours de vacance à sa haine, et je leur dois, pour ma part, d'avoir pu parcourir, en pleine guerre, tout le midi de l'Espagne sans avoir jamais couru de péril sérieux. A la vérité, ma profession de chirurgien me servait de recommandation : je parlais d'ailleurs la langue du pays, je connaissais ses usages, et j'avais soin, lorsque j'arrivais dans une résidence, de me mettre sous la sauvegarde de l'un des couvents, en allant offrir mes services au prieur.

L'heureux résultat de mes précautions m'avait insensiblement enhardi. De Jaën, où séjournait le régiment auquel j'étais attaché et qualité d'aide-major, j'avais

tour à tour visité Andujar, Grenade, Cordoue. Enfin, désirant étendre mes excursions plus à l'est, j'obtins un congé de quelques jours, et je partis pour la Murcie.

Après avoir visité Palos, où Christophe Colomb s'embarqua pour découvrir le Nouveau-Monde, m'être arrêté à Carthagène et à Alicante, je suivis le cours du Mundo, reprenant la route de Jaën par Lorqui, Ziezar et Calaspara.

J'arrivai un soir dans cette dernière ville tellement fatigué, qu'au lieu d'aller demander asile aux moines, comme d'habitude, je m'arrêtai à l'auberge la plus prochaine pour y passer la nuit.

Tout y était dans une agitation extraordinaire. L'hôtelier criait des ordres par la fenêtre, les servantes traversaient rapidement les salles, et les cours étaient pleines de hussards qui sellaient leurs chevaux, tandis que des valets en livrée préparaient une calèche élégante.

J'allais demander à l'un de ces derniers la cause de tout ce mouvement, lorsque j'entendis prononcer mon nom derrière moi avec une sorte d'hésitation. Je me détournai et je reconnus un de mes compatriotes, ancien blessé de Jaën.

— Eh! parbleu je ne me trompais pas, s'écria-t-il en m'apercevant de face, c'est bien monsieur Lallemant, notre brave major du huitième.

— Et c'est le maréchal-des-logis Pierre Cordier, répondis-je.

— Tiens, vous avez retenu mon nom, major? eh bien! en voilà de la mémoire!

— N'avez-vous pas également retenu le mien?

— Oh! moi, j'avais mes raisons pour ça, reprit le hussard, des raisons *visibles*, comme on dirait par façon de calembour, vu que vous m'avez sauvé un œil.

— Vous ne vous ressentez plus de cette blessure au frontal?

— Pas plus que de mes dents de lait, et ce n'est pas un petit service que vous m'avez rendu là... Mais vous n'êtes donc plus en garnison à Jaën?

— Toujours.

— Par quel diable de hasard alors vous trouvez-vous dans ce pays de sauvages?

Ce dernier mot me rappela la manie du brave maréchal-des-logis, qui, né au faubourg Saint-Marceau, croyait fermement que hors Paris et sa banlieue commençait la barbarie. Aussi lui répondis-je, et en ap-

puyant sur le mot, que j'étais venu pour voir les *beautés* de la Murcie.

— Les *beautés ?* répéta-t-il d'un air étonné ; ah ! le major trouve ici des *beautés !* Faites excuse ! Faut alors qu'elles ne soient pas visibles à l'œil nu, car, depuis six mois que j'y demeure, je veux être guillotiné si j'y ai rencontré autre chose que des montagnes à éreinter les chevaux, des femmes jaunes, et du fromage rance.

— Allons, maître Cordier, vous y mettez de la passion, repris-je en souriant ; vous haïssez l'Espagne.

Il fit un mouvement d'épaules d'un inexprimable dédain.

— Moi ? dit-il ; pauvre pays ! Pourquoi est-ce que je le haïrais ? On sait bien que hors de Paris il ne faut pas s'attendre à trouver des gens civilisés. C'est ici comme partout ailleurs ; chaque pays a ses préjugés et son caractère. En Allemagne, où j'ai servi, c'était la bière, les femmes rousses et le cumin qui montraient le peuple sauvage ; ici, c'est l'odeur d'huile rance.

— D'huile rance !

— Vrai cachet du peuple espagnol, major ; c'est entré dans ses mœurs, comme le raisinet de Bourgogne et le fromage de Brie dans celles du Parisien. Mangez

un ragoût, buvez un verre de vin, passez près d'un moine, c'est toujours le même parfum. Et tenez, tout-à-l'heure encore, le général a manqué assommer un garçon pour lui avoir apporté du lait qui avait le goût national.

— Il y a donc un général ici? demandai-je, naturellement ramené à la question que la rencontre du maréchal-des-logis m'avait empêché de faire.

— Comment! vous ne savez pas? dit Pierre; mais c'est *le père Guillaume.*

— Le baron?

— Qui revient de visiter les garnisons de la province.

— Et il retourne à Murcie?

— Non; pour le moment, il se rend ici près, à son château.

— Le général a un château?

— Que sa femme lui a apporté en dot.

— Ah! en effet, je me rappelle avoir entendu parler de son mariage avec une riche Espagnole.

Cordier hocha la tête, regarda derrière lui et baissa la voix.

— Oui, dit-il; le vieux sanglier a pris une femme du pays! comprenez-vous ça, major?

— Pourquoi non? On la dit fort belle.

— Bah! dit le maréchal-des-logis en avançant la lèvre inférieure avec une expression d'indifférence, ça ressemble à toutes les Moresques de ces contrées : une peau de cuir de Russie et des yeux qui ont toujours l'air de vous chatouiller ou de vous poignarder. Du reste, ma réflexion ne *provenait* point du physique de l'Espagnole, mais de celui du baron. Vous qui êtes philosophe, major, seriez-vous disposé à vous marier si vous aviez cinquante ans, onze blessures et un œil de moins? — Sans compter que la Moresque l'a épousé en rechignant, et seulement pour sauver sa famille, qui s'était compromise dans une conspiration contre les Français.

— Le général était donc amoureux?

— Comme un pigeon qui sort de cage.

— Eh bien! chacun prend la vie du côté qui lui plaît; qu'importent l'âge et les infirmités du général, s'il trouve le bonheur dans ce mariage tardif?

— Lui! dit Cordelier en s'assurant encore qu'on ne pouvait l'entendre; depuis qu'il est en ménage, il se ronge le foie comme un pélican.

— Qui vous fait croire?...

— Pardieu! nous l'apprenons tous les jours à nos

dépens. Le dépit de n'avoir rien de ce qu'il faudrait pour plaire à la senora Beata le fait tourner de plus en plus au chien enragé. Il s'en prend à nous de ses cheveux gris, de son gros ventre, de son œil crevé surtout : car c'est là l'endroit sensible, et il est si furieux d'être borgne, qu'il suffit d'avoir ses deux yeux pour devenir son ennemi. Vous concevez ? faiblesse de vieux qui revient aux noisettes quand il n'a plus de dents.

— Et madame Beata? demandai-je, intéressé malgré moi par les confidences de Cordier.

Il devint plus sérieux.

— Oh ! elle, dit-il, elle écoute, regarde et ne parle jamais. Aussi n'y a-t-il à savoir ce qu'elle pense que le diable... et peut-être don Perez.

— Un ami ?

— Non, un parent qui a servi, dit-on, dans les *guérillas,* et que je soupçonne d'entretenir encore des relations avec ces honnêtes bandits. Du reste, pas trop laid pour un Espagnol. Depuis environ huit jours qu'il est ici, il ne quitte point la senora.

— Et le baron le souffre ?

— Il a peur de fâcher madame Beata en envoyant promener le cousin; car madame Beata le conduit à la bride, et si elle voulait, elle le ferait communier entre

chaque repas. Cependant, tout en obéissant, il enrage; il y a un fonds de bile dans sa soumission, et c'est un *tigre moutonné* auquel la Moresque fera bien de ne pas se fier.

— Qu'a-t-elle à craindre?

— Je n'en sais rien; mais un de ces jours le père Guillaume pourra ouvrir l'œil qui lui reste, et, s'il voit clair..., il leur jouera quelque tour de capucin.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette plaisanterie inspirée par l'ancienne profession du général, qui avait porté le froc de moine avant l'uniforme, et qui devait à cette circonstance le nom de *père Guillaume* sous lequel il était généralement connu dans l'armée. Ses ennemis l'accusaient même d'avoir gardé, dans son nouvel état, les habitudes de dureté, d'égoïsme et de ruse vindicative que donne la vie de couvent. Mais s'il avait, comme homme, une réputation équivoque, sa réputation, comme militaire, était excellente. On citait son courage têtu, son activité infatigable, sa tactique peu brillante, mais à laquelle la continuité tenait lieu de profondeur. Aussi Napoléon qui jugeait vite les gens et qui avait la manie de les *traduire en images*, avait il dit du *père Guillaume* que c'était un bélier de

guerre qui renversait l'obstacle sans s'en douter, à force de frapper au même endroit.

Comme le maréchal-des-logis achevait de me donner les renseignements rapportés plus haut, un valet parut sur le seuil de la *possada* et ordonna de faire approcher l'équipage du baron.

— Est-ce lui qui a parlé de se mettre en route? demanda Cordier.

— C'est la senora, répondit le domestique.

— En selle alors, reprit le hussard; madame Beata n'aime point à attendre. Vous ne venez point du côté du château de Lucar, major?

— Non, je reste ici cette nuit.

— Et demain?

— Je reprends la route de Jaën.

— Alors, nous ne nous reverrons plus.

— Selon toute probabilité. Adieu, Cordier.

— Adieu, major; bon voyage et bonne chance.

Nous échangeâmes un salut de la main, et le maréchal-des logis rejoignit ses hussards qu'il fit monter à cheval.

Presque au même instant, le baron Guillaume sortit de l'auberge.

Je ne l'avais jamais vu; mais toute sa personne ré-

pondait si parfaitement au portrait imaginaire sous lequel j'avais écrit son nom dans ma pensée, que je le *reconnus* au premier coup d'œil. Il était petit, replet, et vêtu d'une redingote militaire à brandebourgs dont le drap neuf et lustré semblait ajouter encore à la vulgarité de sa tournure. Des bottes de voyage que le désir de paraître élégant avait évidemment fait choisir trop étroites, une casquette de velours placée de manière à ce que la visière fît ombre sur l'œil gauche, des gants de daim déformés et une cravache de cuir tressé complétaient ce costume où l'on sentait une sorte de recherche inaccoutumée qui ne pouvait voiler la disgrâce native de la personne.

Il fit quelques pas dans la cour, se plaça devant le peloton de hussards et le parcourut de ce regard perçant particulier à ceux qui ne se servent que d'un œil; mais il n'y trouva sans doute rien à reprendre, car il tourna brusquement le dos pour regarder vers la porte de la *possada*.

La senora Beata venait d'y paraître, accompagnée de son jeune parent.

Son teint avait cette pâleur dorée plus vivante que la fraîcheur elle-même, et ses cils noirs voilaient des yeux d'où le regard jaillissait par instants comme un

éclair. Ses formes étaient excitantes, hardies, et vous sentiez dans tous ses mouvements je ne sais quelle vibration voluptueuse qui se communiquait à vous. Cependant la jeunesse et son cortége de grâces naïves manquait à cet ensemble d'une beauté pour ainsi dire foudroyante; elle fascinait sans charmer, et l'on était plus troublé qu'heureux de la voir.

En paraissant sur le seuil de l'auberge, la senora avait une main appuyée sur le bras de son cousin; à la vue du général, elle la retira et s'avança seule, d'un pas léger, vers la calèche qui attendait.

Don Perez la suivit. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux traits nobles, à la taille élevée, et dont la démarche avait cette fierté théâtrale que l'on retrouve dans le plus humble des descendants du Cid. Lorsqu'il arriva près de la voiture, il hésita à y monter; mais Beata fit un signe, et il franchit rapidement le marchepied.

Le baron qui, tout en donnant quelques derniers ordres à Cordier, regardait du côté de l'équipage, s'interrompit à cette vue et tordit sa cravache.

— Faudra-t-il escorter la calèche à distance, général? demanda le maréchal-des-logis.

— Pourquoi à distance? dit rudement le *père Guillaume.*

— Pardon! c'est que comme le général est avec son épouse...

— Eh bien!...

— J'avais pensé... que ça pourrait le gêner... qu'on entourât la voiture...

Un nuage passa sur le front de l'ancien capucin.

— Ne vois-tu pas, animal! qu'il y a *le parent*? s'écria-t-il en colère.

— Oh! c'est juste, reprit sérieusement le malicieux Parisien; alors on pourra se tenir aux portières?

Le baron lui lança un regard féroce.

— On fera son métier de chef d'escorte, dit-il, et si monsieur Cordier l'a oublié, il ira le rapprendre à la salle de police.

Cordier appuya son sabre à son épaule sans répliquer; le général rejoignit la senora, cria : — En route; et la voiture, suivie du peloton de hussards, partit au galop.

Je l'accompagnai des yeux jusqu'à ce que je l'eusse vue disparaître sur la route de Lucar, puis j'entrai dans la *possada.*

Je pensais y trouver un bon repas et un bon gite ; mais le proverbe *qu'il ne faut jamais compter sur son hôte*, employé ailleurs comme figure, exprime une vérité littérale en Espagne, et doit y avoir été inventé par quelque ancêtre du judicieux Sancho. Ceux qui m'avaient précédé dans l'auberge de Calaspara avaient épuisé les provisions et surtout la bonne volonté de l'hôtelier qui, me voyant seul, résolut de se dédommager sur moi de sa complaisance forcée pour le général et son escorte.

Lorsque je lui demandai un lit et un souper, il me répondit gravement que son feu était éteint, ses chambres occupées, et que je n'avais qu'à *voir ailleurs*.

Voir ailleurs, dans le langage des aubergistes, signifie toujours qu'il n'y a rien à chercher et que vous êtes à leur discrétion. Je savais, en effet, par mon guide que cette *possada* était la seule, à Calaspara, où un Français pût descendre sans danger, et il était trop tard pour aller frapper à la porte d'un couvent. Je tâchai, en conséquence, de fléchir l'aubergiste, en employant successivement les prières, les promesses, les menaces ; ce fut en vain : il demeura inébranlable. Tout ce que je pus obtenir, grâce à l'intervention de mon conducteur, fut un hachis que le dégoût m'empêcha de

manger, et une paillasse dans un grenier formant dortoir pour les muletiers. Cependant telle était ma lassitude, qu'à peine au lit je m'endormis profondément.

Les souvenirs de la veille me poursuivirent jusqu'au milieu de mon sommeil. Je fus pris d'un cauchemar dans lequel ce que j'avais vu se mêlait en visions confuses aux imaginations les plus extravagantes. Mille embarras ridicules m'assiégeaient tour-à-tour. Je me trouvais sur la grande place de Jaën, un jour de revue, sans pantalon et l'épée au côté; le général Guillaume voulait me faire manger un hachis assaisonné avec les rognures de colbacks de ses hussards; l'aubergiste et la senora Beata complotaient pour me forcer à devenir capucin...

J'en étais à ce dernier rêve lorsque des coups violents, frappés à la porte du grenier, me réveillèrent en sursaut. Je me redressai épouvanté... Plusieurs personnes parlaient haut sur l'escalier et répétaient mon nom.

— Qui est là? que voulez-vous? criai-je en saisissant instinctivement mon épée que je plaçais toujours à mon chevet.

— C'est moi, major, répondit une voix connue.

— Cordier?

— Oui ; ne craignez rien et ouvrez vite.

Je courus tirer les verrous ; le maréchal-des-logis entra brusquement.

— Qu'y a-t-il? demandai-je un peu saisi.

— Je viens vous chercher de la part du général, dit-il, en posant sur un meuble la lumière qu'il tenait à la main ; il désire vous voir sur-le-champ.

— Serait-il arrivé quelque malheur au château?

— Aucun.

— Que diable peut-il me vouloir alors?

— Je n'en sais rien ; mais il y a une demi-heure qu'on est venu me réveiller de la part du *père Guillaume* ; je l'ai trouvé au salon, marchant à grands pas les mains dans ses manches comme un jour de bataille. — Sais-tu où trouver un chirurgien? m'a-t-il demandé. J'ai tout de suite pensé à vous, et je lui ai dit qu'il y avait un aide-major du huitième à Calaspara. Il m'a répondu : — Va le chercher. Je suis parti, et vous allez me suivre.

— Je n'en vois pas la nécessité, répliquai-je ; s'il n'y a ni malade ni blessé à Lucar, je puis aussi bien m'y rendre demain.

— Non pas! s'écria vivement Cordier, il m'a dit de vous amener, major, il faut que je vous amène. Mille

dieux! si vous ne veniez pas, il trouverait moyen de nous en faire repentir tous deux; vous ne savez pas ce que c'est que la rancune d'un moine. Vite, debout. J'ai amené pour vous un cheval.

Je me décidai à m'habiller en maugréant contre le *père Guillaume,* et je partis, bien décidé à lui laisser voir mon mécontement, s'il était vrai qu'il m'eût dérangé à pareille heure sans motif suffisant.

Dès que nous fûmes sortis des rues de Calaspara, le maréchal des-logis mit son cheval au galop, et je fus obligé de prendre le même train pour le suivre.

Nous traversions une campagne sans chemin tracé, entrecoupée de blocs de pierre, de buissons et de ravines qu'il fallait à chaque instant tourner ou franchir. Mon cheval fut dix fois sur le point de s'abattre, et, chaque fois, en le retenant de la bride, j'envoyais une malédiction au général. Enfin mon guide, qui avait toujours galopé devant, ralentit le pas et m'attendit.

— Nous voilà rendus, dit-il.

— Rendus? répétai-je, en regardant autour de moi avec étonnement; je ne vois que des montagnes.

— Là-bas, sous nos pieds, n'apercevez-vous point quelque chose?

— Un point noir?

— C'est le château de Lucar.

— Comment ! au fond de ce gouffre ?

— Ne savez-vous point que dans ce bienheureux pays les hauteurs sont aussi arides que la tonsure d'un calotin ? Lorsque l'on veut de l'eau et de la verdure, il faut bien descendre.

— Mais comment arriver au bas de cet entonnoir de pierres ?

— Il y a un chemin ; seulement il est étroit, et nous ferons bien de mettre pied à terre.

Je suivis le conseil de Cordier, qui passa le premier et me conduisit par un sentier tournant taillé dans les rochers, de manière à former une sorte de corniche au-dessus de l'abîme. Les chevaux s'avançaient avec répugnance, le cou tendu et se faisant tirer par la bride ; enfin, après dix minutes d'une marche périlleuse, nous atteignîmes une esplanade au bout de laquelle s'élevait le château.

Une seule fenêtre était éclairée et laissait voir, à travers ses rideaux transparents, une ombre qui semblait immobile. Cordier me la montra en disant :

— C'est le général ; il nous attend.

Le salon dans lequel m'introduisit le maréchal-des-logis était dallé de marbre noir et tapissé de cuir violet

à fleurs relevées. Il était éclairé par une lampe d'argent de forme gothique, dont le rayon lumineux ne dépassait point le grand guéridon sculpté qui la supportait. Assis devant ce guéridon, et les deux mains dans ses manches, comme me l'avait annoncé Cordier, le général regardait quelques lettres et des cartes à jouer dispersées devant lui, tandis que de l'autre côté, mais plus reculé dans l'ombre, se tenait l'Espagnol don Perez, également assis et immobile.

Lorsque la porte s'ouvrit et que le maréchal-des-logis m'annonça, tous deux retournèrent la tête; mais le baron seul se leva.

— Enfin! s'écria-t-il; par les cinq cents diables! où êtes-vous donc resté, major?

— Moi? répétai-je, stupéfait de la réception et du reproche; mais je ne suis resté nulle part, puisque me voilà.

— Dieu me damne! vous avez pris votre temps.

— Tout juste le temps de me lever, général...

— Vous étiez donc au lit?

— C'est mon habitude la nuit.

Il me regarda d'un air farouche; mais j'étais d'assez mauvaise humeur pour tenir tête à l'empereur lui-même.

— Désolé de vous avoir dérangé, reprit-il d'un ton qui signifiait évidemment qu'il en était enchanté, mais j'avais à vous parler.

— J'écoute, général.

Il fit signe à Cordier de sortir, alla fermer la porte, puis revint à moi.

— Je n'ai point l'honneur de vous connaître, major, continua-t-il, d'un ton moitié sérieux, moitié ironique, mais le maréchal-des-logis assure que vous êtes le plus habile chirurgien de l'armée.

— J'ai le caractère trop bien fait pour lui donner un démenti, général, répliquai-je.

— Il prétend que vous lui avez rendu la vue.

— Il dit vrai.

— Ainsi, vous êtes oculiste?

— C'était ma première profession.

— Et vous avez tous vos instruments ?

— Les voici, répondis-je en tirant ma trousse de campagne, et l'étalant machinalement sur le guéridon.

— Alors, préparez-les, dit le baron, qui se rassit; nous allons mettre votre habileté à l'épreuve.

Ces mots et ce mouvement me rappelèrent tout à coup ce que m'avait dit Cordier, et ce fut pour moi une révélation subite.

— Pardon, repris-je, en souriant malgré moi, mais je crains que le général ne se soit fait une fausse idée de notre art.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne peut y avoir recours qu'à certaines conditions. Pour faire un civet, le *Cuisinier-Bourgeois* exige un lièvre ; pour *faire voir*, l'oculiste demande également un organe de vision.

— Eh bien ! que signifie ?...

— Cela signifie qu'où l'organe n'existe plus, toute opération est impossible, et qu'aucune science ne pourrait rendre au général l'œil qu'il a perdu.

L'ancien capucin se leva d'un bond.

— Prétendez-vous m'insulter ? s'écria-t-il pâle de colère.

— Comment, repris-je stupéfait, ne s'agit-il pas de vous ?

— Eh ! qui vous parle de moi, monsieur ? Avez-vous cru que je vous faisais venir pour m'apprendre que je suis borgne ! Pensez-vous que je ne le sache point, que je ne le sente point, que tout ne m'en avertisse pas assez ?

— Veuillez m'excuser, général ; mais comme vous vous informiez de mes connaissances en ophthalmo-

logie, j'ai dû croire que vous m'appeliez dans l'espoir de recouvrer votre œil.

— Non, monsieur.

— Mais dans quel but alors, général ?

— Pour en ôter un à cet homme, dit-il en montrant don Perez.

Je reculai avec une exclamation ; l'Espagnol n'avait fait aucun mouvement.

— Voilà pourquoi je vous ai envoyé chercher, reprit le vieux militaire, et pourquoi je vous ai adressé ces questions.

— Pardieu ! interrompis-je avec dépit, c'était bien la peine d'éveiller un malheureux rompu de fatigue et de l'emmener au galop dans les montagnes pour lui faire une pareille plaisanterie.

— Ah ! vous prenez ceci pour une plaisanterie ! s'écria-t-il, en relevant sa casquette de velours ; que faut-il pour vous persuader que je parle sérieusement, monsieur ? Sang du diable ! j'ai donc l'air bien plaisant ?

Il y avait dans l'accent du baron quelque chose de si véhément que j'en fus saisi. Je le regardai ; ses traits étaient livides, son œil unique étincelait, et une legère écume humectait ses lèvres crispees.

— Ah ! je plaisante ! continua-t-il en couvrant de son poing fermé les lettres posées sur le guéridon. Voyons, don Perez, dites-lui donc que ce n'est point un jeu ; allons, monsieur, c'est à vous, et non à moi, de parler.

Don Perez se leva, et je m'aperçus alors qu'il était fort pâle. Cependant il s'avança vers moi et me dit en français, mais lentement et comme en cherchant ses mots :

— Faites ce que le baron a dit ; je le veux aussi.

— Vous voulez devenir borgne comme lui ? répliquai-je en espagnol.

— Comme lui, oui, répéta don Perez avec effort.

— Mais c'est du délire !

— C'est de la nécessité, monsieur.

— Alors, vous ne consentez que par contrainte ?

— Non, je consens volontairement... il le faut.

— Mais pourquoi le faut-il ?

— C'est ce que vous ne devez pas savoir.

— Eh bien ! est-ce fini ? interrompit le général qui s'impatientait de notre dialogue en espagnol, qu'il ne comprenait pas.

— Je ne sais encore si je dois prendre au sérieux

votre étrange proposition, repris-je; mais, en tout cas, ma réponse est facile.

— Et c'est...

— Que je refuse.

Le baron, qui parcourait le salon à pas précipités, s'arrêta devant moi.

— Écoutez, dit-il, parlons franchement; le mystère qu'il y a dans tout ceci vous surprend, vous épouvante peut-être : vous craignez la responsabilité de l'acte que l'on vous demande; je l'avais prévu, et voici de quoi vous rassurer.

Il me tendait un rouleau enveloppé dans un papier que j'ouvris et sur lequel je jetai les yeux : c'était une déclaration de l'Espagnol, attestant que j'avais agi sur sa demande formelle et contraint par la menace.

— Cette signature est-elle vraiment celle de don Perez? demandai-je, de plus en plus surpris.

— Oui, monsieur, répondit-il.

— Et ce rouleau?

— Renferme les honoraires du major.

Je le rejetai sur le guéridon.

— C'est trop pour une action innocente et trop peu pour une action coupable, remarquai-je sérieusement.

Don Perez et le baron n'ont qu'à chercher un autre médecin.

— Ainsi, vous ne voulez point faire votre métier? s'écria ce dernier.

— Mon métier, général, consiste à guérir les infirmités lorsque je le puis, non à en donner.

— Eh bien! allez au diable! reprit-il avec emportement; on se passera de vous. Je voulais éviter à don Perez les dangers d'un éborgnement contre les règles; mais puisque vous refusez de lui rendre ce service, il se le rendra lui-même.

— Moi? dit l'Espagnol.

— Auriez-vous peur, par hasard? demanda le baron, qui le regarda en face.

— Général! s'écria Perez avec un mouvement terrible.

— Ah! je vois ce que c'est, reprit le vieux soldat d'un ton de mépris; vous voulez profiter de ce refus pour vous tirer d'affaire. Vous avez pensé que je ne pourrais vous forcer à tenir parole; et comme, chez vous, le courage égale la loyauté, vous espérez vous dispenser de payer une dette d'honneur...

— Vous mentez! cria don Perez.

Et, courant au guéridon, il saisit un instrument

dans ma trousse et se le plongea dans l'œil gauche!

Le mouvement avait été si rapide, si inattendu, que j'eus à peine le temps de m'élancer vers lui en jetant un cri. Il me rendit froidement la lancette et dit :

— C'est fait, monsieur.

— Se serait-il vraiment éborgné ? s'écria le général, immobile d'étonnement.

— Ne le voyez-vous pas? répliquai-je en montrant la traînée de sang qui inondait le visage de don Perez.

— Mais peut-être l'œil est-il seulement blessé ?

— Perdu ! monsieur, perdu ! repris-je en examinant le coup, qui avait été porté au milieu même de la prunelle.

Le baron courut à la porte d'entrée, qu'il ouvrit vivement.

— Où est la senora Beata ? demanda-t-il.

— Ici, répondit une voix.

— Qu'elle vienne !

Don Perez comprit sans doute l'intention du général, car il fit quelques pas vers la porte opposée ; mais les forces lui manquèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Je courus à lui. Dans ce moment, la senora parut sur le seuil.

Elle s'y arrêta en plongeant un regard rapide dans le vaste salon, où l'obscurité l'empêcha de distinguer Perez.

— Venez, s'écria le général en lui prenant la main pour la forcer à entrer.

— Qu'y a-t il? demanda-t-elle d'un accent hautain; pourquoi m'avoir éveillée, puis m'avoir fait attendre? que me veut-on?

Le baron l'entraîna vers le guéridon.

— Connaissez-vous ces lettres, madame? demanda-t-il.

La senora tressaillit; une rougeur rapide couvrit son front, puis elle devint pâle; mais sa tête resta droite et son regard fièrement arrêté sur le général.

— Je les connais, dit-elle résolument.

— Et vous osez les regarder?

— Pourquoi ne l'oserais-je point?

— Pourquoi! répéta le baron tremblant de fureur; mais parce que ce sont les lettres d'une infâme, senora Beata, et que cette infâme, c'est vous!

— Le seul infâme, reprit-elle froidement, est celui qui force une jeune fille sans défense à lui donner sa main contre son désir.

— Ainsi, vous convenez de tout, reprit le général

Guillaume les dents serrées; vous ne vous défendez même pas; vous n'avez ni honte ni regret, vous semblez vous glorifier de votre trahison!... Et vous n'avez pas peur, madame, que je vous écrase sous mes pieds!... Mais vous ne savez donc pas que je les ai lues, ces lettres toutes remplies de votre horreur pour le *vieux mari borgne* et de votre amour pour l'amant jeune et beau? Vous n'avez donc pas compris que je voulais me venger de vous et de lui?

— De don Perez? répéta l'Espagnole, à qui cette idée sembla ôter son assurance.

— J'aurais pu le tuer, reprit le général, j'en avais le droit, et un Espagnol en eût usé; mais nous autres, nous ne savons pas assassiner. Je voulais d'ailleurs une vengeance qui durât plus longtemps. Je l'ai fait venir ici, je lui ai montré ces cartes, et je l'ai obligé à jouer contre moi...

— Sa vie? interrompit Beata palpitante.

— Non, son œil, et j'ai gagné. Regarde!

Il saisit la lampe qu'il approcha brusquement de don Perez.

Beata n'avait point encore aperçu son amant; elle poussa un premier cri de surprise, puis un second d'horreur.

— Ah ! vous ne vous attendiez pas à ceci, reprit le général avec un éclat de rire de démon ; vous le voyez, j'ai traité Perez en ami, j'en ai fait un autre moi-même ; maintenant, du moins, les chances seront égales entre le borgne français et le borgne espagnol.

Beata ne répondit point, mais elle s'élança vers Perez, qui la reçut dans ses bras et la couvrit de baisers.

A cette vue, le baron changea de visage. Sa joie triomphante s'éteignit devant cet audacieux amour qui bravait même sa présence. Mordu au cœur, il poussa une sorte de rugissement, courut au bureau placé entre les deux fenêtres, et y saisit une paire de pistolets qu'il arma. Je m'élançai vers lui, les mains étendues.

— Laissez-moi, major, cria-t-il, fou de colère.

— Vous ne voudriez point commettre un assassinat, général, répondis-je.

— Je veux tuer ce misérable !

— Songez qu'il vous a accordé la satisfaction demandée, m'écriai-je. Ne soyez pas moins loyal, et rappelez-vous qu'il est maintenant ici sous la sauvegarde de votre honneur.

Le baron sembla hésiter, puis abaissa ses pistolets.

— Qu'il parte donc, balbutia-t-il en se contenant à peine, mais sur-le-champ; qu'il aille rejoindre ses anciens compagnons les bandits.

— J'y vais, murmura Perez à qui Beata avait ouvert une porte, et qui disparut.

Le général rejeta ses armes sur la table; mais l'effort qu'il venait de faire avait attisé sa colère; il la reporta tout entière sur la senora.

— A nous maintenant! dit-il, les lèvres frémissantes; approchez, madame, et répondez-moi!

Craignant l'explication qui allait avoir lieu, je voulus m'entremettre; mais il m'interrompit au premier mot.

— Il faut qu'elle parle! s'écria-t-il avec éclat; je veux tout savoir, tout entendre. Venez, senora, approchez, vous dis-je, et surtout prenez un air moins hardi, car ma patience est à bout. Ces lettres qui sont là étaient adressées à don Perez; qu'avez-vous fait des réponses? où sont-elles?

— Brulées, dit laconiquement Beata.

— Mensonge! cria le général.

Elle le regarda d'un air dédaigneux et garda le silence.

— Mensonge ! répéta-t-il ; je veux les voir ! Je veux que vous me confessiez votre honte tout entière, que vous me disiez où cet amour a commencé, depuis combien de temps il dure. Répondez, mais répondez donc, madame! Montrez que vous m'entendez, que vous souffrez. Elle se tait... Ton cœur est donc fait de bronze? Tu ne sais ni rougir ni pleurer? A genoux, malheureuse, à genoux!

Il l'avait saisie avec violence par la main, et la fit tomber rudement à ses pieds.

— Parle, maintenant! s'écria-t-il hors de lui; qu'as-tu à me dire?

Elle leva son visage pâle, et, arrêtant sur lui ses regards comme deux glaives :

— Je n'ai qu'une chose à vous dire, répliqua-t-elle, c'est que vous vous êtes vengé de don Perez comme un bourreau, et que vous vous vengez de moi comme un lâche.

Le général poussa un cri de rage et leva sur l'Espagnole ses deux poings fermés ; mais il se rejeta aussitôt en arrière.

— Emmenez-moi, major, bégaya-t-il comme épouvanté de sa propre colère.

Je l'entraînai par le bras, et nous descendîmes rapi-

dement l'escalier du château. Ce fut seulement en arrivant dans la cour que le vieux soldat recouvra la parole.

— Un bourreau et un lâche! répéta-t-il; ce sont deux mots qu'on ne peut venger qu'avec du sang.

— S'ils étaient prononcés par un homme, répondis-je; mais qui voudrait y prendre garde dans la bouche d'une femme irritée?

— Vous n'avez donc point vu de quel air elle les a prononcés? reprit-il; c'est elle, la coupable, qui semble menacer. Elle me méprise, elle me hait; elle souhaite ma mort, elle la médite déjà peut-être!...

— Que dites-vous, général!

— Oh! vous ne la connaissez point comme moi! L'âme de cette femme est un enfer!... vous ignorez tout ce qui s'est passé, vous pensez peut-être que j'ai justifié sa trahison par mes exigences ou mes duretés. Mais non, major; j'ai été pour elle plus qu'un père, plus qu'un ami, plus qu'un amant; je me suis couché à ses pieds comme un chien soumis qui accepte les coups et se trouve heureux pourvu qu'on le caresse quelquefois en passant. J'ai obéi à tous ses désirs, respecté ses préjugés, adoré ses caprices, et, pendant que je me faisais ainsi son esclave, la misérable me

sacrifiait à un autre; elle raillait ma faiblesse, et faisait de chacune de mes infirmités un triomphe et un jouet pour son amant.

A ces mots, il s'arrêta suffoqué et se couvrit le visage des deux mains; il pleurait.

Cette douleur me troubla. L'amour éveillé chez ce moine devenu soldat, et qui avait passé des rigueurs du cloitre à celles de la guerre, offrait évidemment toute la violence des impressions de la jeunesse sans en avoir la grâce. C'était un de ces tardifs entraînements dont on rit, parce qu'ils naissent hors de saison, mais dans lesquels ces demi-vieillards épanchent les passions comprimées pendant une existence entière. Le baron, à qui le désespoir avait ouvert le cœur, me confia successivement tous les détails de ce qui avait eu lieu; il me parla de son mariage, de ses vains efforts pour se faire aimer de Beata, de ses soupçons et de sa découverte. J'employai toute mon éloquence à l'apaiser d'abord, puis à le consoler.

— Mais que faire enfin? s'écria-t-il après avoir écouté mes raisons. Quel parti prendre avec cette femme?

— La position est effectivement douloureuse et dif-

ficile, répondis-je : cependant, puisque le général demande mon avis...

— Ah ! parlez, major.

— Je crois qu'il n'y a, en pareille circonstance, qu'une séparation...

Le baron changea de visage.

— Quitter Beata ! reprit-il ; c'est impossible, monsieur... Non; je rendrais ainsi ma honte publique... Il y a des malheurs qu'il faut savoir souffrir et cacher. Ce serait d'ailleurs rendre service à la senora et récompenser sa trahison ; mon absence laisserait le champ libre à son amour, tandis que ma présence sera du moins un obstacle...

— Que la senora voudra peut-etre renverser.

— Comment ?

— Le général exprimait tout à l'heure des craintes...

— Tout à l'heure, reprit-il avec embarras, je me suis laissé emporter et j'ai exagéré... Je serai sur mes gardes, d'ailleurs ; et, qui sait ?... don Perez parti, tout peut changer... A force de soins et d'indulgence, je ramènerai Beata. J'aurai eu sans doute des torts de mon côté ; je me surveillerai davantage ; je tâcherai de les réparer !

Je regardai le baron avec une surprise mêlée de pitié. La seule pensée de quitter cette femme lui avait fait oublier tout le reste; il ne la craignait plus, il ne lui en voulait plus; il s'accusait pour la justifier! L'amour du vieillard était plus fort chez lui que la raison de l'homme et que le ressentiment du mari!

Il devina sans doute ma pensée, car il rougit et ajouta brusquement :

— C'est d'ailleurs une affaire à régler entre moi et la senora; il me reste seulement à m'excuser d'avoir dérangé le major et à lui fournir les moyens de regagner son auberge. Voici justement qu'on lui amène une monture.

Le maréchal-des-logis venait en effet de nous rejoindre avec les chevaux. Je m'approchai de celui qui m'était destiné et je pris congé du général. Il m'attira un instant à l'écart :

— Je crois inutile de rappeler au major, me dit-il d'un ton grave, que tout ce qu'il a vu et entendu ici, cette nuit, est un secret confié à sa délicatesse; la moindre indiscrétion de sa part serait une trahison et une injure.

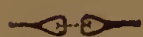
— Je promets de me taire, général.

Il me fit de la tête un signe de remercîment, me

serra la main, et je repartis pour la Calaspara, d'où je repris la route de Jaën.

Quelques jours après mon arrivée dans cette ville, je sus que le château de Lucar avait été livré, de nuit, par trahison, à une bande de *guerillas* qui avaient égorgé le général Guillaume avec ses hussards, et emmené la señora Beata. La dépêche qui apportait cette nouvelle ajoutait que, d'après les renseignements recueillis, cette bande était conduite par un chef inconnu, mais jeune, de haute taille, et ayant l'œil gauche couvert d'un bandeau.

FIAMMA



Vingt fois elle avait regardé la mer à travers les stores de sa fenêtre, et vingt fois elle était retournée s'asseoir sur le divan de soie; elle avait parcouru tous ses livres, effeuillé tous ses camélias, ouvert et fermé la boîte de pistolets damasquinés laissée sur sa chiffonnière par le comte; enfin, renonçant à vaincre une tristesse toujours croissante, elle avait couvert son visage de ses deux mains, et s'était mise à pleurer.

Mais autant les larmes qui sont vues et essuyées soulagent, autant celles qui coulent dans la solitude sont amères. Rien ne les adoucit ni ne les arrête; nous n'avons pas même un prétexte de consolation

à notre douleur, et nous nous y abîmons toujours de plus en plus !

Ah ! c'est alors que vient le besoin d'épanchement, et que l'on prend en horreur sa solitude ! Comme le naufragé jeté sur une plage déserte, on regarde autour de soi, puis au loin ; on cherche, on appelle ; et si on ne trouve aucune amitié vivante, on essaie à en ressusciter de mortes ; on se souvient tout-à-coup d'un nom oublié ; on se prend à un amour perdu, et le cœur, dans son indigence, s'improvise une affection pour pouvoir se confier !

Comment Fiamma n'eût-elle pas eu recours au subterfuge de toutes les âmes isolées ? Bien des fois déjà, dans ses tristesses, elle s'était rappelé Effie, cette compagne d'enfance qu'elle avait tant aimée, puis qu'elle avait négligée dans l'absence ; bien des fois elle avait espéré renouer cette douce liaison en rachetant son oubli par une confidence longue et entière ! Cette pensée lui revint plus vive dans son désespoir. Son cœur, gonflé de plaintes, avait besoin de s'épancher ; elle courut à son pupitre, et se mit à écrire, ne s'arrêtant de temps en temps que pour essuyer ses larmes.

A EFFIE MAKSON, A DUBLIN.

« C'est moi, Effie, c'est moi, la pauvre étrangère que tu aimais tant!... Sais-tu encore seulement que j'existe?... T'en inquiètes-tu? En voyant cette lettre, reconnaîtras-tu qui te l'écrit, sans avoir lu mon nom?... Je crie vers toi du fond de mon désespoir, Effie!... Oh ! je suis trop malheureuse pour que tu ne m'aimes plus!...

« Te souviens-tu du temps où nous couchions dans le même dortoir, avec nos poupées sur nos oreillers et nos ménages de faïence à nos pieds?... — Et plus tard, nos petits parterres où le cresson venait si bien? Et plus tard encore, nos belles toilettes préparées pendant huit jours pour la messe du dimanche? hélas! C'était le dimanche aussi que mon tuteur venait me voir avec son fils Eric: tu te les rappelles? Le comte si noble, Éric si... Eh bien! Effie, le pere est mort, et le fils est mon mari!...

« Ne crie pas d'étonnement; ne t'indigne pas; il l'a fallu! Ma mère l'avait promis lorsque le comte de Rimberg nous sauva tous. C'est elle qui le choisit pour mon tuteur. Que pouvais-je faire, sans famille, sans amis, sollicitée par le comte, qui espérait arrêter au

moyen de ce mariage les désordres de son fils ?... J'ai pleuré beaucoup : puis j'ai consenti ! Peu après le comte est mort ; je suis restée seule avec Éric !

Effie, j'étais bien sûre d'être malheureuse ; mais je ne savais pas que je serais flétrie ! Nous autres femmes, hélas ! nous ne vivons pas : honte ou gloire, fortune ou pauvreté, tout nous vient par les autres ; notre existence n'est qu'un reflet. On m'a méprisée pour les vices d'Éric ! Ceux qui se disaient purs m'ont fuie, et de cet abandon, qui ne prouvait que leur cruauté, le monde a fait un témoignage contre moi. Puis, sous prétexte d'égayer ma solitude, Éric m'a présenté des femmes que je ne connaissais pas ; il m'a forcée à les visiter, à leur donner des fêtes, et tout-à-coup j'ai su que c'étaient ses maîtresses ! J'ai voulu me plaindre, mais il m'a répondu par l'injure, par la menace ! Alors j'ai rompu avec tout le monde ; j'ai fait de ma chambre une prison ; j'ai passé les journées et les nuits dans les convulsions ou dans les abattements du désespoir, entendant sous mes pieds les bruits de l'orgie, les chants cyniques et les rires des femmes perdues ! Un instant j'ai cru que je deviendrais folle ; puis la fièvre m'a prise, et j'ai rendu grâce à Dieu croyant que j'allais mourir..... Hélas ! Dieu n'a

point accepté mes remercîments ; il a fallu vivre.

« Le comte était las de Venise ; nous sommes partis : nous avons vu la Suisse, l'Allemagne, la France ; j'ai passé partout sans rien voir, comme une âme maudite qu'emporte le démon.

« Dans les commencements, je pensais au suicide ; mais au moment du désespoir les moyens m'ont manqué ; maintenant, c'est le courage... Une humiliation trop long-temps acceptée nous rabaisse : à force d'en être flétrie nous désespérons de nous relever. Par instant, ma torpeur m'épouvante moi-même... Je sens que je m'arrange dans mon infamie ; je ne sais plus être fière avec la douleur.

« Mais aussi pourquoi être forcée de mourir avant l'âge quand on ne demanderait qu'à vivre, quand on sent toutes les soifs de la jeunesse ? Mourir sans rien savoir de ce qu'il y a de doux sur la terre ! O Effie ! si tu connaissais tous les rêves de mon affliction ! J'envie le sort de la paysanne qui me sert, de la jeune fille qui passe sous mes fenêtres avec son amant ! L'abrutissement peut éteindre la souffrance, le plaisir guérir la honte ; mais, moi, mon malheur est sans remède et sans compensation ! Cet homme auquel le hasard m'a livrée, quand il arrivera ici tout-à-l'heure,

ivre et quittant des filles de joie, il faudra que je souffre sa présence; si je fuis, il n'aura qu'à faire un signe pour qu'on me ramène; si je demande protection à un autre homme, il n'aura qu'à dire un mot pour qu'on nous traîne tous deux devant les juges; car *je suis à lui!* La même loi qui me défend de me donner à Dieu pour toujours, m'a donnée sans retour à cet homme. Elle n'a pas eu peur de ma douleur en ne me laissant qu'une mort pour espoir!

« Et cependant, mon Dieu! moi aussi j'aurais su être heureuse! Te rappelles-tu, Effie, combien nous avons effeuillé de marguerites dans le jardin de ta mère pour apprendre si nous serions aimées?... Que de romans lus en secret sous la charmille et dont nous choisissions les héros pour époux? Jours charmants, où le mariage nous paraissait un palais de fées, à la porte duquel un bon génie nous faisait signe en souriant... Hélas! le bon génie a fait comme la femme de Mazen dans les contes arabes; quand nous nous sommes approchées il a pris toutes nos espérances dans ses bras et il s'est envolé!

« Le comte Éric vient de recueillir en Allemagne l'héritage de son dernier parent. Il est arrivé hier seulement à Marseille, où je l'avais précédé. Mais déjà il a

trouvé des compagnons de plaisir. Demain matin, je les attends tous ici ; *le maître* m'en a avertie : il s'agit, je crois, d'un déjeûner, d'une promenade sur mer!... Je n'ai même pas la libre possession de ma solitude.

« Nous partirons dans quelques jours pour Constantinople. Le navire sur lequel j'ai arrêté le passage est là sous nos fenêtres, et n'attend qu'un bon vent. Cette lettre est peut-être la dernière que tu recevras de moi, Effie!... Une tempête, un corsaire, la peste d'Orient peuvent me délivrer bientôt; c'est mon espoir! Aussi ces voyages me plaisent-ils par leurs périls. N'osant appeler *la grande libératrice*, je tâche qu'elle me rencontre, et je demande au hasard ce que je ne puis obtenir de mon courage.

« Mais quoi qu'il arrive, Effie, je ne serai point morte sans m'être tournée vers toi, et sans t'avoir crié adieu!... Que fais-tu maintenant, pauvre sœur de mon enfance?... Regardes-tu en arrière ou en avant dans la vie?... Oh! avec quels sanglots de joie je te presserais dans mes bras!... Comme ta vue me redonnerait l'espoir de mes jeunes années!... Mais pourquoi y penser?... Toi, tu es tranquille sans doute au fond de ton Irlande; ta vie se passe comme autrefois à arroser des fleurs, à coudre et à apprendre des vers.

Tu as peut-être ancré ta destinée dans quelque pur et heureux amour ! Il vaut mieux que je ne te revoie pas ; je troublerais ta sérénité !... Brille en paix dans ton azur, ma douce étoile ! Je penserai à toi sans te parler ; je t'invoquerai tout bas comme les poètes... Cette lettre même n'ira point t'attrister, mon Effie ! Je ne veux point altérer la douce image que j'ai laissée dans ta mémoire.—Que mon nom continue à ne te rappeler que des joies d'enfance et une amitié charmante ! J'ai causé avec ton souvenir... c'est assez.... »

Ici Fiamma s'arrêta : L'entraînement des idées venait de la conduire à une décision qui rendait inutile tout ce qu'elle avait écrit. Comme il arrive trop souvent, sa douleur, en cherchant la consolation, avait parcouru un cercle vicieux et était revenue au point de départ.

Prise d'un découragement invincible, elle laissa tomber sa plume, cacha son visage sur sa lettre même, et recommença à pleurer.

Cependant, cette nouvelle crise fut courte ; ses larmes épuisées s'arrêtèrent, et sa douleur, engourdie par tant de secousses, s'apaisa. Elle se leva alors, et vint de nouveau s'accouder au balcon.

Elle avait, la veille, renvoyé sa femme de chambre

française ; la paysanne qui la servait s'était retirée, et le valet du comte avait suivi son maître, de sorte qu'elle se trouvait seule dans la *bastide*.

Celle-ci s'élevait sur un coteau garni de vignes, au pied duquel soupirait la Méditerranée. La nuit étincelait d'étoiles ; les navires, immobiles et les voiles carguées, apparaissaient de loin en loin sur la baie ; on distinguait à l'horizon Marseille, qui se dessinait confusément entre le ciel et les eaux ; de larges éclairs s'épanouissaient par instants dans l'espace, et d'amers parfums s'exhalaient des grèves altérées.

Fiamma contempla longtemps cette lumineuse sérénité de la nuit, comme si elle eût voulu la faire passer en elle-même ; mais son cœur se serra, blessé par tant de splendeurs ; laissant tomber le store, elle revint s'asseoir sur le divan qu'elle avait quitté.

Sa lampe s'était éteinte : aucune lueur stellaire ne pénétrait du dehors ; la jeune femme se sentit plus à l'aise dans ces ténèbres qui l'enlevaient au monde extérieur. N'ayant plus rien qui, en frappant ses sens, l'avertît de son existence, elle se laissa aller à la tristesse vague et endormeuse qui suit toujou rs les grandes crises de douleur.

Il y avait longtemps qu'elle était là, pensive, lors-

qu'un bruit la fit tressaillir : elle leva les yeux ; une ombre venait d'apparaître sur le balcon ! Tout-à-coup le store fut écarté brusquement, et un homme s'élança dans la chambre.

Fiamma poussa un cri : l'inconnu s'arrêta étonné.

— Quelqu'un ici ! dit-il.

Et il voulut regagner la fenêtre ; mais il heurta dans dans l'ombre la jeune femme qui s'était élancée pour fuir. Elle jeta un nouveau cri.

— Silence ! balbutia l'étranger d'une voix agitée ; silence, sur votre tête !

Fiamma se tut, et chercha la porte à tâtons. L'inconnu, dont les yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, s'en aperçut ; il lui barra le passage.

— Écoutez-moi, dit-il, et surtout ne craignez rien.

— Laissez-moi ! répondit Fiamma.

— Vous ne sortirez pas, madame ; votre frayeur me trahirait ; il faut que vous m'entendiez !...

Fiamma recula épouvantée.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

— Rien que me sauver.

— Qui êtes-vous ?

— Un prisonnier en fuite. La moindre imprudence

peut remettre sur mes traces!... Au nom de Dieu, Madame, ne me perdez pas!

La voix de l'inconnu était si suppliante, que Fiamma se sentit rassurée. C'était une imagination mobile et hardie que l'extraordinaire intéressait vite; aussi son premier effroi fit-il place, presque aussitôt, à une sollicitude curieuse.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, Monsieur, dit-elle; mais dans quel espoir avez-vous pénétré ici?

— En voyant cette *bastide* où ne brillait aucune lumière, j'ai cru qu'elle n'était habitée, comme toutes les autres, que le dimanche, et que je pourrais m'y cacher.

— On vous cherche donc?

— Écoutez!... interrompit brusquement l'inconnu.

Une rumeur confuse venait effectivement de se faire entendre sur le chemin. On distingua bientôt des pas mesurés, un cliquetis d'armes et un murmure de voix; mais ces bruits ne firent que passer, puis s'éloignèrent. Le prisonnier s'approcha alors doucement de la fenêtre, et écarta le store pour voir la direction que prenaient les soldats... Dans ce moment, les rayons de lune éclairèrent ses vêtements.

— Un galérien! s'écria Fiamma épouvantée.

Le fugitif laissa retomber le store.

— Ne l'aviez-vous point deviné? demanda-t-il d'une voix altérée.

Et comme la jeune femme reculait sans répondre.

— Je comprends, continua-t-il, vous avez cru recevoir un de ces coupables dont le crime est une gloire! Un conspirateur ou un proscrit... Cet habit rouge a détruit votre erreur. Mais ne craignez rien, madame, je n'abuserai point d'une pitié surprise: quelques minutes de patience seulement; dès qu'on aura cessé d'entendre le pas de ceux qui me cherchent, je repartirai.

Ces mots furent prononcés avec une tristesse si digne, que Fiamma en fut intéressée.

— Comment pourrez-vous leur échapper? demanda-t-elle.

— Je l'ignore: qu'ils ne me reprennent point vivant, c'est tout ce que je désire. J'ai porté leurs chaînes avec résignation pendant le temps qu'il a fallu pour les briser; mais maintenant que j'ai senti mon pied sans anneau de fer, maintenant que j'ai goûté l'air libre, que je suis rentré en possession de moi-même, je ne retournerai plus sous le bâton de l'argousin: ils me tueront d'un seul coup s'il le faut; je ne veux plus mourir en détail.

Fiamma fut touchée de cette résolution.

— Que puis-je faire pour vous sauver? dit-elle.

— Me cacher ici cette nuit et demain; j'aurai échappé, alors, aux premières poursuites; je pourrai éviter les autres.

— Et où irez-vous?

— A Lyon.

— J'en arrive, fit observer Fiamma. La surveillance y est extrême depuis les derniers troubles; vous aurez peine à vous y cacher.

— Je le sais, Madame, mais il faut que j'y aille, il le faut absolument.

Il y eut un moment de silence. Fiamma flottait entre l'intérêt et le soupçon; le forçat semblait réfléchir.

— Vous arrivez de Lyon, Madame, reprit-il enfin, et vous êtes Italienne, si j'en juge par votre accent.

— Il est vrai.

— N'auriez-vous point connu la signora Lorcano?

Fiamma fit un mouvement.

— Oui, dit-elle, d'une voix troublée; pourquoi cette question?

— La signora est-elle encore à Lyon?

— Elle y était il y a quelques jours... Mais quel intérêt pouvez-vous prendre ?

Le forçat se tut un instant.

— Puisque vous connaissez la signora, Madame, reprit-il enfin, vous avez entendu prononcer mon nom sans doute...

— Comment ?

— Je suis Alexis Rouvière.

— Vous ! s'écria la jeune femme en reculant.

— Je vois que vous connaissez ce nom, continua le fugitif d'un ton douloureusement amer ; oui, Madame, c'est moi qu'ils ont condamné, pour avoir voulu *la* voler et l'assassiner..... et la signora l'aura cru, sans doute, comme les autres !...

— N'était-ce donc point la vérité ? demanda Fiamma vivement.

Le forçat ne répondit pas et il y eut une longue pause ; mais la jeune femme entendit tout-à-coup qu'il pleurait !...

Il est des douleurs qui renversent d'un seul coup nos convictions les mieux arrêtées : ce ne sont ni les plus bruyantes, ni les plus pathétiques ; le cœur les reconnait sans qu'on puisse dire à quel signe. On a quelquefois repoussé toutes les protestations, détruit

toutes les défenses; l'esprit est arrivé, de preuve en preuve, à l'évidence, quand tout-à-coup une larme, une seule, vient vous rejeter dans l'incertitude; ce fut ce qu'éprouva Fiamma.

— Et cependant, dit-elle, comme si elle eût répondu tout haut aux doutes qui s'élevaient entre elle... ces bijoux trouvés sur vous... ces armes.

— Tout m'accusait, Madame, et pourtant...

— Achevez.

— Pourtant... je n'étais ni un voleur, ni un assassin!...

— Est-ce possible! s'écria Fiamma.

En voyant que Rouvière gardait le silence.

— Au nom de Dieu! expliquez-moi tout alors! s'écria-t-elle.

— A quoi bon? nous autres misérables ne protestons-nous pas toujours de notre innocence?... Qui vous prouvera que je ne vous trompe pas comme les autres? Une vérité qui me disculpe ne peut vous paraître qu'un mensonge; mes assurances vous laisseraient le doute et me vaudraient à moi la honte d'un soupçon.

— Non, dit Fiamma, je croirai.

Le forçat secoua la tête.

— Ce que j'aurais à dire est trop étrange, Madame. Que j'aie ou non mérité mon sort, que vous importe d'ailleurs?... Je n'ai point de droit à votre intérêt..... Il n'est qu'une seule personne au monde que j'eusse voulu détromper!...

— Et cette personne?...

— Est celle pour qui j'ai été condamné.

— La signora Lorcano?...

— C'est elle que je cherche, c'est pour elle que je me rends à Lyon..... où je ne pourrai la voir peut-être!..... Et cependant, mon Dieu! à elle, je voudrais que la vérité fût connue.

— Eh bien, parlez, dit Fiamma; par moi elle saura tout.

Le forçat releva vivement la tête.

— Est-ce vrai? demanda-t-il... ainsi vous la verrez.

— Je la verrai.

— Et si je ne puis la joindre, vous lui rapporterez fidèlement mes paroles?

— Tout ce que vous m'aurez dit, elle le saura!

Il cacha un instant son visage dans ses deux mains.

— Hé bien, je vous raconterai tout, reprit-il après un court silence; mais souvenez-vous de votre promesse; répétez-lui scrupuleusement mon récit!... Qui sait!... elle, peut-être, elle me croira!

II.

— Je n'ai jamais connu mes parents, et c'est à l'hospice des enfants trouvés que se sont écoulées mes premières années. Remarquant chez moi plus d'application que chez mes compagnons, la *sœur* chargée de nous instruire, m'apprit tout ce qu'elle savait elle-même; je dus à ses soins l'avantage d'échapper aux travaux abrutissants de l'atelier et de passer au bureau de l'économe que j'aidai dans ses écritures.

M. Latour était un de ces paresseux adroits, qui réussissent à s'approprier les avantages d'un emploi en abandonnant à d'autres le travail. Dès que je pus le remplacer, il me laissa tout faire, en me vantant beaucoup la marque de confiance qu'il me donnait; sans être dupe de cette prétendue confiance, c'était un moyen d'échapper à la vie en commun dont je souffrais tant depuis mon enfance. Je ne voyais habituellement

M. Latour qu'une seule fois, le matin ; le reste de la journée se passait dans un isolement complet. Il faut avoir connu l'existence enrégimentée de l'hospice, où toute spontanéité est interdite, toute personnalité anéantie, pour comprendre la douceur de la solitude. Je m'y plongeai avec une sorte de délire. Je cherchai à la rendre plus complète et plus longue, en obtenant la permission de coucher chez l'économe, sous prétexte d'être plus tôt au travail. Je passais ainsi des jours entiers dans mon étroit bureau, ne voyant rien autre chose que la cime des peupliers qui se balançaient devant la fenêtre, n'entendant d'autres voix que celles des oiseaux qui chantaient dans les jardins.

Cependant les écritures de l'économat n'employaient pas tous mes instants. M. Latour avait une bibliothèque fort en désordre mais assez nombreuse ; tout le temps que n'absorbait point mon travail était consacré à lire.

Je ne vous dirai point, Madame, par quels enchantements me firent passer ces lectures successives ; tout le monde se rappelle cet âge d'intérêt facile, où tout ce qui est imprimé agit sur nous comme un talisman. J'épuisai en peu de temps la bibliothèque de l'économe ; mais un de ses livres s'empara bientôt, à l'exclusion de tous les autres, de mes sympathies et devint en quelque

sorte mon évangile ; ce fut *les Mille et une Nuits.*

Et comment n'aurais-je point aimé ces histoires merveilleuses où la justice vient donner d'éternels démentis au possible, moi qui sentais toute la cruauté et toute l'indigence de la réalité ? Le moyen de ne pas croire aux miracles quand on en a besoin ? Malheureusement, rien ne devait arrêter mon imagination une fois engagée dans cette voie. Ne sachant rien du du monde, je ne pouvais reconnaître les frontières de la fantaisie. A part les fées et les enchanteurs, rien n'était faux pour moi dans les récits de Scheherazade.

N'avais-je pas vu d'ailleurs, dans l'histoire même, de ces grandes aventures qui conduisaient les pâtres à la chaire de Rome et les mendiants au trône ? Ne savais-je pas que des reines avaient parfois choisi dans la foule, et donné leur amour à des hommes obscurs !... Pourquoi n'aurais-je point cru ces hasards communs ?... Ce qui était juste devait arriver souvent, et ma raison n'était point choquée de ce qui choquait les vraisemblances du monde.

Aussi, que d'espérances insensées je conçus alors, que de projets irréalisables ! J'avais vingt ans, et tous les désirs turbulents d'une nature passionnée commençaient à se faire sentir en moi ! Les aspirations

de l'âme et les aiguillons de la sensualité se réunissaient pour peupler mes nuits de visions ardentes. Chaque soir j'apercevais en rêve une de ces sultanes *plus belles que le jour*, qui attendent dans un palais enchanté l'arrivée de l'inconnu qu'elles doivent aimer; elle me tendait les bras, je l'entendais m'appeler!...

Par une singularité étrange, les femmes que je voyais, loin de m'émouvoir, m'inspiraient une sorte de répulsion. Associées à la réalité misérable et brutale qui m'entourait, je ne pouvais les en séparer dans mes impressions; mon cœur cherchait plus loin et plus haut l'objet de ses désirs.

Aussi l'esclavage de l'hospice ne tarda-t-il pas à me devenir insupportable. J'entendais, à la porte, le bruit de ce monde où se trouvait la réalisation de mes chimères! On m'avait bien parlé de dangers à courir, de monstres à combattre et de douleurs à supporter; mais j'étais jeune, avide de bonheur, je voulus tenter l'aventure!

Pardonnez-moi, Madame, ces longs détails, ils sont indispensables pour vous faire comprendre ce qui va suivre; car c'est mon éducation même qui a préparé mes souffrances et ma honte.

J'avais été adressé, en quittant l'hospice, à un entrepreneur de copies qui me fournit du travail: les

profits étaient peu considérables, et pour gagner rigoureusement de quoi vivre, il fallait s'occuper tout le jour. Je n'abandonnais donc ma mansarde que lorsque les dernières lueurs du soleil couchant s'étaient éteintes. Je déposais alors ma plume, et je gagnais une des promenades de la ville, renouant mes rêves à l'endroit où je les avais laissés la veille.

L'air et le mouvement m'enivraient : sûr que l'obscurité qui commençait à se répandre cacherait la pauvreté de mes vêtements, j'osais m'approcher des promeneurs, je côtoyais les allées les plus fréquentées ; là, plongeant des regards avides au milieu des groupes de femmes parées, je les contemplais avec des frissonnements dans toutes les veines, j'écoutais le son de leurs voix, j'aspirais les parfums qu'elles laissaient après elles; puis, quand elles avaient disparu et que je me trouvais seul dans la nuit, un désespoir profond s'emparait de moi; je me laissais tomber sur un banc isolé, la tête cachée dans mes genoux, et je pleurais long-temps !

Cependant, je restais dans le vague d'une aspiration générale; et mon attention ne s'était encore arrêtée sur aucune femme en particulier : j'avais une religion sans avoir d'autel, lorsque le hasard vint donner un

objet à mes désirs. En face de ma mansarde se trouvait une maison que le propriétaire avait l'habitude de louer toute garnie aux riches étrangers qui s'arrêtaient à Lyon. Elle était inocupée depuis quelque temps, lorsqu'un matin, en me mettant à ma croisée, j'aperçus la grande porte cochère entrebaillée et des tapissiers occupés à tendre des rideaux. Peu après, une des fenêtres s'ouvrit, et une jeune femme parut au balcon; c'était la signora Lorcano!

Fiamma fit un mouvement involontaire, mais il ne fut point remarqué du forçat, uniquement occupé de son récit.

— Vous connaissez la signora, Madame; je n'ai donc rien à vous dire de sa beauté. Elle me frappa alors si vivement, que j'en restai comme ébloui! C'était la première Italienne que je voyais, et je n'avais jamais rencontré auparavant, dans aucune femme, cette noblesse héroïque jointe à la grâce voluptueuse.

Après avoir regardé quelque temps dans la rue, la signora leva les yeux vers moi. Mes traits exprimaient sans doute mon émerveillement, car elle rougit et quitta la fenêtre. Je fus près de jeter un cri pour la rappeler.

Après avoir vainement attendu pendant long-temps qu'elle reparût au balcon, je fermai ma croisée et repris

mon travail, mais l'image de l'Italienne ne pouvait me quitter. Elle s'interposait sans cesse entre mon papier et mes yeux : je retournai vingt fois à la fenêtre.

Les jours suivants se passèrent dans les mêmes préoccupations et les mêmes troubles ; j'étais devenu incapable de tout travail suivi.

Vous devinez que mon premier soin avait été de prendre des informations au sujet de l'étrangère : mon humble position rendant mes rapports possibles avec les gens qui la servaient, je ne tardai pas à savoir son nom. J'appris, en même temps, que sa main était destinée à un homme livré à tous les déréglements et qu'elle n'aimait pas ! Cette dernière circonstance m'expliquait pourquoi elle restait des heures entières sur le balcon de l'hôtel, la tête mélancoliquement penchée sur un livre dont elle regardait toujours le même feuillet. J'avais même cru remarquer plusieurs fois qu'elle se cachait pour essuyer des larmes !... Vous comprenez, Madame, si cette découverte rendit la signora plus belle à mes yeux ! c'était le charme du malheur ajouté à tous les autres ; je voyais ainsi un pont jeté entre nos deux destinées ; la souffrance nous rapprochait.

Je passais les journées à ma croisée, épiant les moindres mouvements de la signora, et vivant de sa vue

comme on vit de l'air et du soleil. Ainsi que je vous l'ai dit, je l'avais d'abord effarouchée ; mais elle finit sans doute par me prendre en pitié. Il y eut comme un compromis entre mon adoration et sa modestie ; je gardais le silence et elle ne chercha plus à fuir mes regards.

Cependant ma passion allait croissant dans l'ombre. Jamais le monde réel ne m'avait paru ressembler autant à celui des *Mille et une Nuits*. Pour moi, pauvre honteux, cachant ma misère dans un grenier, l'hôtel voisin n'était-il point en effet un palais de génies, et la signora ne pouvait-elle se comparer aux plus belles sultanes des contes arabes ? Restait à trouver le magique pouvoir de rapprocher deux cœurs si éloignés l'un de l'autre ! Je me demandai si l'amour n'était point, pour cela, un talisman assez fort ? — Question dangereuse, qui éveilla chez moi des espérances fatales !

Depuis quelque temps, la tristesse de la signora semblait augmenter, et soit que ses propres souffrances eussent éveillé dans son âme quelque sympathie pour les miennes, soit que ma contemplation passionnée excitât sa curiosité, je l'avais surprise plusieurs fois les yeux tournés vers ma mansarde. Quand nous aimons sans retour, le besoin d'échapper à nos tortures nous rend crédules ; la douleur se forge les mêmes illu-

sions que l'orgueil. Je crus que la signora avait laissé tomber un regard au fond de ma misère, et que sa compassion était près de devenir un sentiment plus tendre.

Une telle vanité doit vous paraître ridicule; mais songez, Madame, que mon âge et ma nature me disposaient à l'extraordinaire; aucune limite ne séparait à mes yeux le probable du possible : c'était à peine si je connaissais les bornes de celui-ci.

Une circonstance inattendue acheva d'accréditer mon erreur. Un soir que la signora se trouvait, comme de coutume, au balcon, son tuteur entra; il tenait à la main une lettre qu'il présenta à la jeune fille. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle se troubla : le vieillard s'en aperçut sans doute, car il la lui reprit avec une sorte d'impatience, et il s'engagea alors entre eux une conversation que je n'entendis pas, mais dont les gestes et les attitudes m'indiquaient l'importance douloureuse. Le tuteur paraissait employer tour-à-tour les reproches et les prières, tandis que la signora répondait par des supplications timides. Enfin le vieillard sortit, et la jeune fille resta quelques instants dans un accablement profond. Tout-à-coup, par un hasard sans doute, que je pris pour une intention, ses yeux se levèrent de mon côté, et ses mains se joignirent avec une expression

d'angoisse si suppliante, que je crus qu'elle me demandait secours ! Éperdu, je tendis les bras vers elle, et je descendis mes quatre étages sans savoir ce que je faisais. Arrivé dans la rue, je courus sous le balcon de l'hôtel ; la signora le quittait; mais un bouquet tomba à mes pieds !... c'était le sien !...

Vous aurez peine à concevoir, Madame, comment des circonstances si légères et si faciles à expliquer purent confirmer mes espérances ; mais les préoccupations au milieu desquelles je vivais depuis quelques mois avaient prévenu mon esprit. J'avais trop d'intérêt à voir d'une certaine manière pour voir autrement ; rien de ce qui me semblait devoir établir un rapport entre la signora et moi ne devait me paraître fortuit, et mon désir ne pouvait manquer de donner un motif au hasard.

Je ne vous dirai pas dans quels transports me jeta la possession de ce bouquet. Je remontai chez moi fou de joie : je n'en pouvais plus douter, elle m'appelait à son aide et me donnait un gage du choix qu'elle faisait de moi pour la défendre ! Ah ! fallût-il, pour cela, donner ma vie, j'étais prêt ! — Mais que demandait-elle ? que devais-je faire ? — elle trouverait sans doute moyen de me l'apprendre.

Je passai la nuit dans une fièvre d'attente. Dès le

matin, je courus à ma fenêtre ; le jour entier s'écoula sans que la signora parût à la sienne ! Qu'était-il donc arrivé et comment lui faire savoir qu'elle pouvait compter sur moi ? Le lendemain, puis le lendemain encore se passèrent sans qu'elle se montrât ! Je mourais d'impatience et d'inquiétude ; je m'étais informé près des gens de l'hôtel sans avoir pu rien découvrir ; enfin j'appris que la signora allait partir pour la campagne.

Cette nouvelle me jeta dans le désespoir. Évidemment son tuteur l'éloignait pour violenter plus facilement sa volonté. Surveillée avec trop de soin, la signora n'avait pu, sans doute, me communiquer ses désirs ni ses craintes ; on l'avait retenue prisonnière ! Qui sait même si quelques uns de nos regards n'avaient pas été surpris et si l'on ne tenait pas à nous séparer ? Cette supposition devint insensiblement une certitude pour moi.

Il y a des heures où, sans avoir perdu la raison, nous la tenons pour ainsi dire en interdit, et où nous nous jetons sciemment dans l'extravagance, non par aveuglement mais par choix. Mon amour long-temps contenu avait besoin d'éclater en quelque manifestation insensée. Mes dernières espérances, en exaltant chez moi tous les instincts aventureux, m'avaient donné un sentiment exagéré de mes forces. Je ne sentais

plus la terre ; les obstacles n'existaient plus pour moi; j'étais à mes propres yeux un héros de roman ! Ecrire à la signora était un moyen trop vulgaire pour que j'y pusse songer ; il était d'ailleurs peu sûr, et rien ne me garantirait une réponse ; je résolus de pénétrer jusqu'à elle à tout prix !

Je méditai deux jours cette étrange entreprise, et à force d'y penser elle me parut facile. Je combinai si souvent toutes les chances, j'inventai tant de ressources, je composai tant de scènes, dans lesquelles je me faisais un rôle héroïque ou touchant, que j'arrivai à ne plus douter du succès. Dailleurs la hardiesse de l'aventure me plaisait ; c'était sortir de la voie commune, et l audace du moyen devait donner une plus grande idée de mon amour.

Je me revêtis de mes meilleurs habits, comme pour une fête, je plaçai sur mon cœur le bouquet séché de la signora, et, m'armant d'un poignard qui complétait à mes yeux le rôle que j'allais jouer, j'attendis le soir pour m'introduire dans l'hôtel.

Je ne vous dirai rien, Madame, de mes précautions, de toutes les crises de crainte et d'espoir qui m'agitèrent pendant ces heures d'attente ! Il vous suffit de savoir que je réussis à tromper la surveillance et à

parvenir jusqu'à l'appartement occupé par la signora.

Elle ne s'y trouvait point; mais tout y était encore dans un désordre qui annonçait sa présence récente. Des livres entr'ouverts, des broderies commencées, des vêtements qu'on venait de quitter, étaient dispersés sur les fauteuils.

C'était la première fois que j'entrais dans un appartement élégant, et l'admiration qu'excita en moi le luxe dont j'étais entouré se confondit avec la ravissante pensée que j'étais CHEZ ELLE. Je regardais partout avec ivresse. Je me croyais transporté dans un palais de génies, et je m'attendais, à chaque instant, à entendre retentir, comme une musique céleste, cette douce voix de la signora que je ne connaissais point encore.

Revenu de mon premier émerveillement, je contemplai les uns après les autres les meubles qui garnissaient l'appartement. Je les touchais avec une sorte de respect tendre, je leur parlais, j'étais dans le délire!... En arrivant devant une toilette, j'aperçus un médaillon; c'était son portrait! après l'avoir couvert de baisers, je le cachai dans ma poitrine : je ne pensai même pas un instant qu'il pût avoir une autre valeur que celle d'avoir été porté par la sinora... Je ne pensais à rien;... j'étais hors de moi! —

Hélas! je touchais pourtant à la fin de mon rêve!

Ici le forçat s'arrêta un instant, comme dominé par le souvenir de ses émotions. Fiamma paraissait en proie à un trouble inexprimable; après une assez longue pause, il fit un effort pour reprendre son récit.

— Vous connaissez sans doute le reste, Madame, dit-il d'une voix plus brève et plus rapide, la conversation de deux servantes venues pour ranger l'appartement m'apprit que la signora était partie dès le matin pour Grenoble où l'attendait son fiancé! Ma surprise et ma douleur me trahirent. Arrêté, puis livré à la justice, on trouva la preuve d'un vol dans le médaillon enrichi de diamans qui fut saisi sur moi; dans le poignard dont j'étais armé, une préméditation d'assassinat!

Deux essais de suicide achevèrent de me montrer coupable! Pour me défendre, il eût fallu répéter ce que je viens de vous raconter; mais quel tribunal eût voulu me croire? L'évidence était contre moi et je n'avais à lui opposer que l'histoire de mon âme! Je ne pouvais expliquer les faits qui me condamnaient que par de romanesques fantaisies qui m'eussent rendu ridicule sans me disculper. Que m'importait d'ailleurs l'arrêt? La signora était mariée, le monde et la vie ne m'étaient plus rien!

Un instant j'avais espéré la voir appelée elle-même

dans les débats, et alors, peut-être, aurais-je tout dit. L'étrangeté d'un tel aveu, répété devant les juges et sous la menace d'une condamnation, eût pu séduire mon amour; j'aurais eu d'ailleurs un intérêt à me défendre, quelqu'un à persuader de mon innocence ; mais il ne se présenta que des valets qui déposèrent contre moi ! Je gardai le silence et je fus condamné.

J'étais d'abord résolu à mourir ; la pensée du bagne me retint : j'éprouvais la curiosité de connaître cet enfer dont j'avais entendu répéter le nom avec tant d'effroi. La souffrance m'avait fait prendre la société en mépris ; je voulus savoir comment elle punissait les coupables, moi qui savais comment elle protégeait les malheureux. Puis, je pensai que me frapper tout de suite, c'était me reconnaître vaincu; ma haine pour les hommes me donna l'orgueil de vivre encore quelque temps.

Je suis resté ainsi trois ans au bagne, ajournant le suicide. Il y a quelques mois, le hasard m'apprit qu'après de longs voyages, la signora était de retour à Lyon. Alors, la pensée de m'échapper pour la revoir, ne fût-ce qu'un instant et dussé-je mourir aussitôt, s'empara de moi, et je préparai les moyens de fuite qui, aujourd'hui seulement, m'ont réussi.

A ces mots, Rouvière se tut. Fiamma l'avait écouté

avec une surprise et une émotion qui s'étaient souvent trahies. Les premières lueurs de l'aurore perçaient déjà à travers les stores fermés. Elle resta quelque temps la tête baissée, comme si elle n'eût osé regarder le jeune homme... Mais, se levant tout à-coup avec un mouvement de douloureuse résolution, elle tourna vers lui son visage baigné de larmes. Rouvière recula d'un bond.

— La signora ! s'écria-t-il en portant ses deux mains à son front, comme s'il eût voulu s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe.

— Elle-même, dit la jeune femme; elle, la cause involontaire de vos souffrances et qui sent le besoin que vous lui pardonniez le mal qu'elle vous a fait.

Le forçat, éperdu, les mains jointes, contemplait l'Italienne avec ivresse.

— Ainsi vous m'avez cru, dit-il; oh! cela suffit, Madame; je vous vois, je vous entends, j'ai pu vous ouvrir mon cœur et exciter votre pitié ! je suis assez payé de mes douloureuses épreuves. Ah ! maintenant, mon voyage est achevé, mon but atteint; qu'importe que ma fuite réussisse, je suis heureux pour longtemps et ils peuvent me ramener sur leurs pontons.

— Non, non, s'écria Fiamma, vous échapperez à cet odieux esclavage.

— A quoi bon? signora; qu'irais-je chercher dans le monde?... Vous m'avez parlé, je vous ai vue pleurer sur moi, que puis-je attendre de plus?...

— Oh! je le veux, je le veux! la pensée de vos tortures me serait impossible à supporter. Vous quitterez la France.

Il secoua la tête.

— Comment le pourrais-je?

— Je vous y aiderai... On ne soupçonne rien. Nul ne vous a vu entrer ici; je suis seule.

— Seule, répéta Rouvière avec étonnement.

Fiamma tressaillit; la pensée qu'elle venait de se mettre par cet aveu à la merci d'un homme amoureux et désespéré lui fit regarder autour d'elle avec une sorte d'effroi. Rouvière remarqua ce rapide mouvement et le comprit.

— Que cet isolement ne vous effraie point, dit-il avec une dignité triste; il peut ajouter à ma sécurité, mais non diminuer mon respect. Faites un geste et je pars pour ne plus vous revoir.

Fiamma fut attendrie.

— J'ai eu tort, dit-elle en lui tendant la main.

Il la saisit avec une exclamation de joie et la porta à ses lèvres.

— Oh! pardon, pardon! s'écria-t-il, laissez-moi la sentir sur mes lèvres..... laissez-moi m'assurer que je ne fais pas un rêve. Se peut-il, mon Dieu, que vous soyez là, que je vous entende, que je presse votre main, moi qui, hier encore, étais soudé à la chaîne des galériens!

Et la pensée de ce bonheur inespéré jetant son âme dans une exaltation extatique, il se laissa tomber aux pieds de la jeune femme en serrant sur son cœur la main qu'elle lui avait abandonnée.

— Levez-vous, levez-vous! s'écria l'Italienne troublée.

— Non, dit-il; oh! j'ai besoin de pleurer... Vous ne savez pas combien je vous aime! Ah! je voudrais que cette heure fût la dernière de ma vie! je voudrais mourir à vos pieds, en vous regardant.

Fiamma était effrayée et attendrie à la fois.

— Au nom de Dieu, dit-elle, relevez-vous; songez que l'heure avance et que l'on peut venir.

Rouvière laissa aller la main de Fiamma qu'il avait retenue, et faisant un effort, il se releva.

— J'attends les amis du comte ce matin, continua la jeune femme; malgré toutes les précautions, ils peuvent vous voir; il est impossible que vous conserviez

des habits qui vous trahiraient au premier regard. Vous trouverez dans une chambre voisine tout ce qui vous est nécessaire pour tromper leurs yeux. J'entends des pas sur le perron : c'est M. de Rimberg, sans doute ; il ne faut pas qu'il vous aperçoive avant que je lui aie parlé : venez.

A ces mots, elle courut à une porte placée au fond de l'appartement, entraîna Rouvière à travers un corridor, et le fit entrer dans une chambre éclairée par le soleil levant.

— Demeurez là, dit-elle, jusqu'à ce que je vous avertisse.

Et elle le quitta.

Cependant son embarras était extrême. Elle sentait l'impossibilité de cacher ce nouvel hôte, à l'insu d'Éric. Près de partir d'ailleurs, et ne connaissant personne à Marseille, elle ne pouvait sauver le fugitif sans le secours du comte. Mais comment justifier aux yeux de celui-ci l'intérêt qu'elle prenait au forçat? Lui répéter l'histoire de Rouvière, c'eût été s'exposer à des soupçons ou à des railleries ; il fallait donc intéresser la pitié de M. de Rimberg en ne lui avouant qu'une partie de la vérité : Fiamma pensa à ce qu'elle pourrait lui dire, tout en regagnant le salon.

III.

Le comte Éric de Rimberg y était déjà et venait de se jeter sur le divan que Fiamma occupait un instant auparavant.

C'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une force et d'une beauté peu ordinaires. Une intelligence ardente éclatait dans ses yeux et sur son front ; mais en revanche, ses lèvres respiraient la sensualité la plus grossière. Il était aisé de voir au premier aspect que le comte était un de ces philosophes dont la science aboutit à la systématisation de la jouissance. Portant dans celle-ci la subtilité de son esprit, il en avait fait un art, et ses hautes facultés n'avaient ainsi servi qu'à transformer un homme sensuel en un homme corrompu.

Nul ne savait, du reste, réaliser comme lui, dans le plaisir, toutes les extravagances du caprice ; c'était une nature avide qui avait reporté dans le domaine des sens cette soif de l'impossible et cette aspiration vers l'inconnu qui est le fond de toute âme humaine.

Il arrivait après avoir passé une partie de la nuit dans l'orgie, exalté par le vin, échauffé par la marche et le cœur inassouvi. Le sang pétillait dans ses veines comme une liqueur en fermentation. Il éprouvait cette puissance de désirs qui rend l'homme doux comme un enfant ou féroce comme un tigre, selon ce qu'il se trouve en lui d'affection morale ou de brutalité.

Lorsque Fiamma entra dans le ralon, Éric, qui jouait nonchalamment avec une boite de pistolets posée sur la chiffonnière, se détourna et fut frappé de la langueur charmante que les émotions de la nuit avaient répandue sur les traits de la comtesse. Justement irritée de ses désordres, Fiamma le traitait depuis longtemps comme un étranger, et leur union n'était plus qu'une communauté de nom et de fortune. Le comte s'était facilement consolé de cette espèce de veuvage dans les bras de ses maitresses ; mais il avait découvert depuis quelque temps que le vice avait aussi sa monotonie. Le même esprit d'inconstance qui l'avait fait

abandonner Fiamma pour des femmes moins belles, commençait à ramener ses désirs à celle-ci. La difficulté du retour animait d'ailleurs sa passion blâsée; après une longue rupture, ce rapprochement avait toute l'excitation de la nouveauté.

Lorsque la jeune femme parut, il la salua donc avec une familiarité depuis longtemps inusitée entre eux et lui fit place à ses côtés. Fiamma, qui avait ses raisons pour ne point le mécontenter, vint s'asseoir près de lui.

Le comte prit ses mains dans une des siennes et de l'autre lui releva la tête pour la mieux voir.

— Vous êtes belle aujourd'hui, Signora, dit-il avec une sorte de tendresse libre.

Elle l'interrompit en rougissant.

— Je vous attendais avec impatience, dit-elle.

— Pourquoi cela?

Promettez-moi d'abord que vous m'accorderez ce que je veux vous demander.

— Soit, répondit Éric avec distraction et en se rapprochant davantage.

Fiamma commença alors le récit qu'elle avait arrangé. Elle apprit au comte comment elle avait recueilli un prisonnier en fuite et le supplia de l'aider à

le sauver. Mais à mesure qu'elle parlait, sa voix tremblante, son sein palpitant, ses yeux humides, tous ces signes d'une émotion touchante parlaient plus vivement aux sens du comte; il jeta un bras autour de la taille de la jeune femme et essaya de l'attirer plus près de lui.

— Monsieur le comte! s'écria Fiamma, êtes-vous si dépourvu de pitié? Je vous implore pour un malheureux qui souffre; vous me voyez près de pleurer et vous ne m'écoutez point.

— Et que m'importe cet homme? c'est à toi seule que je veux penser, Signora: assieds-toi sur mes genoux.

— Éric, je vous en conjure, écoutez-moi!

— Plus tard, plus tard; si tu veux tout obtenir, sollicite-moi plus tendrement... Je t'accorderai selon que tu m'accorderas...

— De grâce, Monsieur, dit la jeune femme honteuse, songez qu'il est là, qu'il peut vous entendre.

— Eh bien, qu'il entende le bruit de nos baisers, Fiamma.

En parlant ainsi, il voulut l'effleurer de ses lèvres; l'Italienne, qui s'était contenue jusqu'alors, se leva.

— Vous oubliez ce que nous sommes l'un à l'autre!

dit-elle avec une rougeur de honte et de colère au front.

— Je n'oublie rien; mais tu es belle, et je veux que tu sois à moi.

— Jamais, s'écria Fiamma.

Le comte s'était levé à son tour, et s'avançait vers elle.

— Monsieur le comte, dit-elle, j'espérais que vous m'épargneriez au moins ce dernier outrage! Vous m'avez délaissée volontairement; vous avez porté à des femmes perdues l'affection et les soins que j'avais droit d'attendre de vous. C'est à elles désormais que vous appartenez; nos liens sont rompus, et tout amour, vous devez le savoir, est impossible entre nous.

— Mais non tout plaisir, dit Eric.

— Monsieur! s'écria-t-elle, en reculant indignée et effrayée à la fois, vous ne voudriez pas abuser de vos forces? J'étais seule ici tout à l'heure au pouvoir d'un forçat, et il m'a respectée; ne pouvez-vous atteindre à la délicatesse du bagne? Laisse-moi, ou je crie au secours.

Rimberg éclata de rire.

— Que m'importe, dit-il; on peut venir, on me trouvera près de ma femme.

— Je ne veux plus l'être.

— Et moi je veux que tu le sois. Songe, Fiamma, que nous allons partir pour un long voyage où nous nous aimerons fidèlement...... par nécessité.

La jeune femme se cacha le visage avec horreur.

— O mon Dieu, dit-elle, n'est-il donc aucun moyen d'échapper à de telles infamies?

— Aucun, Signora, car je suis votre maître.

— Mais je vous méprise et je vous hais, dit Fiamma exapérée.

— Et pourtant tu me livreras tous les trésors de ta beauté, dit le comte avec un sourire empreint d'une ardeur cynique; la force me donnera ce que l'amour me refuse. Merci, Fiamma, de m'avoir fait soupçonner un aspect nouveau du plaisir! Je t'enleverai ce qu'on m'a toujours accordé; et tu me feras connaitre les voluptés d'une amoureuse violence.

En parlant ainsi, Éric s'efforçait de saisir la jeune femme.

Celle-ci sentit que ses forces l'abandonnaient, et la colère fit place aux larmes; elle se laissa tomber à genoux.

— Grâce, Monsieur ! s'écria-t-elle ; ne m'avilissez pas !

— Je t'aime ainsi, dit Éric en plongeant des mains frémissantes dans ses cheveux dénoués... Mais voici le jour, Fiamma...... les amis que j'attends peuvent venir... je t'ai trop écoutée.

A ces mots, il l'enveloppa de ses bras ; l'Italienne poussa un cri d'horreur. Se dégageant par un dernier effort, elle promena autour d'elle un regard insensé : tout à coup ses yeux tombèrent sur la boîte de pistolets oubliée par le comte, et elle s'élança vers la chiffonnière, mais Éric avait deviné son intention, et lui arracha les armes au moment où sa main les saisissait.

Elle allait courir à la porte du corridor pour fuir, lorsque celle-ci s'ouvrit tout à coup, et Rouvière parut.

— Sauvez-moi ! s'écria Fiamma en tendant les mains vers lui.

Eric leva le pistolet qu'il avait à la main.

— S'il fait un pas, il est mort, dit-il.

— Misérable ! s'écria le forçat ;

Et il voulut s'élancer ; mais le comte fit feu. Rouvière porta la main à sa poitrine en poussant un cri, voulut

se retenir au mur, et tomba sans proférer une parole...

Le comte jeta son arme froidement.

— Je vous en avais prévenu, Madame, dit-il ; c'est vous qui l'avez voulu.

Dans ce moment, des pas pressés se firent entendre sur l'escalier ; la porte du salon s'ouvrit, et les amis attendus par le comte se montrèrent sur le seuil. Mais à la vue du cadavre, ils reculèrent.

— Quel est cet homme ? demandèrent-ils avec effroi.

Fiamma ne laissa pas à Éric le temps de répondre, et se précipitant vers le corps du forçat :

— Cet homme, lâchement assassiné par le comte, s'écria-t-elle ; je vous en prends tous à témoins... c'était mon amant.

....

Trois mois après, Éric, forcé par le scandale de cet aveu, poursuivait, pour cause d'adultère, la dissolution de son mariage, et Fiamma se laissait condamner par les juges à la prison et à la misère.

Pour sortir d'un esclavage infâme, l'épouse du comte de Rimberg n'avait trouvé d'autre moyen que la honte.

UN DERNIER AMOUR.



I.

Dans un salon d'un hôtel situé rue Saint-Lazare, une femme d'environ trente ans reposait couchée sur un canapé, les mains croisées sur la poitrine, la tête renversée et les yeux fixés au plafond. Son visage avait pu être agréable avec la coloration de la santé et le sourire de la joie; mais, comme tous ceux dont la beauté est un peu vulgaire, les larmes l'avaient enlaidi. Son front n'était ni assez large, ni assez pur pour porter cette sublime pâleur, diadème poétique que la douleur accorde quelquefois à ses élus ; sa pâleur, à elle, était de l'épuisement. Ses traits raccourcis, que la gaîté embellissait autrefois, avaient pris dans la tristesse une lourdeur triviale, et l'embon-

point de sa taille nerveuse formait, avec l'expression désolée de son visage, une sorte de contraste choquant.

Du reste, si l'harmonie manquait à l'ensemble de cette femme, si sa douleur était dépourvue de grâce, la force passionnée était puissamment empreinte en elle, et débordait de tout son être. On la sentait voltiger autour de sa chevelure fauve et onduleuse, s'exhaler de ses narines gonflées, jaillir de ses prunelles, dont le bleu grisâtre donnait à son regard l'inflexible éclat de l'acier. C'était évidemment une de ces natures absorbantes et absolues, qui ne s'épouvantent que de ce qui est facile et calme; un de ces cœurs qui, une fois touchés, se referment sur une affection, et qu'on ne peut plus détacher qu'en les brisant.

Quiconque eût vu la femme dont nous venons d'esquisser le portrait, telle que nous l'avons montrée, dans son immobilité douloureuse, eût deviné qu'elle se trouvait alors dans ce repos terrible, qui n'est ni de l'abattement ni de la résignation, mais le silence d'une passion qui refait ses forces et reprend haleine. Un coffret, à demi-ouvert, avait été jeté sur un coussin à ses pieds, et autour étaient dispersées des lettres trop froissées pour n'avoir pas été souvent lues et

longtemps gardées sur le cœur. Leur présence seule sur le canapé révélait leur prix. C'était sans doute en les lisant que la triste jeune femme était tombée dans sa rêverie chagrine. Depuis quelques instants, elle était plongée dans une de ces contemplations intérieures, pendant lesquelles notre vie entière se concentre sur une de nos facultés, et lui donne une lucidité perçante qui franchit tous les obstacles; elle suivait, avec les yeux de l'âme, quelque chose de lointain, de douloureux; à voir l'indicible expression de désespoir empreinte sur son visage, il était facile de deviner que ce n'était point un malheur vulgaire dont l'image la frappait, mais qu'elle lisait une énigme funeste au fond de l'avenir, et qu'elle entrevoyait quelqu'un de ces grands désastres de cœur qui coupent la vie à sa racine.

Tout entière à cette espèce de seconde vue, elle avait perdu le souvenir de ce qui l'entourait. Cependant on eût dit que, dans cette absence de l'âme, les organes avaient conservé une habitude de perception machinale; car son corps fut frappé d'un bruit qui la réveilla de sa vision et fit redescendre son intelligence dans le monde réel; elle reconnut des voix et des pas qui s'approchaient du salon. Il est des instants où l'o-

bligation d'un entretien indifférent parait une intolérable souffrance, et où la parole qui trouble votre repos produit sur vous le même effet que la main qui vous tracasserait dans la somnolence demi-éveillée du matin. L'idée de recevoir des étrangers, d'assujettir son esprit endolori au travail d'une conversation oiseuse, fit tressaillir la jeune femme sur son canapé. Se rappelant qu'elle avait oublié de défendre sa porte, elle rejeta brusquement le coussin qui recouvrait ses pieds, saisit le coffret plein de lettres, et s'élança rapidement dans sa chambre.

Elle avait à peine disparu qu'un jeune homme entra suivi d'une vieille servante ; il promena ses yeux autour de lui, et n'apercevant personne :

— Ma cousine n'est point ici, nourrice ? dit-il en se tournant vers la vieille femme.

— Elle sera sortie pendant que j'étais dehors, faut croire ; elle était là quand je suis partie.

— Est-elle toujours aussi souffrante ? demanda le jeune homme avec hésitation.

— Souffrante, ça n'est pas le mot, M. Henri ; sauf qu'elle ne dort, ni ne mange, elle se porte aussi bien que vous et moi... Mais le mal, c'est dedans, voyez-

vous. Ça fend le cœur à regarder seulement; cette enfant là ne saura jamais se faire une raison.

Le jeune homme garda un moment le silence d'un air embarrassé. Il était aisé de voir qu'il eût voulu faire une question et qu'il balançait à l'adresser, ne sachant trop si elle était convenable. Il regarda quelque temps la nourrice, puis, s'approchant d'elle, il dit enfin très-bas :

— M. Marzoi vient-il aussi rarement?

La vieille hausa les épaules avec une expressîon dédaigneuse de mécontentement.

— Quoi donc ? Est-ce que ça a du cœur un médecin? Il sait bien pourtant que de le voir seulement ça met madame gaie comme une alouette; mais attendez qu'il se gêne ! Voilà trois jours que nous ne l'avons pas vu.

Henri baissa la tête, et il y eut encore un silence assez long. La nourrice allait le rompre pour continuer sans doute ses doléances; mais son interlocuteur, comme s'il eût déjà regretté ce qu'il venait de dire, la prévint en détournant la conversation.

— Y a-t-il longtemps qne Victorine est sortie?

— Un quart-d'heure tout au plus ; peut être même

qu'elle est ramassée dans sa chambre, comme ça lui arrive quand elle a envie de pleurer. Si vous voulez que j'aille voir, M. Henri, je lui dirai que vous êtes là.

— C'est inutile, je n'ai que peu d'instants à rester, ne la dérangez pas.

Et, sans écouter la réponse de la vieille, il s'assit familièrement comme une personne de la maison, prit un journal sur la console, et se mit à le lire avec une affectation d'intérêt qui semblait inviter la nourrice à se retirer. Celle-ci, après avoir rangé quelques chaises et tourné quelques instants autour de Henri, dans l'intention évidente de renouer la conversation, sembla enfin s'y résoudre; elle grommela entre ses dents quelques paroles inarticulées, et sortit du salon.

A peine la porte fut-elle fermée, que le jeune homme rejeta son journal, et se leva avec un mouvement à la fois brusque et triste. Il promena autour de lui un regard songeur. Tout ce qui l'entourait annonçait la présence d'une femme. Un dé d'or était tombé à terre et l'on apercevait une revue encore ouverte sous les plis d'une broderie commencée. Henri contempla ce désordre élégant avec une sorte de volupté silencieuse; il fit quelques pas vers le fond de l'appartement et s'arrêta devant la place qu'avait occupée sa cousine.

Le canapé, récemment foulé, avait conservé l'empreinte du corps qui l'avait pressé, et l'on distinguait sur le drap bleu du coussin où la tête avait reposé, la trace de quelques larmes; une lettre entr'ouverte avait été oubliée au pied du canapé. Henri parut en reconnaître l'écriture, car il pâlit légèrement à sa vue, et détourna les yeux. Mais en se levant, son regard rencontra la glace, et une sorte de commotion intérieure ébranla tout son être. Il demeura un instant immobile, lisant avec un désespoir amer sur ses propres traits, puis comme si cet aspect eût éveillé en lui d'insupportables souffrances, il se couvrit le visage de ses mains et se laissa tomber sur un fauteuil.

Du reste, si la douleur subite excitée chez le jeune homme par le reflet de ses traits pouvait sembler exagérée, elle était, en quelque sorte, justifiée par son excessive laideur. Sa taille était si petite et ses membres si grêles, qu'on l'eût pris, au premier abord, pour un enfant, si une infirmité trop visible n'eût expliqué la cause de cette faiblesse. Sa figure avait, comme celle de tous les bossus, l'expression sardonique et grimaçante que la nature paraît leur avoir infligée comme une seconde infirmité. C'était à peine si l'on pouvait découvrir, sous les lignes tourmentées

de ce visage, les lueurs d'une ineffable bonté, qui tombaient par moment d'un œil presque louche ou qui baignaient les coins de lèvres crispées. Pour comble de disgrâce, sa laideur était fardée d'une de ces fausses fraîcheurs qui ne déguisent les années que parce qu'elles n'appartiennent à aucun âge ; espèce de coloration artificielle, dont les traits reçoivent je ne sais quelle jeunesse équivoque et fanée, et qui, sans vous parer des grâces de l'adolescence vous ôte la majesté de la vieillesse.

Sans doute que la conscience de son indignité physique avait vivement saisi Henri, car il resta longtemps dans l'attitude d'un profond accablement. A la fin, pourtant, il releva la tête, et s'efforçant de secouer cette pensée importune, il reporta ses yeux autour de lui et le arrêta sur la lettre oubliée. Cette vue renoua sans doute une chaîne de pensées interrompue, car il tomba aussitôt dans une méditation profonde, à laquelle sa laideur était évidemment étrangère.

Mais, avant d'initier le lecteur au secret de cette méditation, nous croyons devoir donner quelques explications sur la jeune femme que nous n'avons fait qu'entrevoir au commencement de ce chapitre, et sur ce Henri dont nous ne connaissons encore que le nom.

II.

Restée orpheline à huit ans, Victorine avait été confiée comme pupille, à Stanislas Marcel, conseiller à la cour royale de Paris, et allié de sa famille. Ses premières années s'écoulèrent près de son tuteur, dans un éloignement complet du monde ; et lorsqu'à dix-neuf ans le vieux conseiller lui proposa de l'épouser, elle ne vit dans cette union que le moyen de continuer une existence facile, qui ne pouvait lui déplaire, puisqu'elle n'en connaissait pas d'autre. Elle était à un âge où l'on prend facilement les habitudes pour des inclinations. Comme la plupart des femmes que l'on marie à cette époque d'ignorance et d'irréflexion, elle ne considéra cet acte important que comme un joyeux déménagement célébré par des présents et des fêtes, et elle aliéna son avenir avec la gaîté insouciante du sauvage qui vend sa cabane pour une gourde d'eau de feu.

La première année s'acheva sans l'éclairer sur la faute qu'elle avait commise. Il y a, en effet, quelque chose de si délicieux et de si beau dans la mise en communauté de deux existences, que les mariages les plus mal assortis exhalent encore à leur aurore quelques parfums enivrants. Mais si Victorine ne sentit pas d'abord les épines cachées sous sa couronne de mariée, elle éprouva tout de suite l'influence dangereuse de sa fausse position. Obligée de supporter un de ces amours de vieillard, auxquels on peut s'accoutumer, mais qu'on ne partage point, elle chercha insensiblement à trouver, dans la générosité complaisante du conseiller, un dédommagement à la tolérance qu'elle montrait pour sa passion. Elle entrait, ainsi sans s'en apercevoir elle-même, dans la voie de dissimulation si fatale à la sainteté du mariage, substituant le calcul à l'entraînement, et plaçant, comme les Juifs, au seuil du Temple, le trafic sur les bords du lit nuptial. A son insu, elle s'habitua à exploiter la tendresse d'un vieillard au profit de ses caprices. Les unions où le cœur n'est pour rien ont cela de fâcheux et d'inévitable qu'elles tuent la pudeur; car l'amour seul peut rendre chaste la volupté. Victorine oublia l'une après l'autre ces timidités folles et charmantes, qui, mieux

que tout le reste, défendent une femme contre le vice.

Malheureusement, ce fut au moment même où ses forces morales faiblissaient ainsi, que le danger devint plus grand. Par suite de la vanité aveugle qui porte tous les vieillards à présenter dans le monde leurs jeunes femmes, comme une protestation contre leurs rides et leurs cheveux blancs, le conseiller Marcel fit sortir la sienne de la retraite et l'exposa à tous les orages d'une société démoralisée. A peine la jeune femme eut-elle mis le pied hors du milieu tiède et calme où elle avait été élevée, à peine eut-elle senti l'atmosphère excitante du monde, que son âme prit feu et qu'elle fut révélée à elle-même.

Les passions qui se développent dès l'enfance empruntent à l'habitude quelque chose de placide; mais celles qui se manifestent tard, et que l'on embrasse par conséquent avec toutes les forces de la vie, ont toujours un caractère particulier d'irréflexion et de violence. Émue par la nouveauté des distractions qui lui étaient offertes, caressée dans toutes ses vanités de femme qui s'éveillèrent à la fois, Victorine se mit à courir après le plaisir, comme les enfants après les papillons, foulant aux pieds les fleurs, les blés mûrs, et laissant un lambeau de sa robe blanche à chaque

buisson du chemin. Sa position la livrait sans défense à tous les dangers. Loin d'être pour elle une sauvegarde, son mari devenait une cause de péril; car il suffisait de le voir pour deviner que l'amour ne défendait pas cette union et pour concevoir une insultante espérance.

Victorine ne sut pas résister à l'enivrement de son triomphe: aveuglée par les hommages, elle crut qu'elle pouvait tout hasarder, et elle obéit sans crainte à ses caprices les plus étourdis. Le monde, qui l'observait, vit ses fautes et lui en fit un crime; car le monde, si familiarisé avec les mariages immoraux, le monde, si enclin à les applaudir, conserve en dépit de lui-même un bon sens inaliénable qui le rend sévère à leur égard; son raisonnement intéressé les approuve, mais ses soupçons perpétuels les condamnent. On crut donc à la honte de Victorine avant qu'elle en eut donné le droit; son mari était une preuve suffisante contre elle.

Cependant la jeune femme continuait à marcher dans sa voie sans se douter de ce qui se passait. Loin d'en être avertie par l'isolement, elle voyait la foule croître à ses côtés. Les soupçons que l'on avait conçus rapprochaient le plus grand nombre, et l'appat d'un vice douteux lui fit un culte et des adorateurs plus

sûrement que ne l'aurait fait la certitude d'une vertu.

Elle commit alors des imprudences faciles à calomnier, et qui précipitent vite une femme dans cette situation désespérée qui n'a que deux issues, l'une conduisant loin du monde à la retraite et à l'oubli, l'autre s'ouvrant sur l'arène turbulente où les passions luttent contre la morale établie. Après quelque hésitation, Victorine se trouva entraînée à cette seconde issue sans l'avoir choisie, sans s'en apercevoir, et quand elle voulut se détourner, le seuil était franchi et tout espoir de retour perdu.

Sa première impression fut un saisissement d'effroi; puis la colère lui vint à la réflexion. Elle s'indigna contre les circonstances qui l'avaient fatalement entraînée, contre les plaisirs qui l'avaient séduite, contre le monde qui, après l'avoir poussée jusqu'au précipice, la couvrait de huées et proclamait sa chute avant même qu'elle fût tombée. Elle se demanda bientôt amèrement quel avantage elle pourrait trouver à valoir mieux que sa réputation. Ce n'était point une de ces vertus ancrées sur la foi, qu'aucune tempête ne peut submerger, et qui trouvent un aliment pur et fortifiant jusque dans le mépris public. D'ailleurs, elle éprouvait déjà les fascinations de l'abîme. Elle voulut parler, les cris

étouffèrent sa voix ; elle voulut se plaindre; l'on traita ses plaintes d'hypocrisie. Alors le désespoir la prit de tant d'injustice ; elle accepta par fureur le jugement du monde, comme une victime qui brave ses bourreaux après les avoir vainement suppliés; elle prit son parti, rit de sa honte, et ouvrant les bras qu'elle avait jusqu'alors repliés sur son cœur, elle se laissa aller dans le gouffre le long de sa pente la plus molle et la plus fleurie.

Elle commença ainsi une de ces existences de dissipation et d'entraînement qui perdent irrévocablement les femmes sincères dans leurs fautes, et qui n'ont pas assez longtemps manié le mal pour savoir lui donner une forme acceptée. Le monde, qui n'avait trouvé aucun blâme pour son mariage, se scandalisa des désordres qui en étaient la suite. Mais Victorine s'en inquiéta peu. Elle avait fait l'expérience des jugements de la foule et avait appris à les dédaigner. Comme tous ceux qui ont rompu avec les préjugés, elle trouva un orgueilleux plaisir à dépasser jusqu'à la calomnie, et l'excès de son indignation contre la société s'exprima par l'excès de son audace à la braver.

Cependant elle eut beau intéresser son amour-propre à ses fautes, au milieu des orages qui l'agitaient, elle resta triste et ennuyée. Emportée d'abord par la jeu-

nesse, elle s'était ensuite acharnée par colère à cette vie qui avait fini par se transformer pour elle en nécessité ; mais son esprit était seul entré dans la confidence de sa vengeance. Ainsi, par suite d'un phénomène moral singulier que l'on peut observer fréquemment, Victorine s'était perdue sans se flétrir entièrement. A mesure que ses désordres étaient devenus plus hardis, son âme s'était repliée davantage en elle-même et était demeurée plus étrangère aux actes extérieurs. On eût dit qu'elle l'avait précieusement mise à part de sa vie, pour s'en servir plus tard, s'il y avait lieu. Sans doute que, parmi tant de fanges, cette âme fut ternie par quelques impures exhalaisons ; mais du moins les souillures ne jaillirent point jusqu'à elle : le vice qui avait corrompu l'esprit, n'alla pas plus avant, et il resta au milieu des ruines de cette belle nature, un coin obscur où demeurèrent ensevelis les germes du dévouement et de l'amour.

Cependant, la foule n'en sut rien, car la foule n'analyse pas ; elle ne vit dans Victorine que sa coupable mobilité, et la jugea en conséquence. Le conseiller Marcel qni avait longtemps ignoré ce qui se passait, en fut averti par la rameur publique. Le coup que lui porta cette nouvelle fut terrible. Il avait conçu pour

Victorine un amour qui, comme toutes les dernières passions, avait quelque chose d'insensé. Lorsqu'il apprit que cette fleur précieuse, élevée par lui avec tant de soin, et dont le parfum devait embaumer le reste de ses jours, avait été souillée, il se sentit frappé au cœur. Il ne fit point entendre de plaintes; il ne hasarda point de reproches, mais il tomba gravement malade et il mourut au bout de trois jours. Victorine, qu'occupaient les bals, et qui s'informait rarement de son mari, apprit presque en même temps sa maladie et sa mort. Elle en éprouva un douloureux étonnement; mais ses larmes furent bientôt taries, elle ignorait la part qu'elle avait eue à ce malheur; elle n'y vit qu'une suite naturelle de l'âge. La disparition d'un vieillard est en effet un évènement prévu qui semble interdire les regrets. On l'attend comme nécessaire ; on l'accepte comme juste ; la sensibilité humaine est routinière et ne s'émeut que de ce qui dérange l'ordre accoutumé.

On vit, en ouvrant le testament du défunt, qu'il instituait Victorine sa légataire universelle ! Cette dernière volonté du conseiller excita quelque rumeur dans le monde. Les plus méchants rirent de la classique bonhomie du mari, enrichissant une femme qui l'avait déshonoré ; d'autres plus graves, déplorèrent qu'il

n'eût point été éclairé avant sa mort ; personne ne songea qu'il avait pu tout savoir et dédaigner la vengeance au-delà de la tombe, comme une impiété. Le monde devine tout, excepté les intentions généreuses.

Du reste, Victorine usa noblement, aux yeux de la foule, des largesses du conseiller, elle se montra généreuse à l'égard des collatéraux éloignés que le testament avait frustrés, et cette facile vertu, la seule que le vulgaire comprenne dans les âmes élevées, parce qu'elle est la moindre, ramena l'opinion publique qui s'était déclarée contre elle. Elle attacha peu de prix à ce retour de bienveillance ; mais les circonstances qui le lui avaient attiré lui gagnèrent un ami précieux.

Parmi les parents du conseiller Marcel, qui furent appelés par elle à partager la succession, se trouva un jeune homme, orphelin, pauvre et infirme. Henri Richomme avait commencé à souffrir en commençant à vivre. Affligé dès sa naissance d'une visible difformité, il avait été reçu par sa famille avec consternation, et le premier souhait formé par sa mère, en le voyant, avait été qu'il ne fût pas né. Au reste, les médecins déclarèrent, après l'avoir examiné, qu'il ne pourrait vivre, et cette déclaration fut reçue moins comme une menace que comme une espérance. Les

parents s'habituèrent dès-lors à ne voir dans ce malheureux enfant qu'une création incomplète destinée à périr bientôt. Dans cette pensée, ils se défendirent de l'aimer pour prévenir un regret, et regardant son existence comme une de ces souffrances fatales que rien ne peut soulager, ils en détournèrent les yeux.

L'enfance de Henri s'écoula donc solitaire et sans caresses. Dépourvue des grâces qui attirent l'affection, elle fut sevrée de toutes les joies vivifiantes et de cette sève d'amour qui fait fleurir le premier âge. Ainsi replié sur lui-même, sans espace, sans encouragement pour vivre, le pauvre enfant se développa avec lenteur et chétivement. L'indifférence répulsive que lui témoignèrent ceux dont il était entouré lui donna une timidité nerveuse, qui ajouta la gaucherie à son infirmité. La nature ne l'avait fait que difforme, l'éducation le rendit ridicule.

La désaffection de sa famille s'en accrut d'autant, car il devenait de plus en plus pour elle un objet d'embarras, de honte et de désappointement. Sa mère seule aurait pu lui pardonner sa laideur à force de le voir souffrir, car le cœur d'une mère est comme celui de Dieu, et pour lui toutes les indignités sont rachetées par les larmes; mais la mère de Henri était morte

peu d'années après la naissance de cet enfant. Il ne lui restait donc désormais aucun refuge. Son père, homme probe, mais dur, avait arrangé l'avenir pour un fils valide qui pourrait continuer ses affaires; la naissance du bossu dérangeait tous ses plans. S'il s'était résigné à ce malheur, c'était par la pensée qu'il mourrait bientôt, et maintenant voilà que le malheureux s'entêtait à vivre, inutile à tous, incapable de travail, et toujours là sous les yeux de son père, comme le souvenir vivant d'une cruelle déception.

Cette situation serait sans doute devenue la cause de souffrances intolérables pour Henri, si la mort de son père n'était survenue; mais en le délivrant d'une persécution barbare, cette mort le laissait complètement sans ressources. Ce fut à cette époque que Victorine le connut. Il était, par sa mère, l'un des plus proches parents du conseiller Marcel, et, à ce titre, la légataire songea à le dédommager du tort que lui avait fait le testament du défunt. Elle voulut le voir, et le vague intérêt qu'elle avait éprouvé dès l'abord pour sa position, se changea bientôt en une compassion tendre et profonde. Au milieu du mépris poli dont le monde l'entourait, Victorine éprouva une inexprimable joie à pouvoir entreprendre quelque chose

d'utile et de bon. Le bien apporte toujours avec lui sa jouissance; mais il a, pour ceux qui n'en ont point l'habitude, une saveur plus neuve et plus enivrante. Madame Marcel poursuivit son généreux projet avec cette ardeur infatigable que donne un premier élan du cœur. Elle fut pour Henri la mère qu'il n'avait jamais eue; elle l'environna de caresses, d'aisances et de soins. Elle l'aima d'abord pour faire du bien, puis elle l'aima davantage pour le bien qu'elle lui avait fait.

Le pauvre enfant fut tout étourdi d'un tel changement; il lui sembla qu'il était mort, puis qu'il était revenu à la vie dans le paradis dont sa nourrice lui avait parlé si souvent! Cependant peu à peu il reprit ses sens, se désaccoutuma du passé, et put comprendre que vivre ce n'était pas souffrir. Longtemps fermé, son cœur s'entr'ouvrit sous un rayon d'amour. Son enfance, qu'avaient prolongée les souffrances physiques et la dureté de ceux qui l'avaient élevé (car il avait seize ans) prit fin aussitôt qu'il eut changé de situation. Le bonheur lui donna de l'intelligence; son âme et son corps se développèrent magiquement dans la chaude atmosphère qu'il venait de trouver; mais tout ce développement tourna au profit de la reconnaissance. On eût dit qu'il ne se hâtait de devenir un

homme, qu'afin de pouvoir donner des preuves irrésistibles de son affection et de son dévouement.

Le culte presque fanatique qu'il avait voué à Victorine ne fit que s'accroître avec l'âge ; celle-ci, de son côté, s'en rendit digne en remplissant jusqu'au bout la tâche qu'elle s'était imposée. L'instruction de Henri avait été fort négligée, elle lui donna les maîtres les plus habiles, et, grâce à leurs leçons et à son zèle, il compléta en quatre ans les études qu'on n'achève habituellement qu'en neuf années. Victorine le plaça alors dans une maison de commerce, où elle prit un intérêt en son nom. L'association prospéra, et, au bout de quelques années, Henri se trouva à l'abri des chances de l'avenir.

Mais tandis que tout lui réussissait ainsi, une circonstance survint qui dérangea la position morale de sa bienfaitrice et compromit gravement son bonheur. Cette circonstance fut la liaison de Victorine avec M. Edmond Marzoi.

Edmond Marzoi, était un jeune médecin dont la réputation avait grandi subitement, à la suite d'un concours qui lui valut l'agrégation à la Faculté de Paris, et de deux ou trois cures merveilleuses qui avaient révélé son habileté. Inconnu quelques mois auparavant, il prit

place tout à coup parmi les illustrations de l'époque, et sembla même vouloir les effacer. Il avait en sa faveur la jeunesse, et cette première bienveillance qui accueille les gloires nouvelles, par cela seul qu'elles ne font point encore ombrage, et que la jalousie peut s'en emparer comme d'une arme contre les gloires anciennes. Il obtint ce succès, si commun en France, qui conduit un homme à la célébrité sans qu'il ait d'autre peine que de s'y laisser porter, et dont le nom même exprime cette espèce d'entraînement facile et doux d'une destinée favorisée qui navigue à pleines voiles, ainsi qu'un navire sur les flots : Edmond Marzoi eut *la vogue*. Victorine ne le connaissait pas, mais elle entendait son nom et ses talents vantés partout; or il est rare que l'objet tant loué ne nous devienne pas d'avance agréable ou répulsif. Fatiguée de ce concert d'éloges, la jeune femme s'en impatienta ; elle se révolta contre une admiration que le consentement unanime semblait lui imposer, et M. Marzoi lui devint insupportable, uniquement parce que son apologie était le lieu commun à la mode. Elle se déclara ainsi, d'abord par caprice, l'ennemie du jeune médecin, puis la discussion l'affermit dans sa malveillance et le lui fit prendre en haine.

Comme la plupart des femmes mondaines dont le cœur a conservé quelque chose d'élevé, Victorine était bienfaisante. Elle aimait à satisfaire, dans les courts dévouements de la charité, les inclinations naturelles à son âme, et à retrouver ainsi, par instants, au milieu de sa vie factice et déchue, des réminiscences de vertu. Aussi ses matinées étaient-elles souvent employées à visiter de pauvres mansardes et à porter des consolations à des malades indigents. Ce fut près du lit d'un de ces derniers qu'elle rencontra pour la première fois M. Marzoi. Sans l'avoir jamais vu, elle s'était fait d'avance son portrait. Un homme dont on parlait tant ne pouvait être que vain, froid et dédaigneux. Elle n'eut donc garde de deviner l'illustre professeur dans le jeune homme modeste qu'elle avait sous les yeux, et quand celui-ci se fit connaître, elle crut d'abord qu'une ressemblance de nom l'abusait; mais lorsqu'elle eut acquis la certitude que le jeune médecin, pris par elle pour un débutant obscur, était bien M. Marzoi, son étonnement fit place au regret et à la confusion. Elle se reprocha ses jugements téméraires, sa malveillance irréfléchie, et, par une réaction facile à comprendre, ses préventions défavorables se transformèrent à l'instant en une vive sympathie. Elle

se crut obligée d'expier l'injustice de son hostilité passée par l'excès de son enthousiasme présent et elle intéressa son équité à sa nouvelle admiration.

La rencontre fortuite qu'elle avait faite de M. Marzoi près du lit d'un malheureux, devint ainsi la cause d'une liaison qui prit bientôt tous les caractères d'une passion violente. Le jeune médecin la partagea, mais seulement après l'avoir inspirée. Son amour naquit par la contagion de l'amour de Victorine ; il ne le créa point, il s'y laissa aller. Aussi cet attachement fut-il, de sa part, sans aveuglement. Il n'y trouva ni troubles, ni déchirements, ni palpitations, ni aucune de ces tortures alléchantes que les cœurs bien épris aiment presqu'autant que leurs joies. Il ne restait point chez lui assez de place pour tant d'amour. Depuis longtemps son cœur s'était fondu dans son intelligence. Sa maîtresse première et adorée, c'était la science ! il l'embrassait avec délire, avec jalousie ; il lui avait donné toutes ses exaltations, toutes ses fièvres, toutes ses avidités. L'amour pour une femme ne pouvait être auprès de cet amour que l'affection d'un frère comparée à une affection d'amant.

Victorine, au contraire, aborda ce nouveau sentiment avec emportement. Les liaisons passagères

qu'elle avait formées jusqu'alors avaient laissé son âme désintéressée. C'était la première fois qu'elle était touchée, et qu'elle se sentait prise à un lien qui eût un point d'attache au dedans. Ce n'était plus en effet un de ces amours fugitifs de la jeunesse, fleurs parfumées que pousse alors le cœur trop plein de sève, et qui s'épanouissent, tombent et renaissent tour à tour. Victorine touchait à l'âge où les floraisons de l'âme sont achevées, et où le fruit déjà formé mûrit à la flamme des passions. Sa marche irrégulière et folle à travers la vie l'avait préparée à un attachement sérieux, bien mieux que n'aurait pu le faire une existence paisible. Elle arrivait brulée par le soleil, couverte de poussière et fatiguée, devant un oasis plein d'ombre, de gazouillement, de verdure, et cette vue devait réveiller chez elle, plus que chez aucune autre, d'irrésistibles désirs. Elle subissait une crise semblable à celle qui l'avait faite femme par les sens; elle se faisait femme par le cœur, et c'était la puberté de l'âme qui venait de se déclarer chez elle.

Son amour eut donc toute la frénésie d'une première passion, avec la ténacité invincible d'un dernier attachement. Les imparfaites voluptés qu'elle avait connues jusqu'alors n'avaient fait qu'éveiller ses curiosi-

tés, aiguillonner ses ardeurs. Mais, quand elle eût senti les enivrements de la possession complète, elle se laissa emporter avec une fureur insensée à ces bonheurs ignorés; et, comme Cortès brûlant ses vaisseaux en mettant le pied sur la terre d'or, elle brûla le reste de sa vie, se condamnant à mourir sur le rivage nouveau qu'elle venait de découvrir.

Il était difficile qu'une passion poussée si loin s'accommodât du demi-amour qui lui était offert en retour. Victorine se montra chaque jour plus exigente, plus impérieuse, plus jalouse, et Edmond Marzoi en fut bientôt fatigué. Toutes ces agitations dérangeaient ses études et troublaient le calme nécessaire à son esprit. Les querelles se multiplièrent et amenèrent des brouilleries qui refroidirent de plus en plus le jeune médecin ; par suite, ses visites devinrent plus rares et finirent par cesser entièrement. Les choses en étaient à ce point au moment où nous avons pris notre récit. Depuis quelque temps, Victorine semblait abandonnée, et les lettres qu'elle avait écrites étaient restées sans réponse. La veille seulement, ennuyé sans doute de ces messages, M. Marzoi avait dit au porteur qu'il verrait madame Marcel dans la journée; mais la journée était presque achevée, et il n'avait point paru.

III.

Nous avons laissé, à la fin du premier chapitre, Henri Richomme dans le salon de madame Marcel, les yeux fixés sur une lettre oubliée par celle-ci dans sa fuite. Il y avait déjà longtemps qu'il était plongé dans sa méditation mélancolique, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Il tourna la tête.

— M. Marzoi! dit-il en se levant.

Il eût été difficile de savoir s'il y avait, dans la manière dont ce nom avait été prononcé, de la douleur ou de la joie, du désappointement ou de la reconnaissance. Le médecin, du reste, ne parut pas avoir remarqué l'anxiété confuse avec laquelle il avait été nommé. Il s'avança vers le bossu, le salua familièrement et s'assit à ses côtés. Tous deux restèrent un instant sans parler, éprouvant l'embarras de deux per-

sonnes qui n'ont qu'un sujet commun d'entretien et qui ne veulent pas l'aborder.

Marzoï se remit le premier et parut se décider.

— J'espérais trouver ici votre cousine, dit-il.

Henri baissa les yeux, comme si ces mots eussent touché à quelque pensée gênante ; il répondit pourtant d'une voix assez basse :

— Je la crois sortie.

Il y eut une pause.

— Elle m'avait écrit qu'elle était indisposée, reprit le docteur avec une sorte de mécontentement ; je vois que je m'étais alarmé à tort.

Henri respira plus difficilement et resta les yeux baissés.

— Ma cousine ne vous en a point imposé, dit-il rapidement ; elle souffre beaucoup et elle a besoin de vous voir.

Il s'arrêta un moment, parut faire un effort, et ajouta :

— Vous êtes trop dur avec elle, Monsieur ; vous la tuerez.

M. Marzoi se recula, surpris d'un reproche aussi direct, et qui se rapportait aussi clairement à sa liaison avec madame Marcel. Il n'avait jamais pensé que cette

liaison fût un mystère pour le bossu, mais jusqu'alors celui-ci avait affecté à cet égard l'ignorance qu'un fils respectueux aurait pu feindre pour les fautes d'une mère. Edmond fut donc entièrement pris au dépourvu, et ce fut avec un manque évident d'à-propos et de sang-froid qu'il répondit :

— Je ne croyais pas exercer tant d'influence sur la santé de madame Marcel.

Henri releva la tête brusquement. Le mensonge contenu dans la réponse gauchement évasive du médecin, sembla lui remuer le cœur. Un éclair partit de ses yeux, ses lèvres s'entr'ouvrirent... ; mais il comprima presque aussitôt ce mouvement, et dit d'un ton contenu :

— Vous savez pourquoi elle souffre ; vous seul pouvez la guérir.

— Ma science est au service de madame Marcel, répondit Marzoi, toujours désireux d'éluder le véritable sens des paroles de Henri.

Mais, comme tous les gens timides, celui-ci s'était enhardi une fois le premier mot prononcé. L'espèce d'affectation avec laquelle le médecin évitait une explication l'animait d'ailleurs en l'irritant. Il s'approcha d'Edmond et posant sur son bras avec une sorte d'autorité sa main frêle et pâle :

— M. Marzoi, dit-il, je vous parle sérieusement; entendons-nous, je vous en prie. J'aurais voulu me taire sur ce sujet, mais un plus long silence m'est impossible : Ma cousine ne peut supporter votre abandon. Vous l'avez habituée à votre présence, à votre voix, à votre amour; si vous lui retirez tout cela, ce sera comme si vous lui ôtiez l'air et le soleil. On n'est pas maître d'oublier, Monsieur, croyez-moi; c'est une maladie dont il faut avoir pitié. Vous ne délaisseriez pas un mourant, parce qu'il vous aurait querellé dans le délire; ne soyez pas plus sévère avec Victorine. Je vous parle avec calme, monsieur; je ne veux ni vous déplaire, ni vous irriter : je veux seulement que vous ne punissiez pas madame Marcelle de vous trop aimer.

Marzoi fit un geste peiné et, étendant la main vers le bossu :

— Ecoutez-moi, répondit-il; je ne suis ni un séducteur, ni un fat; ce qui s'est passé sera pour moi un chagrin éternel. Si je me suis éloigné d'ici, c'est qu'on m'y a forcé; je suis parti, parce que je ne pouvais rien pour le bonheur de Victorine et parce que chacune de nos entrevues était une occasion de brouillerie et de désespoir. J'ai agi pour cette liaison comme je l'aurais fait pour un mariage régulier; madame Marcel m'a

forcé au divorce par ses tyraniques prétentions.

— Elle vous aimait tant !

— Ah ! monsieur, vous ne savez pas ce que l'on souffre à être tant aimé. Je n'accuse pas Victorine, je sais qu'elle a souffert autant que moi ; mais nous ne pouvons nous entendre ; elle me l'a dit mille fois ; pourquoi vouloir, dès lors, prolonger une liaison qui la rendra malheureuse elle-même ?

— C'est qu'elle aime pour aimer, et non pour être heureuse, répondit Henri en secouant la tête ; croyez-vous, monsieur, que le cœur fasse ses affaires avec la régularité d'un marchand, et ne donne l'amour qu'en échange du bonheur ?

— A quoi sert d'aimer, alors ?

— A quoi sert de vivre ?

— J'entends la vie moins poétiquement sans doute ; mais quand j'ai aimé, c'était dans l'espoir d'être heureux.

— C'est-à-dire que vous placiez un sentiment à intérêt, et que votre cœur faisait l'usure.

— Soit, monsieur. Toujours est-il que j'avais conçu une espérance, et qu'elle a été déçue. J'aurais pu m'en consoler, peut-être, si j'avais vu que je souffrais seul, mais il n'en a point été ainsi ; je me suis aperçu

alors que nous nous étions trompés tous les deux.

— Ah ! c'était trop tard, monsieur, trop tard, s'écria Henri ; avez-vous donc cru qu'on pouvait ainsi essayer l'amour. Vous avez attiré un cœur sur le vôtre, et maintenant, parce qu'il bat trop fort, vous voulez le repousser !

— Je n'ai point cherché cet attachement, dit vivement Marzoi ; il est venu à moi sans que je le désirasse, et je l'ai accepté avec plus de regret que d'empressement. Il dérangeait les affections de toute ma vie, il troublait le calme de mes études ; il est entré dans mon sanctuaire comme un profane, et, je n'ai point eu le courage de l'en chasser, parce qu'il pleurait. Depuis deux ans, j'éprouve les remords de cette faiblesse, je puis vous paraître ridicule en cela, monsieur ; mais je crois avoir une autre mission à remplir que d'essuyer les pleurs d'une femme. Depuis deux ans, je dépense mes jours au milieu de débats puérils, vivant pour moi seul et inutile à tous. Cette vie est mauvaise et coupable. L'homme n'a pas été créé pour lui-même, il a été créé pour l'humanité. Cet amour égoïste dans lequel je me suis isolé, n'est autre chose qu'un suicide hypocrite, au moyen duquel nous désertons les rangs des travailleurs. Je ne puis continuer

dans cette voie, j'ai des engagements pris avec la science, et je veux les remplir.

Il se leva à ces mots, comme si les pensées qu'il venait d'exprimer l'eussent animé et il se mit à parcourir le salon à grands pas. Henri avait écouté avec une impatience mal déguisée, et il était aisé de voir que ce qu'avait dit M. Marzoi, heurtait toutes ses sympathies. Ces deux hommes venaient de se placer, par hasard, sur un terrain où ils devaient être ennemis. C'était l'intelligence et le cœur face à face et se déclarant la guerre.

Ce fut donc avec une amertume irritée que Henri lui répondit :

— Je comprends que l'on consume avec bonheur sa vie pour arriver, par la route de la science, à l'un de ces buts éclatants que le génie atteint une fois par siècle : *la certitude d'un doute !* Les poésies du cœur, les enivrements de l'amour et les larmes d'une femme qui prie, sont en effet bien peu de chose en comparaison !

— Ce n'est point à un doute que je marche, s'écria Marzoi en s'arrêtant au milieu du salon ; c'est à une solution définitive et complète. Voyez-vous, ajouta-t-il en posant un doigt sur son front, j'ai là une idée, une idée qui peut me conduire à deviner comment on vit!

Il s'agit de savoir seulement si l'homme n'est pas un composé de piles voltaïques et si la vie n'est pas tout simplement un mélange d'électricités différentes.

— Cela pourra-t-il vous servir à faire revivre ceux que votre abandon aura tués? demanda Henri amèrement.

Le docteur fit un geste d'impatience.

— Nous ne nous entendons pas, murmura-t-il, en saisissant son chapeau pour sortir.

Ce mouvement sembla rappeler au bossu l'objet de ses explications. Il s'avança vivement vers Marzoi et lui dit :

— Pardon, vous reviendrez, n'est-ce pas?

Mais le docteur était piqué.

— Je ne sais, j'ai beaucoup d'occupations.

— Ah! Monsieur, s'écria Henri avec tristesse, je ne puis croire que vous teniez plus à deviner pourquoi l'on vit qu'à empêcher quelqu'un de mourir!

Marzoi haussa les épaules.

— Madame Marcel a de l'expérience, dit-il, et ne mourra pas pour si peu.

Ce mot cruel était à peine prononcé qu'il le regretta, mais il était trop tard.

Henri fit un pas en arrière en fermant les poings et

ses lèvres frémirent; mais avant qu'il eût prononcé une seule parole, la porte du salon s'ouvrit d'un seul coup et Victorine parut, debout sur le seuil de sa chambre. Elle était pâle comme une morte, et son bras droit était étendu devant elle comme si elle eût voulu chercher un appui. Elle s'avança en chancelant dans le salon, s'arrêta devant les deux jeunes gens, et semblant faire un effort surhumain, elle dit d'une voix creuse :

— Henri...

Le bossu la regarda et parut comprendre, car il baissa la tête avec résignation, la salua et sortit à pas lents.

Marzoi était resté stupéfait à la même place. Victorine alla jusqu'au canapé dont elle chercha le dossier à tâtons et où elle s'assit comme un fantôme.

— J'ai tout entendu, murmura-t-elle.

Marzoi hésita un instant

— Un moment de dépit m'a emporté, dit-il enfin d'une voix basse et altérée; je me repens vivement d'une parole imprudente qui ne rendait pas ma pensée.

Victorine, toujours glacée et pâle, fit un geste de la main comme pour lui imposer silence.

— J'ai tout entendu, répéta-t-elle ; je vous remercie, maintenant je sais ce que je dois espérer.

Elle baissa son visage dans ses mains et resta un moment ainsi; puis, relevant la tête, elle continua du même ton lent et morne, comme si elle se fût parlé à elle même :

— Pourquoi me plaindrais-je ? cela ne doit-il pas être ainsi? on se fait aimer d'une femme en se montrant grand, bon, noble à ses yeux ; on l'adore comme une divinité, on l'enivre, on la rend folle; puis, quand le dégoût vient, on cherche dans sa vie s'il n'y a pas quelque souillure que les larmes n'auront pu effacer et quand on l'a trouvée, on s'en empare comme d'un trésor, on le lui reproche avec un joyeux orgueil, et on s'éloigne dédaigneusement en lui jetant au visage la boue du passé.

Elle se tut un instant, puis reprit avec plus de vivacité :

— Peut-être, pourtant, cette femme s'est bien repentie, a bien pleuré ! Mais qu'importe ! ceux qui n'aiment plus ne croient ni aux pleurs ni aux repentirs. D'ailleurs on est si fort contre celle qui a failli ! On la tient par sa faute comme un esclave par sa chaîne, et si elle pleure trop haut, si elle se plaint, on lui enfonce froidement un souvenir dans le cœur, et alors il faut bien qu'elle baisse les yeux et qu'elle se taise! Oh !

je comprends, je comprends, cela doit être ainsi.

Madame Marcel se cacha encore le visage; tout son corps tremblait. Marzoi s'approcha d'elle et lui dit d'une voix très-émue :

— De grâce! pardonnez-moi, Victorine; j'ai eu tort. Vous me voyez navré du mal que je vous ai fait.

— Allons donc! Monsieur, est-ce qu'une femme comme moi mérite de la pitié? est-ce qu'une femme comme moi peut souffrir?

— Victorine!...

— C'est ma faute, d'ailleurs; pourquoi vous ai-je aimé? Vous ne me le demandiez pas; vous m'avez prise pour maîtresse par compassion, *parce que je pleurais;* vous venez de le dire. Vos joies, vos protestations, vos caresses, tout ce qui m'a rendue heureuse, ce n'étaient que des aumônes!... Et j'oserais me plaindre, moi, quand vous avez eu la générosité de me tromper ainsi deux ans! oh! je serais bien ingrate!...

— Victorine, sur mon honneur, je vous ai aimée, véritablement aimée...

— Mensonge!

— Je vous ai aimée, mais nos deux natures se repoussaient, vous avez pu le voir vous-même; nous

espérions être heureux ; l'expérience nous a cruellement désabusés.

— Une expérience, s'écria madame Marcel, en frappant ses mains l'une contre l'autre avec démence ; ah ! c'est bien cela, Monsieur ! vous avez voulu faire une expérience sur un cœur ! vous y avez enfoncé l'amour comme un scalpel dans un membre malade ; et après l'avoir retourné dans la plaie, vous l'en retirez tranquillement, en disant : Je me suis trompé ! sans vous inquiéter si la vie ne va pas sortir par la blessure que vous avez faite.

— Par grâce !...

— Mais non, folle que je suis, vous ne craignez point cela ; vous me connaissez trop bien ; *une femme comme moi a de l'expérience et ne meurt pas pour si peu.*

— Au nom du ciel ! s'écria Marzoi avec un geste de désespoir ; assez, Victorine, assez !

Mais elle n'entendait plus ; l'œil hagard, elle continua avec un sourire livide :

— Voyez pourtant, les hasards sont heureux ! Il y a des gens qui vous aiment trop pour vous dire en face ce qu'ils pensent de vous ; ils gardent ces confidences pour les autres, quand ils vous croient loin; alors il

suffit que vous surveniez, que le désir vous prenne d'écouter la voix aimée, et une porte entr'ouverte vous fait mieux connaître une âme en quelques minutes que deux années d'intimité et d'amour.

Puis, comme si elle eût cédé à un transport d'indignation; elle se leva en s'écriant :

— Ah! c'est bien lâche! insulter une femme parce qu'elle est perdue, une femme qui n'est point là, une femme qui vous aime; quand elle est seule, qu'elle ne peut se venger; la tuer à terre! ah! c'est lâche! c'est lâche! c'est lâche!

— Madame. s'écria Marzoi, nous ne nous reverrons jamais. Adieu!

Victorine tressaillit et resta immobile. Ces mots et le mouvement du médecin semblèrent abattre subitement sa colère.

— Edmond! cria-t-elle au moment où celui-ci ouvrait la porte du salon.

L'accent avec lequel ce mot avait été prononcé, fut tel que Marzoi s'arrêta.

— Que voulez-vous? demanda-t-il sans se détourner.

— Edmond! répeta la même voix et cette fois, le médecin ne put s'empêcher de lever les yeux; Victo-

rine était devant lui, droite, les bras étendus, effrayante de douleur.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il plus bas en détournant la tête.

La jeune femme porta ses deux mains à son front, puis à son cœur; elle regarda autour d'elle avec égarement.

— Mon Dieu! qu'ai-je donc dit? s'écria-t-elle, mais je suis folle! je suis folle!

Elle se laissa tomber à genoux en sanglottant.

— Edmond, je n'ai rien dit, je n'ai rien voulu dire; reste, oh! mon Dieu! nè t'en va pas! Edmond, tu vois bien que je suis une pauvre insensée, tu vois bien que je me repens, que je pleure, que je te demande pardon, pardon! pardon!

Elle embrassait les genoux de son amant.

— Oh! je t'en conjure, parle-moi, regarde-moi; je te dis que je suis folle; on a pitié d'une folle. Dis-moi que tu ne t'en iras pas. Ecoute, je ferai tout ce que tu exigeras, je ne me plaindrai plus, je ne me mettrai plus en colère, je serai gaie. Mon Dieu! mon Dieu! il détourne la tête encore! Edmond, mais que veux-tu? dis-moi! j'obéirai à tout; je ne mérite pas ton amour, c'est vrai; mais je t'aime tant, j'ai tant be-

soin de toi ; si tu ne peux pas m'aimer, eh bien ! ne m'aime pas, mais garde-moi comme une malheureuse que tu viendras voir à tes moments perdus. Tout, tout ce que tu voudras, pourvu que je te garde. Oh ! mais réponds-moi donc ! es-tu encore irrité ? maudis-moi alors, frappe-moi, écrase-moi sous tes pieds, mais parle-moi, dis mon nom, Edmond ! mon Emond ! ah ! tu pleures, tu me pardonnes, et tu reviendras, n'est-ce pas que tu reviendras ?

— Je reviendrai, dit Marzoi, en laissant tomber ses bras sur les épaules de Victorine avec un accablement triste et attendri.

Elle saisit ses deux mains et les couvrit de baisers.

— Tu es un ange ! dit-elle.

Marzoi passa le reste du jour avec madame Marcel ; mais, malgré les élans de tendresse de celle-ci, il ne put retrouver près d'elle ses transports d'autrefois. Hélas ! le fiel de la colère et de la jalousie était tombé dans cet amour, et en avait à jamais empoisonné la douceur. C'était désormais une de ces affections dévastées, stériles pour toute volupté et où ne peuvent plus éclore que la défiance et le regret.

IV

La réconciliation de Victorine et de Marzoi fut de peu de durée. Sans en venir à une rupture ouverte, Marzoi recommença à négliger madame Marcel, et s'occupa presque exclusivement de ses études commencées. Nous l'avons déjà dit, c'était un de ces esprits lumineux, hardis, aventureux, qui ne peuvent jamais jeter l'ancre dans le domaine du connu, et qui, les yeux sur les étoiles, naviguent sans cesse vers une nouvelle Amérique intellectuelle; véritables poëtes qui marchent l'œil inspiré et l'enthousiasme au cœur, au milieu de la mystérieuse nature, interrogeant les lois éternelles, écoutant les voix cachées, et cherchant à noter quelques traits de l'harmonie universelle.

En se livrant à des recherches sur le fluide nerveux, Marzoi avait découvert que l'emploi d'agents électriques produisait sur un organe malade une action aussi

étendue que la maladie elle-même, et, il en avait conclu que celle-ci pourrait bien n'être, en définitive, qu'un dérangement dans l'équilibre des électricités humaines. Il avait trouvé dans ses expériences que deux liquides différents, placés dans un même tube, formaient une pile, un élément galvanique, et pouvaient réagir l'un sur l'autre pour se décomposer, lorsqu'ils sont unis par un corps conducteur. Cette découverte lui avait fait penser que du sang artériel et du sang veineux en contact pouvaient réagir également l'un sur l'autre, et qu'il en pouvait résulter des sécrétions, des productions de chaleur, enfin tous les phénomènes ordinaires de la vie. Il cherchait maintenant à éclaircir ses idées, à les compléter, et quoique rien de définitif ne lui eût encore apparu, il lui semblait cependant entrevoir vaguement dans ces phénomènes quelque grande loi de l'existence universelle que l'on devait découvrir un jour et vers laquelle poussaient tous les progrès scientifiques de l'époque. Aussi la préoccupation de cette recherche l'absorba-t-elle bientôt entièrement et le détourna-t-elle de toute autre pensée. Il en vint à perdre l'attention pour tout ce qui ne se rapportait pas directement à ses observations. Chaque fait passait au creuset de son idée fixe, et

insensiblement sa vaste intelligence se rapetissa ainsi au rôle d'une éprouvette dans laquelle tout venait se soumettre à une expérience inévitable. Pour concentrer ses forces autour d'une idée, Marzoi retira la vie du reste de son âme et y laissa tout tomber en ruines. Son horizon borné ne lui montra plus ce qu'il voyait autrefois. Il cessa d'abord de s'intéresser à ce qui ne rentrait pas dans ses études, puis bientôt il cessa de le comprendre. Enfin il déserta insensiblement ses souvenirs et devint chaque jour moins intelligent de ce monde du cœur, dont il n'avait jamais, du reste, connu que les abords.

Par suite d'un phénomène moral, bizarre, mais souvent observé, l'amour de madame Marcel paraissait croître à mesure que celui du médecin s'éteignait. Plus la préoccupation de ce dernier devenait distraite et indifférente, plus la passion de sa maîtresse se montrait ardente dans ses poursuites, importune à demander du retour. Victorine s'acharnait à une tâche impossible, comme si elle y eût été forcée par quelque loi fatale, et, semblable aux Danaïdes, elle ne cessait de verser ses larmes, ses prières, son amour dans ce cœur sans fond où rien ne restait.

Du reste, si elle ne s'aveuglait pas sur la froideur

de son amant, elle en méconnaissait complétement la véritable cause. La science ne lui avait jamais semblé que le prétexte de l'abandon dont elle souffrait, et elle n'en avait toujours cherché le motif réel que dans un nouvel amour d'Edmond. Rien n'avait pu la dissuader à cet égard. Il est des entraînements tellement étrangers à certaines natures que l'évidence même ne peut les convaincre de leur réalité et qu'elles refusent d'y croire par la seule raison qu'elles ne peuvent les éprouver. Madame Marcel, livrée à toutes les tortures d'une vague jalousie, s'épuisa donc en perquisitions infructueuses pour en découvrir l'objet. Sa passion lui apprit la patience, elle essuya ses yeux, tranquillisa son âme pour mieux voir, et se mit à épier son malheur avec une tenacité minutieuse, prévoyante et sagace. Rien ne lui coûta pour parvenir à son but. Après avoir tout essayé, elle eut recours à l'espionnage, elle se fit rendre compte jour par jour, des démarches de Marzoi. Ce moyen parut enfin lui réussir. Un soir qu'elle se trouvait seule, assise sur sa causeuse, feuilletant avec distraction un roman nouveau, la vieille nourrice, qui était la confidente de ses peines, entra doucement avec un air joyeux et empressé.

— Madame, dit-elle à voix basse, je sais du nouveau.

Victorine se détourna vivement.

— Qu'est-ce, Catherine, qu'as-tu appris? demanda-t-elle.

— Je sais où il passe ses soirées.

— Où donc?

— Rue de Sorbonne, dans une maison à cinq étages, près la rue des Mathurins.

— Et qu'y va-t-il faire?

— Ah voilà! j'ai pris des informations; il paraît qu'il soigne une vieille dame qui loge au quatrième et qui est malade depuis longtemps.

— Et que me fait cela, nourrice? ce n'est pas la liste de ses malades que je veux avoir.

— Attendez, attendez donc un peu, maîtresse; on dit aussi que la vieille dame à une nièce qui est lingère.

Victorine tressaillit et se redressa.

— Une nièce, dit-elle vivement, jeune?

— Toute jeune.

— Et jolie?

— Un beau brin de fille, à ce que dit la fruitière.

— Et y va-t-il tous les soirs?

— Tous les soirs, à pied; son cabriolet vient le prendre plus tard chez ses connaissances, là où il va finir la soirée.

Ce rapport leva tous les doutes de Victorine; l'infidélité d'Edmond lui parut prouvée; tout s'expliquait clairement pour elle. La vieille femme que Marzoi allait soigner n'était évidemment qu'un prétexte; sans cela, pourquoi ce mystère dont il s'entourait? Pourquoi cette précaution de n'aller qu'à pied, le soir, clandestinement ? Puis une visite de médecin ne dure pas deux heures ; il était clair que Marzoi venait pour la jeune ouvrière, c'était pour elle que Victorine avait été délaissée.

Une fois cette idée adoptée, madame Marcel l'embrassa avec une sorte de joie furieuse. Jusqu'alors elle n'avait pu s'en prendre à personne de ses souffrances, il lui avait fallu s'irriter à vide, et son désespoir avait insensiblement dégénéré en un abattement sans résignation ; mais ce qu'elle venait de découvrir la ranima en donnant un objet à sa colere. Ses vagues soupçons prenaient enfin une forme et un nom ; elle pouvait enfin consoler sa douleur par une haine; elle avait une ennemie!

Sa décision fut prise à l'instant, avec cette audace spontanée et sans délibération qu'inspirent les grandes circonstances; elle résolut de connaitre la jeune fille de la rue de Sorbonne, et de voir par ses yeux ce

qu'elle avait à craindre d'une pareille rivale. Sans attendre au lendemain et quoiqu'il fût déjà tard, elle sortit seule de l'hôtel, et s'achemina, cachée sous son voile, vers la maison indiquée. Les femmes qui n'ont jamais parcouru le soir, à pied, certaines rues de Paris, ne connaissent que le moins curieux des deux mondes qui composent la grande ville. Aussitôt que l'ombre a couvert la cité et que le brouillard malsain qui l'enveloppe chaque nuit, s'est abattu sur ses rues fétides, on y voit paraître une population étrange et sans nom que l'on n'a vue nulle part ailleurs. Ce sont des hommes à figure terreuse, aux vêtements déformés, qui semblent marcher sans but et qui s'arrêtent sans cause ; des femmes échevelées qui se promènent dans le ruisseau en souliers de satin ; des vieilles hideuses qui vous appellent tout bas et des enfants hâves qui vous murmurent à l'oreille des mots horribles qui n'appartiennent à aucune langue. Tout cela vient je ne sais d'où, on les voit sortir de terre, s'élever derrière les bornes des carrefours, poindre de chaque entrée ténébreuse : on dirait ces larves sorties de terre après une pluie d'orage et dont la multitude immonde envahit nos jardins. Cela marche, s'agite et grouille dans la fange au milieu d'une atmosphère infecte d'hydrogène,

et l'on entend monter de cet amas sordide et vivant je ne sais quel rauque grognement de joie. On sent qu'il s'en exhale comme une odeur de vice qui prend au cœur !

C'était la première fois que madame Marcel se hasardait de nuit et seule dans les rues mal hantées. Malgré ses préoccupations, elle fut singulièrement saisie lorsqu'elle se trouva isolée au milieu de cette foule inconnue. Deux ou trois fois, en voyant des figures équivoques s'approcher, elle doubla le pas avec effroi. Cependant, loin d'être abattue par les frissons de terreur, sa résolution s'en augmentait. Plus sa démarche lui paraissait hardie et nouvelle, plus elle convenait à son exaltation; elle y tenait d'autant plus qu'elle lui coûtait davantage; le danger l'animait tout en la remuant, et la fièvre nerveuse que lui donnait l'inquiétude accroissait la fièvre de son âme; elle éprouvait quelque chose de ce que doit éprouver l'homme qui marche pour la première fois au milieu des balles ennemies, ému, troublé, mais l'œil sur son drapeau et résolu, s'il le faut, à bien mourir.

Ces tressaillements ne la détournèrent donc pas d'un seul pas. Elle finit par maîtriser sa peur, et quand elle arriva rue de Sorbonne, sa résolution s'était ac-

crue au point de lui rendre tout facile. Elle reconnut la maison qui lui avait été désignée avec cette lucidité rapide que donne l'exaltation extrême, monta au quatrième, sans réflexion et sans crainte, comme si elle fût venue pour une visite ordinaire, et entra hardiment.

Elle se trouva dans une chambre sans lumière; mais au fond une porte mal fermée permettait d'apercevoir une seconde pièce éclairée. Victorine se dirigea à tâtons de ce côté, frappa, et ne recevant pas de réponse, elle poussa la porte en s'arrêtant sur le seuil. Cette seconde chambre était vide comme la première. Une chandelle, plantée dans une bouteille et posée sur une chaise dépaillée, permettait seulement d'en apercevoir la malpropreté et le désordre. Dans un coin, on voyait jetés pêle-mêle divers ustensiles de cuisine; un pain était déposé sur la cheminée entre des chandelles et des brosses à cirage, tandis que le lit, sans rideaux, encore couvert d'assiettes ébréchées et de verres crasseux semblait avoir servi de table à manger.

Au fond, sur une vieille commode à garnitures de cuivre, Victorine remarqua une machine électrique, des bouteilles de Leyde et plusieurs autres instruments de physique dont elle ignorait l'usage.

Pendant qu'elle examinait avec surprise cet étrange *capharnaum,* un grognement plaintif se fit entendre près d'elle. Elle se retourna, et un objet qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'alors frappa ses regards.

Sur un vieux fauteuil de paille, caché par l'ombre que projetait le pied du lit, s'agitait je ne sais quoi de confus, que l'on pouvait prendre, au premier aspect, pour un amas de guenilles souillées. Mais en regardant avec plus d'attention, on distinguait comme une forme humaine, quelque chose d'animé impossible à définir. Du reste, l'incertitude de madame Marcel fût bientôt dissipée, car un second soupir se fit entendre; ce qu'il y avait sur le fauteuil se remua et l'on vit une tête sortir des haillons. Victorine fit un pas vers le lit.

— Madame Godard? demanda-t-elle.

La masse informe poussa un gémissement rauque, puis la tête se retourna du côté de la jeune femme, qui aperçut un hideux visage d'idiote. Elle recula presque effrayée; la tête resta une minute dans la même position, fixant sur Victorine un regard hébété; puis, comme cédant à l'affaissement, elle se laissa retomber et disparut dans les guenilles dont elle était entourée.

Dans ce moment, un bruit de voix retentit sur l'es-

calier : Madame Marcel repassa vivement dans la première pièce ; mais à peine y avait-elle fait quelques pas que la porte extérieure s'ouvrit et deux hommes entrèrent. L'un d'eux était Marzoi.

Elle n'eut que le temps de se jeter de côté ; la chambre était si obscure qu'ils passèrent sans l'apercevoir.

Ils entrèrent dans la seconde pièce, et elle les entendit bientôt qui causaient à demi-voix. L'occasion était trop favorable pour ne point la saisir. Madame Marcel s'approcha avec précaution et prêta l'oreille : Marzoi continuait une explication commencée.

— La paralysie des membres a déjà disparu presque entièrement, disait-il ; celle du cerveau même s'est modifiée, et lorsque je soumets la malade à l'action de la machine ou des piles, l'intelligence se met en mouvement ; vous allez le voir vous-même tout-à-l'heure.

Victorine entendit disposer la machine et pendant quelque temps les deux médecins gardèrent le silence, uniquement occupés des préparatifs.

— Concevez-vous, dit tout-à-coup Marzoi, où j'arrive si je réussis à rendre l'intelligence et le mouvement à cette femme ! J'ai trouvé le réservoir de la vie universelle, j'ai conquis le cerveau et j'y fais germer

la pensée. Après cela, que Dieu me donne un peu de matière humaine, et je fais un homme aussi bien que lui.

— Ceci serait merveilleux, répondit l'étranger.

Marzoi se promenait à grands pas, livré à un enthousiasme qui s'accroissait insensiblement.

— Et cet immense problème, dit-il tout-à-coup, en s'arrêtant devant l'idiote, il est là, dans cette masse de chair, qui à ce moment s'ignore elle-même. Si vous saviez combien cette femme m'est chère ! plus chère que tout au monde !... Cette femme, songez-donc ! c'est tout ! c'est la gloire ! c'est la science ! avec elle, je puis devenir le plus grand homme des temps modernes. C'est ma Galatée ! La nuit je rêve d'elle ; nouveau Pygmalion, je la vois sortir de son enveloppe de pierre, je la sens qui vit, qui marche et qui me parle.

— Je comprends cela, dit le jeune médecin en souriant ; vous en avez fait votre maîtresse, comme Agrippa de la cornue dans laquelle il cherchait le grand œuvre. Ce qui vous plaît chez elle, ce n'est point elle, c'est votre idée que vous avez liée à son sort, de sorte que penser, pour vous c'est aimer. Jamais une femme belle et bien portante n'aurait pu vous attacher si vivement.

Marzoi haussa les épaules.

— Une femme belle et bien portante n'apprend rien, dit-il.

Cette réponse effrayante avait été faite avec un sérieux si calme que Victorine se sentit froid jusqu'au cœur; elle venait de comprendre son amant tout entier.

— Mais commençons, reprit Marzoi qui avait achevé ses préparatifs; vous allez juger vous-même des efforts.

Pendant quelque temps on n'entendit que le frottement de la roue de verre contre les coussins et le cliquetis des tiges de cuivre; mais tout-à-coup l'idiote poussa un léger soupir.

— Ecoutez! s'écria Marzoi avec une expression joyeuse; l'électricité se dégage. Bientôt les plaintes de la malade se multiplièrent, et ses membres commencèrent à s'agiter.

— Appliquons maintenant les piles, dit Marzoi, la machine ne fournit point assez.

Les piles furent chargées et les gémissements de la malade se firent entendre de nouveau, mais plus aigus, plus intelligents. L'idiote murmura quelques mots, et ses gestes devinrent pleins de justesse et d'expression : le docteur était dans l'ivresse.

Victorine avait suivi toute cette scène, d'abord avec un étonnement curieux, puis avec une sorte d'horreur. Ces deux hommes, entourés de leur mystérieuse machine, torturant une idiote, et cherchant à faire une femme d'un automate, lui produisaient l'effet des enchanteurs du moyen-âge ; il lui semblait qu'il y avait quelque chose d'impie et de profanateur dans cette lutte de la science contre Dieu. Cependant les douleurs de la malade parurent devenir intolérables, et Marzoi fut obligé de suspendre ses opérations. Il fit à l'idiote quelques questions auxquelles elle répondit ; mais elle parut retomber bientôt dans son accablement, et murmura quelques mots sur le ton chantant d'un enfant qui se berce et s'endort ; puis Victorine entendit le bruit d'une respiration égale et paisible.

— Maintenant elle dort, dit Marzoi ; c'est l'issue ordinaire des crises que détermine chez elle l'absorption de l'électricité.

Ils continuèrent quelque temps à voix basse une discussion médicale que Victorine ne put suivre, puis s'approchèrent de nouveau de la malade.

— Cette femme n'est point seule ici, sans doute, demanda l'étranger : quelqu'un lui donne des soins?

— Elle demeure avec une nièce qui ne l'a point mise à l'hôpital, parce que la vieille a une petite rente dont elle profite. C'est une lingère qui travaille le plus souvent au-dehors, et vous pouvez voir, au désordre de cette chambre, qu'elle s'inquiète peu de sa tante. Du reste, cet abandon me plaît ; je puis mieux juger des effets de mon traitement.

Tout en causant, les deux médecins étaient entrés dans la seconde chambre : Victorine se rangea dans l'ombre, ils sortirent sans l'apercevoir.

Après avoir entendu le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier, elle resta encore longtemps appuyée contre le mur, immobile et abîmée dans ses rêveries. Enfin, se redressant tout-à-coup, comme si elle eût pris une grande résolution.

— Moi aussi, il m'aimera, dit-elle.

Et étendant devant elle ses mains qui tremblaient convulsivement, elle trouva la porte et quitta l'appartement de l'idiote.

V.

Deux jours après sa visite rue de Sorbonne, madame Marcel était au lit, atteinte d'un mal qui l'avait frappée subitement et sans cause connue. Marzoi, appelé sur-le-champ, déclara que cette indisposition serait peu de chose; mais, contrairement à ses prévisions, elle s'aggrava de plus en plus et résista à tous les remèdes. Cette opiniatreté de la maladie réveilla l'attention du docteur; il commença à s'y intéresser. Ses soins devinrent plus attentifs, ses visites plus fréquentes, ses conversations plus longues. Vingt fois il crut avoir trouvé la marche à suivre pour combattre le mal; mais toujours, après quelques jours de succès, au moment où, plus tranquille, il devenait moins assidu,

celui-ci reparaissait avec une violence et une spontanéité inexplicables.

Marzoi fut piqué d'un étonnement curieux, il lui sembla qu'un défi était jeté à sa science. Cette maladie paraissait en effet douée d'intelligence. Trompeuse dans ses symptômes, parfois simple et en quelque sorte naïve, parfois complète et mystérieuse, cédant et résistant tour à tour, on eût dit une femme avec ses fines et capricieuses coquetteries.

Après avoir épuisé les moyens habituels, sans avoir pu rien obtenir, Marzoi eut recours à l'électricité. L'effet favorable fut quelque temps avant de se faire sentir, mais enfin il se déclara évident, durable et progressif. Le triomphe l'énivra et lui fit presque retrouver son amour pour Victorine. Il devint empressé, questionneur, inquiet et caressant. Chaque jour, il passait plusieurs heures près du lit de madame Marcel, et jamais celle-ci ne l'avait vu, aux moments les plus beaux de sa passion, aussi attentif à tout ce qui pouvait lui plaire. Malgré ses dures expériences, elle se laissa aller à cette trompeuse tendresse ; elle s'encouragea elle-même à la crédulité. Semblable à ces malheureux qui se sont endormis sur leur faim, et qui, se voyant en songe assis à un festin, s'efforcent de ne

point s'éveiller, elle se prêta à l'heureuse chimère qui l'abusait, elle se persuada qu'elle avait rencontré dans le cœur de Marzoi une corde qui vibrait encore et qu'elle pourrait retrouver près de lui ses ivresses d'autrefois. Elle ne voulut point s'arrêter à la pensée que ce qu'il aimait en elle, ce n'était point elle, mais sa maladie ; elle avait besoin de son illusion ; car la vérité, c'eût été la mort, et elle eût bien voulu ne point mourir encore! Les fragiles espérances, qu'elle s'était créées à elle-même l'avaient réhabituée à vivre ; puis elle éprouvait cette avidité d'existence, ce besoin de respirer, de voir le ciel et d'aimer, qui s'empare de nous pendant les convalescences. Elle repoussa donc les soupçons, ferma les yeux et s'efforça d'être abusée le plus longtemps qu'elle le pourrait.

Henri Richomme lui servit d'auxiliaire dans cette tâche difficile. Il avait compris qu'elle ne vivait plus que de son erreur ; et avec ce dévouement sublime des cœurs simples, il avait abjuré sa propre raison pour adopter la folie de madame Marcel il s'était mis à croire comme elle à l'amour de Marzoi, et lorsque la foi de la malade faiblissait, c'était lui qui la ranimait en trouvant toujours des preuves ou des excuses.

Il ne s'était point du reste borné à ce rôle : établi

près du chevet de Victorine, depuis le commencement de sa maladie, il s'était entièrement consacré à elle. Ses soins avaient d'abord causé à madame Marcel plus d'impatience que de plaisir ; ce visage pâle et consolateur qui se penchait sans cesse sur elle dérangeait son désespoir ; elle eût voulu être délaissée et jouir de cette gloire amère d'un malheur entier. Elle repoussa donc les premiers empressements de Henri avec une sorte de colère, mais le bossu ne se rebuta point, il ne fut même pas triste ; il reçut les duretés de la malade avec pitié et tendresse comme les signes d'une cuisante douleur. Tous les traits s'émoussèrent contre son invulnérable bonté, il accepta tout de Victorine ; comme les jeunes mères acceptent les coups de leurs nouveaux-nés, avec des caresses et des sourires. Tant de dévouement désarma madame Marcel. Elle s'accoutuma d'abord à souffrir le bossu près d'elle, puis, bientôt, à en avoir besoin.

Comme tous les êtres faibles et dont les premières années ont été livrées à l'abandon, Henri avait contracté des habitudes de ménage ; il possédait cette prévoyance de détail, cette adresse attentive, apanage ordinaire des femmes et qui les rend si merveilleusement propres à adoucir les gênes de la maladie. Ses

soins furent donc matériellement utiles à Victorine. Mais ce qui leur donna une valeur et une grâce inappréciables, ce fut l'intelligence avec laquelle il les prodigua. Un instinct de cœur conduisait le bossu, il devinait le désir que sa cousine n'avait point achevé de former, il prévenait le chagrin qu'elle n'avait point encore soupçonné. Chaque objet semblait venir sous sa main à l'appel intérieur de son souhait, comme si elle avait eu à ses ordres un de ces génies familiers de l'Écosse, qui se chargent de prévenir tous nos vœux. Henri ne la quittait jamais qu'aux instants où le désir lui venait d'être seule. Alors, lui aussi cherchait un lieu caché où il put donner cours un moment à sa tristesse si péniblement déguisée : il vidait son cœur des larmes qui s'y étaient amassées, et, vivifié par cette crise, il revenait plus fort, plus patient et plus tendre, heureux d'avoir eu à lui toute une heure pour pleurer.

Cependant l'assiduité de Marzoi décroissait avec la maladie, et à mesure que la convalescence s'affermissait, ses visites devinrent moins fréquentes. Bientôt il ne fut plus possible à Victorine de se faire illusion. Un jour qu'elle avait rêvé longtemps et douloureusement à ce nouvel abandon, Marzoi, qui n'était point venu depuis l'avant-veille, entra tout-à-coup, et madame

Marcel n'eut pas le temps d'essuyer les larmes qui couvraient ses joues; le docteur s'arrêta étonné.

— Qu'avez-vous, demanda-t il?

— Ah! vous voilà, s'écria la malade en lui tendant les deux mains avec tendresse; mon Dieu! vous voilà donc enfin!

Marzoi prit une des mains de Victorine et par habitude lui tâta le pouls.

— Eh bien! eh bien! qu'est-ce que cela? Vous êtes tout agitée; vous avez un peu de fièvre.

Madame Marcel retira sa main.

— Est-ce que vous vous êtes trouvée plus mal depuis que je ne vous ai vue?

Elle fit signe que non.

— Allons, je vois ce que c'est; des idées tristes qui vous sont venues; la tristesse ne vaut rien dans les affections gastriques; pourquoi ne pas vous distraire, recevoir quelques personnes?

Victorine ne lui répondit rien, mais elle lui jeta un regard si désolé qu'il se sentit embarrassé. Il se tut quelques instants, puis haussa les épaules et reprit avec un léger soupir:

— Vous repoussez les distrations et pourtant cette vie retirée vous tue. Vous êtes si faible, si nerveuse;

un rien vous exalte; vous avez eu quelque contrariété qui vous aura fait mal; n'est-ce pas vrai?

Victorine croisa les mains et ferma les yeux.

— Il ne sait même pas pourquoi je souffre, murmura-t-elle.

Marzoi n'entendit pas. Le menton appuyé sur une canne à pomme d'or qu'il portait depuis quelque temps comme le symbole d'une vieillesse anticipée, il paraissait réfléchir profondément; enfin, il se détourna vers le lit pour considérer la figure plombée de madame Marcel: deux larmes glissaient encore lentement le long de ses joues hâves et flétries. Marzoi sembla alors se rappeler qu'elle pleurait lorsqu'il était arrivé.

— Vous ne m'avez point dit ce que vous aviez, lui dit-il de ce timbre caressant qui était naturel à sa voix et qui lui donnait, même à son insu, une expression de tendresse : vous est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Que peut-il m'arriver de fâcheux maintenant?

— Alors, c'est votre santé qui vous inquiète? Mais soyez donc sage, dans quelques jours vous serez sur pied; vous voyez bien que je ne vous traite plus en malade et que je viens plus rarement; cela seul doit vous prouver que je vous regarde comme guérie.

— C'est vrai, dit Victorine d'une voix déchirante.

Marzoi se leva :

— Du courage, voyons ; le printemps vient, et si vous voulez me croire, vous irez le passer à la campagne, en Normandie par exemple, dans votre terre ; l'automne prochain, vous nous reviendrez fraîche comme une rosière.

Victorine ne put en entendre davantage : ses deux mains se portèrent vers son cœur avec un mouvement d'inexprimable douleur et elle se laissa tomber en arrière.

— Mon Dieu ! dit-elle, il a même oublié que je l'aime.

Marzoi était allé à l'autre bout de la chambre pour prendre son chapeau ; il revint vers la malade :

— Adieu, dit-il, vous me reverrez un de ces jours ; un peu de patience et surtout ne vous tourmentez point, il ne faut pas me gâter ma cure.

Il serra la main de madame Marcel et sortit.

Celle-ci demeura quelques instants sans faire aucun mouvement ; mais enfin relevant la tête à moitié, et laissant tomber ses bras avec accablement :

— Il faut donc mourir, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

Le jour où Marzoi revint, il trouva madame Marcel plus souffrante qu'elle ne l'avait jamais été. Il eut de nouveau recours au traitement qui lui avait précédemment réussi, mais cette fois il fut sans action. Le mal ne fit que croître, et bientôt il arriva au point de faire tout craindre. Le docteur était au désespoir. Tout le confondait dans cette étrange maladie dont il ne pouvait comprendre la cause, qui ne suivait aucune règle saisissable, et contre laquelle tous les médicaments étaient restés sans effet. Il avait beau interroger Victorine, il n'en obtenait aucune indication qui pût le mettre sur le chemin de la vérité. Madame Marcel, décidée à mourir, ne paraissait plus d'ailleurs avoir d'autre but que de conserver Marzoi à ses côtés. Comme il arrive toujours, sa passion avait grandi à proportion des sacrifices qu'elle lui avait faits, et elle était devenue folle de son sentiment, comme Marzoi l'était de son idée. D'un autre côté, le mal avait brisé tout son orgueil, éteint toutes ses susceptibilités, et l'avait amenée à une sorte d'hébêtement douloureux, au milieu duquel surnageait cette seule volonté : voir et entendre son amant ! Ce n'était même plus une volonté, c'était un instinct, un besoin. Elle avait perdu cette fierté de cœur qui fait taire un amour méprisé,

Elle demandait Edmond; elle le suppliait de rester; elle le forçait à s'asseoir près de son lit, pour tenir ses mains et le regarder. Son amour, ainsi dépouillé de toute noblesse, avait quelque chose de puérilement terrible qu'aucun mot ne peut exprimer. Son mal étant sa beauté aux yeux de Marzoi, elle cherchait à le faire valoir et à s'en parer. Quand celui-ci s'approchait d'elle pour l'examiner, elle suivait tous ses mouvements avec un regard inquiet, et quand il avait fini, elle lui disait : — Je suis bien malade, n'est-ce pas? assez malade pour que vous veniez souvent? Et si le médecin, tourmenté, promettait de revenir le soir, elle battait des mains avec le délire joyeux d'un enfant.

Marzoi ne voyait, dans cet étrange abandon de soi-même, que l'expression capricieuse d'un amour qui le contrariait; mais Henri, qui observait tout avec les yeux plus clairvoyants du cœur, était, depuis quelque temps, en proie à d'horribles incertitudes. Il avait remarqué, avec une surprise épouvantée, que le mal de Victorine s'était toujours subitement renouvelé aux époques où son amant commençait à l'abandonner, et cette singulière coïncidence avait jeté dans son âme d'étranges soupçons. Il savait où pouvait conduire la frénésie d'un amour sans espoir. Il lui semblait entre-

voir une cause volontaire dans cette agonie variable et arrangée ; et en songeant à la monomanie de Marzoi, il se demandait avec terreur si ce n'était point Victorine elle-même qui s'était ainsi décidée à se faire lentement cadavre pour retenir près d'elle ce courtisan de la mort.

Ce soupçon prit chaque jour plus de consistance, et le bossu résolut de tout faire pour s'assurer de la vérité.

Il arriva un jour que Marzoi, moins inquiet de madame Marcel, et retenu sans doute ailleurs, négligea de lui faire sa visite accoutumée. La malade, qui vit dans cette négligence un abandon prémédité passa la nuit entière dans la fièvre et les larmes. Ce fut seulement vers le matin que la fatigue lui ferma les yeux et la jeta dans un sommeil agité, quand elle se réveilla, il était déjà tard, et le soleil d'avril riait à travers les rideaux des fenêtres que l'on avait abaissés pour rendre le jour plus doux. Elle se souleva avec effort en poussant un gémissement plaintif, s'assit sur son séant, et regarda autour d'elle d'un œil effaré Henri qui l'avait veillée toute la nuit, n'était plus là. Il était allé sans doute chercher quelques moments de repos, elle était seule.

Sûre de n'être point vue, elle tira alors de son sein un sachet de soie, qu'elle contempla quelque temps d'un regard fixe puis se redressant tout-à-coup avec un geste désespéré, elle l'entr'ouvit, versa dans un verre un peu de poudre qui y était contenue, ferma les yeux et porta le breuvage à ses lèvres.

Dans ce moment, un cri partit du côté de la fenêtre, madame Marcel s'arrêta épouvantée et se détourna ; les rideaux s'agitèrent, une main tremblante les souleva, et Henri parut.

Il était si pâle, qu'elle comprit à l'instant qu'il avait tout vu et tout deviné. Elle posa le verre près d'elle, sur le point de s'évanouir, tant cette apparition l'avait saisie.

— Que faisiez-vous là ? demanda-t-elle après un court silence et d'un ton irrité ; suis-je donc entourée d'espion ? ne puis-je être seule et libre un instant.

Henri ne répondit pas ; debout, les mains jointes et l'œil égaré, il offrait dans tout son être l'expression d'une douleur si effrayée et si profonde que Victorine elle-même en fut émue. Elle baissa les yeux, sentant sa colère qui s'éteignait. Le bossu resta longtemps immobile ; enfin il tendit les mains vers ma-

dame Marcel avec un geste de supplication impossible à rendre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est donc vrai, dit-il, vous voulez mourir !

Victorine baissa la tête et sentit que les larmes la gagnaient.

— Oh ! répondez-moi ! reprit Henri, que j'entende votre voix ; dites-moi que cela n'est pas, dites-moi que vous vivrez.

— Je le voudrais, dit la malade en pleurant ; la mort me fait peur, car, morte, je ne le verrai plus.

— Et pourquoi donc avez-vous choisi le poison ?

— Je savais qu'il viendrait me voir mourir.

Henri cacha sa tête dans ses mains.

— Ah ! j'ai bien souffert avant d'en venir là, continua Victorine ; j'ai cherché bien souvent à me rattacher à la vie. Que de fois, en voyant revenir Edmond, j'ai fait une halte dans le suicide, et j'ai attendu !... Mais hélas ! bientôt il me fallait reprendre mon agonie où je l'avais laissée. — Oh ! Henri, on ne sait pas ce que c'est que de se tuer en six mois, que de boire ainsi la mort par gorgées. Ah ! que d'heures ! que d'heures j'ai passées à genoux, demandant à Dieu un peu de l'amour d'Edmond, assez seulement pour que je pusse

vivre ! mais Dieu ne m'entendait pas. Il a fallu appeler la maladie. J'ai vu mes traits se flétrir ; j'ai senti mes cheveux tomber, ma vue s'affaiblir, mes membres se paralyser, et, malgré tout, toujours, toujours, il y avait en moi une voix qui criait. — Tu ne souffres pas assez, il ne reviendra pas. — Et je faisais en sorte de souffrir davantage, pour être sûre de le revoir.

— Oh ! Victorine, dit Henri, ainsi, vous n'aimez plus rien dans le monde ; aucune affection, aucun dévouement ne peuvent vous consoler de cet amour ?

— Rien ne remplace la vie, Henri

— Vous avez raison, dit le bossu avec accablement ; il n'y a jamais qu'un être vivant sur la terre, celui qui est aimé ! Les autres sont des fantômes que l'on touche sans les sentir et qui parlent sans qu'on les entende.

— Etre consolée ! répéta Victorine en secouant la tête ; oh ! je ne veux pas être consolée ! Ce que j'aime dans l'existence, c'est ma douleur ; si je la perdais, que m'importerait de vivre ? Non, non, Henri, je ne serai consolée que lorsque mes yeux seront fermés, et quand vous m'aurez déposée dans un trou de terre.

— Oh ! je ne vous y déposerai pas ! dit le bossu

d'une voix étouffée et en jetant des regards avides sur le breuvage empoisonné.

— Ne dites pas cela, Henri, n'êtes vous pas mon fils et n'est-ce pas à vous de veiller sur mes derniers instants ?

— Jamais ! jamais ! A d'autres ces soins horribles ! moi, que je vous voie mourir ! moi, que je vous survive ! Ah ! je ne le veux pas, je ne le veux pas.

Et tombant à genoux, les mains jointes, près du lit de Victorine.

— Que voulez-vous donc que je fasse sur la terre, mon Dieu ! quand vous n'y serez plus? Que me restera-t-il à aimer ? Je n'aurai plus, moi, ni mère, ni sœur, ni amie. Vous étiez le seul être au monde qui m'appeliez Henri et qui me donniez la main ! Partout où vous n'êtes pas, je suis seul; où vous êtes, j'ai le monde entier. Et dans quel but vivrais-je ? qui a besoin de moi ? Pour laisser un vide, il faut avoir une place, et où est ma place, à moi ? nommez-moi une seule personne qui doive pleurer ma mort, et je vivrai pour elle !... Hélas ! vous savez bien que mon univers n'a jamais dépassé la portée de votre regard ! et vous voulez que je vive après vous avoir déposée dans une bière ! Non, non, je n'attendrai pas cette heure affreuse,

je veux mourir auparavant; je veux mourir maintenant.

— Henri! s'écria Victorine en saisissant les mains du bossu, Henri, au nom du ciel, calmez-vous, votre désespoir me déchire.

Le jeune homme laissa tomber sa tête sur le lit en sanglotant.

— Ah! vivez, et je vivrai.

— Nos positions sont-elles les mêmes? répondit la malade.

— Peut-être, murmura le bossu à voix basse.

Victorine tressaillit et le regarda avec terreur; elle commençait à comprendre.

— Henri, dit-elle d'une voix tremblante, je souffre et j'ai besoin que vous me preniez en pitié. Vous êtes maintenant le seul être au monde qui puissiez me rendre moins affreux mes derniers jours: ne m'abandonnez pas; soyez fort de votre bonté. Encore un sacrifice pour l'amour de moi, vous qui en avez tant fait déjà. Je vous le demande, je vous en supplie, Henri, apaisez-vous, votre émotion me tue; revenez à vous, au nom du ciel! et épargnez-moi!

Madame Marcel était penchée hors de son lit, elle tenait les mains du bossu pressés contre sa poitrine.

La vue de cette douleur arrêta subitement le désespoir de Henri ; ses membres se raidirent comme s'il eût réuni toutes les forces de son être contre quelque ennemi invisible, et ses traits exprimèrent une si affreuse torture, que Victorine crut qu'il allait s'évanouir ; mais ce combat ne dura qu'un instant, il se leva en chancelant et dit très-bas :

— Je suis calme, Victorine, pardonnez-moi un moment de faiblesse ; vous aurez près de vous jusqu'à la dernière heure quelqu'un qui vous aimera ; je vous promets de vous survivre.

VI.

Quinze jours après la scène que nous venons de rapporter, dans cette même chambre, un prêtre était à genoux et en prières, tandis que Henri, debout, près du lit, contemplait d'un œil sec Victorine qui venait de mourir.

A voir la pâleur livide, l'immobilité du jeune homme et la souffrance empreinte sur ses traits crispés, on on eût pu croire que la mort venait de le surprendre lui-même, si sa respiration rauque n'eût averti qu'il vivait. Il était tellement absorbé dans sa douloureuse contemplation, qu'il n'entendit ni des pas rapides, ni le bruit de la porte qui s'ouvrit vivement ; mais le son d'une voix bien connue le fit tressaillir, il leva la tête

et aperçut Marzoi que l'on venait d'avertir et qui accourait. Le regard que le bossu jeta au médecin l'arrêta court au milieu de la chambre.

— J'arrive trop tard, dit-il avec anxiété.

Le bossu secoua la tête; Marzoi fit un geste de surprise et de douleur; il s'avança vers le lit, chercha le pouls de Victorine, posa la main devant ses lèvres et sur son cœur.

— Rien, murmura-t-il; elle est bien morte.

Il recula et resta devant le cadavre les bras pendants, la tête penchée, sombre et accablé. Henri pensa que l'émotion avait enfin trouvé une jointure à ce cœur cuirassé de science, et regardant ce front prématurément chauve et ridé par l'étude, qu'une pitié humaine avait enfin courbé, il sentit son indignation diminuer.

Tout-à-coup Marzoi se pencha vers la morte avec une sorte de désespoir; il tourna les mains en tous sens, regarda le visage de plus près et le toucha.

— Dieu du ciel! je crois que vous cherchez de quoi elle est morte? s'écria le bossu.

— Oui, dit Marzoi en se relevant brusquement.

— Arrière, monsieur, vous avez assez tourmenté sa vie, laissez quelque repos à son cadavre.

Le médecin voulut répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps.

— Vous n'avez pu découvrir le mal de cette femme quand elle vivait, et vous voudriez découvrir sur ce corps insensible ce qui l'a tuée, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je vous le dirai, car mon cœur m'a rendu plus habile que votre art. Vous l'avez abandonnée pour la science, et elle a voulu que la science vous ramenât près d'elle, puisque son amour ne le pouvait plus. Elle s'est donné un mal renaissant pour vous attirer et vous retenir par l'appât d'une guérison, elle s'est empoisonnée jour par jour, afin de vous voir.

— Que dites-vous ? cria Marzoi.

— Regardez !

Le bossu écarta les vêtements de la morte, saisit le sachet caché sur sa poitrine et l'entr'ouvrit. Le médecin recula.

— Ah! vous le reconnaissez enfin! dit Henri.

— Et vous le saviez, vous, et vous l'avez souffert ?

— Ne l'aviez-vous pas condamnée à mourir?

Marzoi leva les bras avec désespoir.

— Malheureux! malheureux! mais c'est un as-

sassinat que vous m'avez laissé commettre! le poison, vous l'avez vu là, et vous ne le lui avez pas arraché?

— Non, dit Henri avec un sourire étrange, celui-là était à elle, le mien était ici.

Et il tira de son sein un sachet semblable à celui de Victorine, mais qui était vide.

Dans ce moment, il chancela et chercha le mur pour s'appuyer.

— Que veut-il dire? s'écria Marzoi.

— Et ne voyez-vous pas qu'il meurt aussi? dit le prêtre qui était accouru pour le soutenir.

— Je n'avais promis que de lui survivre, murmura le bossu; maintenant ma vie est à moi.

Marzoi joignit les mains sur sa tête, en criant :

— Je suis maudit!

— Monsieur, lui dit le prêtre, vous avez perdu deux âmes pour la science! La science ne pourra jamais vous dédommager.

LE BRICK NORWÉGIEN

Un jour que nous étions couchés sur le gaillard d'avant, la tête appuyée sur les affûts des caronades et entourés d'un nuage de fumée, maître Ivon tira sa pipe d'entre ses dents et, au lieu de la recharger, il en secoua la cendre sur l'ongle de son pouce, d'un air méditatif. Nous comprîmes que le vieux loup de mer allait causer.

— Nous aurons une belle histoire cette nuit, maître Ivon ? dis-je en le regardant.

Il ne répondit rien ; mais, après avoir soigneusement ramassé son brûle-gueule au fond de sa blague de loutre, et s'être assuré que tout le monde écoutait, il commença ainsi :

« C'était pendant l'empire, du temps que l'*autre* fai-

sait descendre les rois de la drome comme des mâts de rechange : l'insulaire fermait tous nos ports et ses vaisseaux étaient mouillés à l'entrée des rades, pareils à des homards qui étendent la pince, si bien que le métier de corsaire était devenu absurbe, et que les courses se terminaient toujours dans les prisons de Plymouth. Aussi chacun restait-il chez soi, et la marine française tout entière ressemblait à un vieux vaisseau rentré au bassin couvert, qui fait le bourgeois et se chauffe les pieds au soleil.

Cependant il restait encore quelques bons gaillards qui couraient la grande bordée et donnaient parfois un coup de pied au derrière de l'Anglais par manière d'acquit et pour n'en point perdre l'habitude.

Or, le capitaine Kerkof était un de ceux-là. Vrai Breton, dur, noir, roide comme un anspect, altéré comme un cuisinier, amoureux comme un aspirant, et, avec cela, bon chrétien, car il ne manquait jamais de faire dire une messe le jour de son départ, et il avait donné un beau navire à la chapelle de *Sainte-Barbe de Roscof:* ce qui ne l'empêchait pas d'être un dur à cuire capable de fumer sa pipe avec un requin.

Kerkof était donc en croisière malgré l'Anglais et flânait dans la mer du Nord, sur son joli schooner le

Sans-Quartier, regardant de quel côté venait le vent et les mains dans ses poches, en attendant qu'il pût les mettre dans celles de quelque autre.

Il brumassait ce jour-là comme si tous les anges du bon Dieu eussent fumé leur cigare en même temps, si bien que l'on ne voyait l'horizon qu'assez vaguement. Tout à coup, pourtant, au milieu du brouillard, le capitaine croit apercevoir comme qui dirait l'ombre d'un brick serrant le vent et courant sa bordée obliquement sur le *Sans-Quartier*.

Il regardait encore quand la vigie cria : — *Navire à tribord*. Kerkof ne s'était pas trompé.

— Quel est le b... de marsouin qui s'avise de venir nager dans les eaux du *Sans-Quartier?* Il faut qu'il soit plus aveugle qu'un bigorneau pour ne pas nous avoir aperçus. Si je ne me trompe, c'est un insulaire qui veut faire un tour en France pour sa santé. Allons, mes lurons, branle-bas de combat; toutes voiles dehors, et envoyez votre carte de visite au voisin; car ce n'est pas tout d'être corsaire, il faut encore être poli.

Kerkof finissait à peine de parler, lorsqu'un boulet partit, s'enfonça dans le brouillard et se perdit au milieu des voitures du brick mystérieux.

Il y eut un moment d'attente; mais l'invitation à hisser son pavillon, quoique faite par le corsaire français d'une manière brutale et peu usitée, fut comprise : car, à l'instant, un petit pavillon anglais glissa le long d'une drise et scintilla au pic du navire.

— Bon, dit Kerkof, et il chargea sa pipe... Maintenant, mes fils, à vos pièces et ne tirez qu'à bout portant.

Le *Sans-Quartier* manœuvra légèrement et s'élança vers sa proie, les ailes étendues comme un cormoran. La position du brick paraissait évidemment désespérée, car le point vers lequel il courait devait être atteint par le *Sans-Quartier* aussitôt qu'il s'y trouverait lui-même, et sa marche le conduisait littéralement sous les canons de son terrible adversaire. Cependant il ne changea rien à sa manœuvre. Les deux navires formaient dans leur course les deux côtés d'un angle, dont le sommet devait être le point de rencontre; ils s'approchaient de plus en plus, et il était alors facile, malgré le brouillard toujours plus épais, d'apercevoir toutes les manœuvres du brick. Mais à mesure que ce navire devenait plus distinct, une surprise étrange se manifestait sur les traits de Kerkof et de tout l'équipage.

— Quelle barque est ceci ? dit enfin le capitaine en tirant sa pipe... avez-vous jamais vu, mes gars, un gréement pareil?... Cela ressemble à un télégraphe tout autant qu'à un brick. Avec un pareil armement, il ne devrait pas traverser un verre d'eau en trois jours, et il file au moins douze nœuds sous nos yeux!.. Il y a là-dessous quelque chose qui me fait un drôle d'effet.

L'équipage ne répondit qu'en manifestant encore plus vivement sa surprise et presque son effroi. Cependant toutes les dispositions étaient prises, les canonniers étaient à leurs pièces, mèche allumée.

— Attention ! s'écria Kerkof en sautant sur le bastingage; que ce soit un brick ou une cathédrale, il faut que nous lui tâtions les côtes. Attention, mes hommes!.. nous voilà à portée : feu ! maintenant.

Une détonation terrible fit trembler dans toute sa membrure le *Sans-Quartier*, qui resta enveloppé d'un nuage de fumée. Quand ce nuage se fut dissipé, tous les gens cherchèrent le brick ennemi à la place où on l'avait aperçu un instant auparavant... Il avait disparu.

— Coulé! coulé! s'écrièrent une douzaine de voix avec stupéfaction.

— Silence, vieux congres, hurla Kerkof, dont le regard stupéfait décrivait un cercle autour du schooner. Enfin, il s'arrêta sur un point à bâbord... Tous les yeux se tournèrent de ce côté!... Le brick était là, balancé gracieusement sur les vagues et les voiles carguées! Pour le coup, une exclamation, accompagnée de jurements à faire évanouir la sainte Vierge, retentit sur toute la longueur du navire : il y eut un silence, un assez long silence.

— Feu dessus! s'écria Kerkof d'une voix rauque et forcée.

Cette fois, la volée partit moins rapidement, parce que l'étrangeté du spectacle avait dérangé les marins de leur poste; elle partit pourtant, mais le brick était déjà trop loin pour qu'elle lui fût très-nuisible. Sans voiles, sans avirons, magiquement, il s'était élancé et avait à demi disparu dans les brouillards où il se perdit bientôt entièrement.

Kerkof avait suivi tous ses mouvements avec un étonnement stupide. Penché sur le bastingage, il regardait encore le côté par lequel l'étrange navire s'était évanoui, lorsque la voix de son maître d'équipage l'arracha à sa stupeur.

— Capitaine?..

Il se retourna brusquement.

— Eh bien?

— Capitaine, vous avez vu ce brick?

— Cette b... de bêtise !

— Eh bien! je veux que le diable fasse de moi une caronade, si ce n'est point celui que nous avons coulé il y a un an, jour pour jour, dans la Manche.

— Que dis-tu?

— Oui, capitaine, jour pour jour; rappelez-vous que c'était le vendredi saint; l'équipage, faut croire, n'était pas en état de grâce, et il vient demander des prières.

— Tu es un b... de sot.

— C'est possible, capitaine.

— Et va-t'en voir si je suis à ta pièce.

Le vieux marin s'en alla lentement en secouant la tête. Kerkof s'appuya, tout rêveur, sur le bord du *Sans-Quartier*, et se mit à cracher dans la mer.

Cependant la nuit était venue, et le corsaire continuait sa route avec une bonne brise. On s'entretenait encore de la rencontre qu'on venait de faire, quand tout à coup un grand cri retentit sur le pont. Kerkof leva la tête et recula de surprise; le brick étranger voguait bord à bord de son corsaire, toutes les voiles

carguées. Entre ses deux mâts s'élevait une énorme colonne vomissant de la fumée et des étincelles; un seul homme était à la barre.

— Le brick norwégien! murmura, près de Kerkof, une voix étouffée.

— Fût-ce le diable, tout le monde à son poste, et feu! feu comme sur un chien!

C'était le capitaine qui parlait. A peine avait-il achevé son commandement, prononcé d'un accent rauque et haletant, que l'effroyable navire, comme s'il eût entendu sa voix, reparut de l'autre côté du corsaire, toujours noir, avec son seul matelot et sa colonne de feu. Il passa si près du *Sans-Quartier*, que l'on put entendre dans son sein le mugissement des flammes et apercevoir, à travers ses sabords, un enfer bouillant au milieu duquel se mouvaient quelques ombres. Cette fois, il n'y eut pas un mot de prononcé à bord du corsaire français; tout l'équipage était tombé à genoux, et, dix minutes après, Kerkof était encore le chapeau bas et le chapelet à la main.

Quelques jours plus tard, le *Sans-Quartier* cherchait à rallier un port de Bretagne.

Jamais on ne put savoir au juste ce que c'était que le brick qui avait tant effrayé Kerkof et son équi-

page; les gazettes anglaises annoncèrent seulement, vers la même époque, l'arrivée, à Londres, d'un bateau à vapeur venant du nord, et le premier qui eût tenté encore cette navigation.

L'ARCHITECTE INCONNU

Si vous avez traversé les Tuileries entre onze heures et midi et que vous ayez passé près du socle énorme où Alcide, posé en maître d'armes, montre le poing à une anguille de mer appelée hydre de Lerne, vous avez probablement remarqué un gros vieillard en redingote de castorine boutonnée jusqu'au menton, qui se promène toujours seul dans le boulingrin qui longe la terrasse du bord de l'eau. A voir cette tête coiffée d'un feutre à large bord, cette canne à pomme d'écaille, ces gros souliers lacés sur le devant, et surtout cet épanouissement végétatif de la face, nul doute que vous n'ayez pris le promeneur solitaire pour quelque épicier retiré des affaires, ou tout au moins pour un propriétaire d'estaminet qui a vendu son fonds. Or,

ce gros vieillard à l'expression si vulgaire, et dont la figure joyeuse ressemble à une fleur d'hortensia que l'on vient d'arroser, est tout simplement le plus grand architecte de l'époque. Je n'ai pas besoin d'ajouter, après cela, que M. Raphaël Sureau n'est ni architecte du gouvernement, ni grand voyer de France ; M. Raphaël Sureau n'a jamais rien construit : première preuve de génie et de bon goût qui, dans un siècle de gloire négative, en vaut bien une autre !

Mais s'il n'a rien exécuté, en revanche il a prodigieusement projeté. Il n'y a point de construction publique dont il n'ait dressé les plans, depuis la borne-fontaine et l'humble corps de garde jusqu'aux luxueux musées. Nous prions Dieu que ses cartons soient déposés un jour à la Bibliothèque royale ; qui sait si quelqu'un de nos architectes en renom n'y trouvera pas son imagination oubliée, comme l'espérance au fond de la boîte de Pandore !

Du reste, hâtons-nous de le dire, si M. Raphaël Sureau est resté obscur malgré la grandeur et l'originalité de ses conceptions, il doit surtout s'en accuser lui-même. Non-seulement il n'a jamais publié ses immenses études sur l'architecture monumentale, mais il a toujours évité d'exprimer ses idées à cet

égard. Nous ne devons qu'à un heureux hasard les confidences incomplètes de cet homme supérieur et bizarre; confidences que nous altérerons même peut-être en les répétant, car les arguments et les mots ont pu nous échapper; l'impression seule nous est restée.

C'était en 1830, peu de jours après cette semaine épique dont rient maintenant ceux qui en ont profité; mais alors l'ironie, cette lèpre de notre époque, n'avait point encore rendu ridicule le nom de *héros de juillet;* on saluait les morts déposés au Louvre, et l'on touchait avec respect les trous de balles et les taches de sang qui couvraient les murs. Les Tuileries étaient rouvertes; je voulus les voir. Comme je traversais la grande terrasse, j'aperçus mon promeneur à la redingote de castorine qui, debout devant le château, regardait attentivement. Nous nous étions mille fois rencontrés sans nous être parlé; mais, depuis la bataille des trois journées, tout le monde se connaissait; toutes les âmes vibraient encore de ce choc sublime; on sentait le besoin de se serrer la main et de se féliciter comme des soldats d'une même armée le lendemain de la victoire. Je l'abordai, et lui montrant le palais :

— Le logement est vacant, voulez-vous le louer? lui demandai-je en souriant.

Il se détourna vers moi comme s'il ne m'avait point compris, et me dit, en haussant les épaules :

— Pourquoi se sont-ils contentés de briser les fenêtres et les portes ?

— Parce qu'il n'en fallait pas davantage pour entrer.

Le gros promeneur secoua la tête.

— Une révolution incomplète, Monsieur; une révolution avortée! Pourquoi ont-ils laissé le plus bel emplacement de l'Europe occupé par ce grand manoir de gentillâtre?

— Monsieur est donc architecte? demandai-je.

Il me jeta un regard profond, soupira légèrement, et dit en terminant ma phrase :

— *In partibus!*

Nous nous mîmes à nous promener ensemble. Mon compagnon semblait fort préoccupé. Enfin, tout à coup, comme s'il eût senti le besoin de s'épancher, il me dit, en prenant une pose que n'eût pas désavouée M. Lafont, le tragédien :

— Je suis Raphaël Sureau!

Je saluai.

— Il y a vingt ans, Monsieur, que je projette un monument à la place des Tuileries.

— Un palais, sans doute ?

— Je ne sais... Mes monuments à moi ressemblent si peu à ceux qui existent, qu'ils ne peuvent avoir de nom... J'ai trouvé la synthèse architecturale, Monsieur ; mais je mourrai avec mon secret. Le moment des grandes constructions publiques n'est pas encore venu ; vous n'y pouvez pas penser encore !

Je pensais tout simplement qu'il était fou ; il reprit :

— Il faut un point de repos dans la marche des peuples pour que l'architecture monumentale florisse. Le paganisme a eu ses temples, le catholicisme ses cathédrales, la féodalité ses châteaux forts ; tout cela appartenait au siècle et en résumait l'esprit. Mais quel est notre esprit à nous ? Tout ne flotte-t-il pas dans l'incertitude ? Sauf des halles, des cimetières et des prisons, que nous faut-il ? Y a-t-il un désir général, une foi universelle ? Notre époque n'est-elle pas tout simplement l'antichambre d'une époque ? Quand nous serons arrivés à quelque chose de stable et de fort, alors le siècle bâtira sa pensée et la laissera à l'avenir traduite en granit ou en marbre. Le règne de

Louis XIV et l'empire ont laissé quelque chose, parce que c'étaient des périodes unitaires qui avaient un esprit public ; leurs monuments sont des calques comme les règnes qui les ont produits ; mais encore ont-ils un caractère !

Je commençais à écouter avec plus d'attention.

— Vous croyez donc, demandai-je, que nous inviterons un jour une nouvelle architecture, expression de la civilisation nouvelle ?

— Non pas une, mais mille. Notre âge n'est riche que de successions ; il lui suffit de bien gérer ses héritages. L'éclectisme dont on a tant ri est la loi sociale du présent, mais l'éclectisme attelé au progrès. Un jour viendra où mille pensées seront acceptées comme vérités générales, et alors mille monuments s'élèveront sous mille formes pour les consacrer. Les vieilles sociétés ont été semblables aux Auvergnats qui travaillent à faire fortune ; elles n'ont eu qu'une idée qu'elles ont poursuivie partout, et exprimée uniquement dans leurs édifices publics : il était bon que le passé fût ainsi monomane, mais l'avenir doit suivre une autre voie.

L'art n'est que le vêtement poétique de la pensée ; là où la pensée est une, l'art est un ; là où elle est

multiple, l'art doit l'être également. Seulement les idées ne trouveront leur expression monumentale que lorsqu'elles en seront venues à l'état de vérité, c'est-à-dire lorsqu'elles seront acceptées ; aussi notre époque ne produira-t-elle rien en architecture, car rien n'y est arrivé à l'état de certitude définitive. Toutes les questions ont besoin d'être éclaircies, avant que des monuments consacrent leur solution.

— N'en est-il pas cependant que le passé lui-même a su résoudre et consacrer? Le christianisme, par exemple, que vous le considériez comme religion ou comme histoire, n'est-il pas traduit tout entier dans les cathédrales gothiques ?...

M. Raphaël Sureau me lança un regard plein d'une indicible ironie ; ses narines se gonflèrent d'un *courroux dédaigneux*, comme celles de l'Apollon du Belvédère, et un immense sourire illumina sa face fleurie.

— Voilà ce qu'on n'a pas honte de répéter depuis quinze ans, s'écria-t-il, en étendant les bras à la manière des orateurs antiques : *les cathédrales gothiques sont le symbole du christianisme !*... c'est-à-dire que les Arabes, qui nous ont fourni les pendentifs, les roses, les ogives, furent les inventeurs de l'architec-

ture chrétienne, et que l'Alhambra est la première cathédrale du monde ! mais au moins l'Alhambra est-il de marbre, et vos églises sont de noir granit; l'Alhambra est ombragé de grenadiers, de jasmins et de lauriers-roses, tandis que vos églises sont ceintes d'ifs et de tombeaux; l'Alhambra s'épanouit sous un riant soleil, au lieu que vos églises nagent dans le brouillard. Vous croyez vous être approprié un genre, parce que vous l'avez transporté chez vous en le gâtant.

— Est-il vrai que nous n'ayons point fait autre chose? Nos cathédrales ne sont-elles donc que les palais mauresques *sur lesquels il a plu,* comme vous semblez le prétendre ? Tout n'y est-il pas approprié au christianisme ? Cette mystérieuse obscurité, ces lueurs étranges tombant de la voûte comme des arcs-en-ciel, cette froide humidité, tout cela n'est-il point fait pour la religion mélancolique du Christ? Et ces tours qui *s'élèvent comme des doigts gigantesques montrant les cieux!* les myriades de saints et d'anges qui tournoient autour des porches et semblent remonter vers leur patrie! Qu'est-ce donc que tout cet ensemble à la fois austère et rêveur, effrayant et divin ? N'est-ce point là un gigantesque symbole.... notre religion tout entière?

— C'est-à-dire qu'à vos yeux le christianisme est une religion de tristesse et d'épouvante ! que le culte qui a pour fondement : *Aimez-vous les uns les autres*, ne peut se célébrer, comme le culte de sang de Teutatès, qu'au milieu de l'obscurité et de l'horreur des forêts !.. Car vous, qui avez lu tout ce que l'on a écrit depuis quelque temps sur le gothique, vous n'ignorez pas, sans doute, que l'ogive de nos cathédrales est une imitation des ogives des grandes forêts; et la preuve, c'est qu'elle nous vient de l'Orient, où les forêts ne forment point d'ogives. — Mais ne voyez-vous donc pas que vous faites du lieu saint un théâtre à fausses trappes ? Cette obscurité, ces voûtes immenses, cet encens, ces sons terribles de l'orgue, dans quel but les avez-vous employés, sinon pour arriver à notre âme par le trouble des sens ? Vous ravalez donc le Christ au niveau du *Vieux de la montagne?* Vous voulez qu'il nous séduise et non qu'il touche ? Vous renouvelez à son profit les jongleries de Memphis. Je comprends que les prêtres aient voulu posséder tous ces moyens d'action sur la foule et qu'ils aient tenu à ce que la cathédrale fût *bien machinée;* mais le prêtre n'est pas le christianisme. Dites que les églises gothiques sont l'expression de la croyance au moyen âge (car,

quoi qu'on ait prétendu, le moyen âge fut moins chrétien que théocratique et féodal); mais ne dites pas que le vrai culte du Christ convient à ces églises travaillées et mystérieuses. Le temple est trop compliqué pour une foi aussi simple. Vous avez appelé à votre secours toutes les adresses, toutes les imaginations, toutes les subtilités de la terre, vous avez brodé le bois et le fer, vous avez donné de l'esprit et de la coquetterie à la pierre, vous avez tout couvert d'or, d'argent et de soie, œuvrés avec tant d'art, que l'or, l'argent et la soie n'ont plus de valeurs appréciables ; et cette maison, ainsi ornée, où l'intelligence des plus intelligents est confondue, où je suis trop étourdi pour pouvoir écouter les voies intérieures ; vous prétendez que c'est la maison de celui qui a prononcé ces mots : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! » Vous osez répéter qu'elle est le symbole de sa foi ! — Impiété ! — Mais avez-vous donc oublié que cette foi est toute de clarté et d'amour ; qu'elle est tranquille, pure, naïve comme un ciel d'Orient ! Le symbole de la foi du Christ, ah ! ce n'est point dans ces lignes heurtées, dans ces papillotages de granit qu'il faut le chercher ; le temple symbolique devra être aussi lumineux, aussi paisible que la croyance qu'il rappel-

lera. Regardez Jésus sur la montagne, avec un ciel bleu sur sa tête, la verte campagne de Jérusalem à ses pieds, et la foule dispersée parmi les oliviers : tel est son temple !... et il n'a rien de triste ni de terrible ; il est plein de calme, de vie, de sérénité : voilà le type que vous devez reproduire dans la cathédrale chrétienne.

J'avais écouté avec une grande attention ; les arguments de Raphaël Sureau m'avaient presque persuadé : voyant que je baissais la tête sans trouver à lui répondre, il reprit avec plus de douceur :

— Vous concevez bien que si la pensée du christianisme n'a pas été bien comprise jusqu'à ce jour pour être *construite*, à plus forte raison en est-il de même pour les autres idées, qui sont moins vieilles dans le monde et moins éclaircies; mais, à mesure qu'elles arriveront à leur maturité, il s'inventera un ordre architectural qui les exprimera.

— Ainsi, dis-je, le jour où nous comprendrons le système municipal, nous trouverons un homme qui nous présentera l'ordre architectural des hôtels de ville ; le jour où le pouvoir et le peuple s'entendront, on découvrira la forme à donner au palais législatif ?

Raphaël Sureau fit un signe affirmatif.

— Je comprends : alors nous n'aurons de monuments publics que dans le paradis ?

Mon compagnon haussa les épaules, sourit et fit entendre un petit sifflement moqueur : c'était sa manière habituelle de terminer une conversation lorsqu'il désespérait de persuader. J'essayai vainement de le ramener à l'architecture ; il s'obstina à me parler de la révolution de Belgique, qui venait de s'accomplir à propos d'un opéra.

Depuis ce jour, j'ai fréquemment retrouvé aux Tuileries Raphaël Sureau, mais sans pouvoir obtenir de lui aucune nouvelle confidence. Il y a environ un mois, pourtant, que je le rencontrai dans son allée accoutumée. Je ne l'avais point vu depuis longtemps ; je le trouvai singulièrement triste et amaigri.

— Souffrez-vous ? lui demandai-je avec intérêt.

Il secoua la tête d'un air de profond abattement.

— Le moyen qu'un architecte puisse vivre dans votre siècle, me répondit-il. Il m'est impossible de supporter ce que je vois faire chaque jour autour de moi ; aussi ai-je pris la résolution de me suicider.

Je reculai épouvanté.

— Et j'ai commencé, comme vous le voyez, ajouta-

t-il; voilà déjà deux mois que je m'empoisonne jour par jour.

— Grand Dieu!

— Aujourd'hui même j'achève ma dose quotidienne... Regardez plutôt!...

Il me faisait voir l'édifice du quai d'Orsay.

— Que voulez-vous dire?

— Ne comprenez-vous donc pas, s'écria-t-il avec un geste de désespoir, que la vue de ce monument me tue!... Mais c'est ce que je cherche.... ce que je veux... Tous les jours, je fais le tour de Paris pour recommencer ce suicide.... Je pars du Panthéon.... magnifique *pain de Savoie*, comme l'a dit un grand poëte; je redescends par l'Odéon, ce triste hôpital littéraire; puis, je longe les quais, jetant un coup d'œil au Louvre, au palais Bourbon, au pont des grands hommes... J'évite de regarder la Madeleine; mais je visite l'arc de l'Étoile pour ses bas-reliefs inégaux; je m'enfonce dans la ville, je parcours toutes les églises neuves ou restaurées, depuis Saint-Eustache jusqu'à l'église Saint-Louis. Enfin, j'arrive ici.... ici, où tout me tue, où tout m'assassine à la fois.... statues, jardins, édifices!...

Il détourna les yeux du quai d'Orsay.

— Je n'y puis tenir plus longtemps, ajouta-t-il après un instant de silence douloureux, il faut en finir avec ce supplice... Jusqu'à présent j'ai évité d'entrer à Notre-Dame de Lorette... Je l'avais entrevue de loin, et c'était assez !.... La seule pensée de la visiter me faisait frémir !... Je criais comme le Christ sur la croix : Seigneur, éloignez de moi ce calice !... Mais plus d'indigne faiblesse... DEMAIN J'IRAI LA VOIR !

Raphaël Sureau parlait ainsi d'une voix entrecoupée. Après avoir essayé quelques consolations, je le quittai... Mais, comme depuis je ne l'ai point revu, je crains qu'il n'ait accompli son funeste dessein !

LES FEMMES POÉTIQUES

La femme poétique est, comme le racahout des Arabes et les bretelles en caoutchouc, une découverte de notre siècle. Son apparition date de la restauration : contemporaine des poëmes de M. Guiraud et des *Méditations* de Lamartine, elle a seulement subi à diverses époques de notables modifications.

Sous la restauration, la femme poétique ne fut guère qu'une héroïne d'élégie, allant à la messe et mourant d'une maladie de poitrine. L'air était alors au marivaudage platonique, à la langueur et au catholicisme. On avait un amant imaginaire, espèce d'évêque *in partibus*, auquel on accordait un empire idéal; l'adultère demeurait à l'état d'idée, et n'avait guère d'autre but que de procurer à l'âme des émotions. On

recommençait sous une autre forme le temps des pastorales des bergers du Lignon; à cette époque, la femme poétique, pâle, rêveuse, échevelée, ne fut donc pas précisément une femme, ce fut plutôt une vignette anglaise.

Mais bientôt vinrent les modes moyen âge : les artistes laissèrent pousser leur barbe pour ressembler à Benvenuto ou à Michel-Ange, les marchands de pendules substituèrent des chevaliers en cuirasse à leurs Romains indécents, et les devants de cheminée nous apprirent l'histoire de France d'après le bibliophile Jacob. La femme poétique fit alors allonger la taille de ses robes sur le devant, elle s'assit dans un fauteuil gothique, derrière des vitraux de gaze peinte, et suspendit à sa ceinture un porte-visite en forme de missel; la vignette anglaise s'était faite châtelaine.

L'amour descendit de ses hauteurs éthérées et prit une forme plus palpable. Le moyen âge avait été dévot et voluptueux; on plaça une madone dans le boudoir, mais on eut soin de suspendre au-dessus un rideau que l'on tirait à l'occasion. Mystique et sensuelle, la passion prit ainsi un caractère romanesque, pieux et fébrile. Chaque châtelaine voulut devenir, derrière ses tapisseries, une nouvelle Françoise de

Rimini; les étudiants en droit remplacèrent les pages séducteurs; les feuilletonistes tinrent lieu de troubadours, et les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr furent les nobles jouvençaux récemment armés chevaliers. On jura par la Pâques-Dieu ou par sa bonne dague de Tolède, et les pâtissiers moulèrent Notre-Dame en pain de Savoie.

Si cette crise moyen âge fut l'une des plus fécondes pour la femme poétique, elle lui devint aussi parfois l'occasion de désappointements cruels. Nous n'en citerons qu'un exemple entre mille.

C'était près de Tours, au fond d'une de ces *villas* charmantes, perdues dans les marronniers sauvages, les acacias et les amandiers. Là vivait une jeune femme qui passait ses journées à lire des romans moyen âge et à regarder par la fenêtre, comme sœur Anne, si elle ne voyait rien venir. Devant la *villa* s'élevait une tourelle féodale à demi ruinée, douloureuse perspective pour la jeune femme, qui maudissait chaque jour sa chambre élégante et ses persiennes peintes. Oh! que n'eût-elle pas donné pour habiter la tour séculaire et s'accouder à ses créneaux démantelés!... Quelle joie d'avoir un oratoire dans l'épaisseur d'un mur! de s'asseoir près d'une cheminée dont un

propriétaire de Paris ferait un logement de garçon complet! de se promener comme une ombre chaque soir sur les dalles de la plate-forme!... Par malheur il y avait dans la *villa* un mari, homme grossier, qui craignait les rhumatismes et les fluxions, prétendait que les logements étaient faits pour y vivre à l'aise, non pour y rêver, et qu'après tout la tourelle était meilleure à voir au clair de lune qu'à habiter. La châtelaine prenait son mal en patience, regrettant les jours où des chevaliers errants venaient enlever à leurs tyrans des belles désolées.

Souvent le soir, penchée à son balcon, elle regarnait à l'horizon, comme si elle eût attendu le preux qui allait la délivrer; elle l'appelait dans sa pensée, et quand le mari, qui avait froid, ordonnait de fermer la fenêtre, une romantique larme humectait les sourcils de l'héroïne abandonnée.

Un jour pourtant qu'elle était assise derrière ses stores baissés, il sembla que Dieu avait entendu ses muettes prières et qu'il voulait l'exaucer. Elle aperçut au loin un cavalier richement vêtu qui s'avançait au galop vers la *villa!* En passant près du balcon, l'inconnu s'inclina avec grâce, puis disparut. La jeune femme n'avait point encore eu le temps de

se remettre de cette singulière apparition, lorsque le cavalier repassa rapidement devant la fenêtre, et porta les deux mains à son cœur. La châtelaine, tout émue, ne savait que penser. Mais bientôt l'homme mystérieux se montra de nouveau ; cette fois il s'élança debout sur son palefroi, cueillit une branche d'acacia sous le balcon et la cacha dans son sein avec un mouvement passionné. La jeune femme se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme. Quel était cet homme qui osait lui exprimer son amour avec la délicatesse hardie des anciens preux? Sa tournure était guerrière, ses traits élégants, son coursier superbe ; nul doute que ce fût un amant mystérieux qui, depuis longtemps, cachait dans son cœur une passion chevaleresque. Cette pensée fit rougir la châtelaine d'orgueil et de joie. Elle chercha du regard l'inconnu, il était sous le balcon et lui envoyait un baiser ; cette fois elle se retira confuse, mais non irritée : la hardiesse du chevalier n'était-elle pas celle des temps héroïques ?

Elle était encore singulièrement préoccupée de l'aventure qui venait de lui arriver, lorsque son mari rentra.

— As-tu vu ce cavalier qui a passé plusieurs fois devant notre porte ? lui demanda-t-il.

La jeune femme devint pâle; son mari avait évidemment tout découvert, et une scène de sang se préparait.

— Je l'ai vu, dit-elle à voix basse, mais avec une résolution sublime.

— Eh bien! moi, je lui ai parlé.

— Il veut dire qu'il l'a tué, pensa la châtelaine.

— Je l'avais vu faire des signes sous notre fenêtre, et cela m'avait intrigué.

— Plus de doute, nous sommes perdus!

La jeune femme fut sur le point de tomber à genoux, mais elle n'en eut pas la force.

— Et sais-tu quel est cet étranger mystérieux? reprit-il.

— Je l'ignore, balbutia la victime en baissant la tête et prête à recevoir le coup mortel.

— Un écuyer du cirque Franconi qui répétait une scène d'*Estelle et Némorin*.

La châtelaine eut une migraine de huit jours, et fit condamner la fenêtre qui donnait sur le chemin.

Du reste, la femme poétique moyen âge dura peu. Alexandre Dumas, qui avait contribué à la créer, l'abandonna bientôt pour l'Andalouse, femme poétique d'un genre spécial.

L'Andalouse est née indifféremment dans la rue de Grenelle ou dans la rue aux Ours, pourvu qu'elle ait les yeux noirs, la jambe fine et qu'elle porte le poignard. La femme poétique qui a adopté ce type parle comme un poëme épique et vit comme une danseuse; elle change d'amants à volonté. C'est un être tout de caprice et d'émotions, une lionne, un torrent, une lave. Elle se mettra à vos pieds et vous embrassera l'orteil, pour peu que vous le permettiez; mais surtout soyez-lui fidèle, car elle est femme à s'empoisonner avec trois gouttes d'eau de Cologne.

Comme beaucoup d'autres choses, l'Andalouse n'est du reste qu'une vieillerie à la mode, c'est à peu de chose près la marquise de la régence avec ses attaques de nerfs et sa devise : *courte et bonne;* on a seulement jeté un peu d'hypocrisie sur le cynisme d'autrefois.

Toutes les femmes à poignard n'ont pas cependant le sang aussi africain; nous en connaissons une de nature fort calme, qui met en vers les sept Psaumes de la Pénitence, et vit avec son mari comme l'épouse d'un marguillier. Elle porte poignard, parce que son grand-père avait pour aïeule une Espagnole, et pour défendre sa chasteté contre les cochers de cabriolet.

Il existe une autre variété de femmes poétiques fort nombreuse de nos jours, mais à laquelle nous ne connaissons point de nom : ce sont les femmes amoureuses de l'excentricité ; celles qui gardent une mèche de Lacenaire et écrivent des lettres d'amour à Fieschi. Le seul moyen de fixer leur attention est de sortir de la foule à quelque titre que ce soit ; il faut être au moins bâtard pour leur plaire ; mais pour peu que l'on soit forçat ou fils du bourreau, on est sûr d'être adoré.

Nous avons connu, il y a quelques années, une de ces femmes que ses parents engageaient en vain depuis longtemps à faire un choix[1], et qui, faute de trouver scélérat d'élite, s'obstinait au célibat. Riche et belle, les prétendants ne manquaient pas ; mais tous avaient une position faite, un nom estimé, un passé connu. Lasse d'efforts inutiles, sa famille parut enfin renoncer à l'établir.

A cette époque, un étranger parut dans la ville qu'habitait notre héroïne. Il était sombre, silencieux et avait toujours une seule main gantée. La jeune fille à marier demanda en vain son nom, nul ne lui en connaissait d'autre que celui d'Adrien qu'il s'était donné en arrivant. Pas de nom et une main toujours

gantée!... Claire commença à s'occuper sérieusement de l'inconnu. Elle réussit à le faire inviter aux soirées que donnait son père, et au bout d'un mois des relations suivies s'étaient établies entre elle et lui.

Adrien semblait se plaire singulièrement dans sa société. Avec Claire seulement il était causeur et spirituel; mais par instants, au milieu de ses élans de gaieté, une pensée fatale semblait traverser son âme; le sourire mourait sur ses lèvres, il baissait la tête et gardait le silence. Claire voulut plusieurs fois l'interroger; mais il répondit toujours vaguement et avec embarras.

Cependant le mystère qui entourait Adrien avait vivement intéressé le cœur de la jeune fille; lorsqu'elle restait un jour sans le voir, elle éprouvait une tristesse inexprimable : le regard et la voix d'Adrien étaient devenus nécessaires à sa joie; elle n'en pouvait plus douter... elle l'aimait!

Quant au jeune homme, il ne lui avait rien dit de ses sentiments, mais ses assiduités prouvaient suffisamment que l'affection de Claire était payée de retour.

Un jour qu'ils étaient à la campagne, Adrien, qui devait y passer quelque temps, arriva plus triste et

plus pâle que de coutume. Il parla longtemps de ces existences exceptionnelles qu'un sort fatal poursuit; on rappela l'histoire de Gaspar Hauser, en la mettant en doute, et il s'écria :

— Cette histoire est vraie : ah ! je le sais, moi.

Le père de Claire lui ayant dit dans la conversation qu'un étranger était venu demander son adresse le jour même, il se fit dépeindre cet étranger.

— Plus de doute, c'est lui! répéta-t-il après cette description.

Et il se leva tout éperdu.

Claire vint le joindre à la fenêtre; elle était si troublée qu'elle ne put lui faire aucune question. Mais Adrien se tourna vers elle; il la regarda un instant d'un œil fixe, puis lui saisissant les mains avec agitation.

— Non, je ne veux pas vous quitter, s'écria-t-il; qu'il tremble; je resterai. Et il disparut.

Le soir même, Claire était à la fenêtre de sa chambre; elle entendit parler à voix basse dans le parc, et aperçut deux hommes qui se glissaient dans l'ombre; un instant après un coup de feu partit, et presque au même instant Adrien passa, en fuyant, sous sa fenêtre. Elle le vit bientôt revenir avec tout ce qu'il fal-

lait pour creuser une fosse; il se perdit dans les bosquets. Lorsqu'il revint un quart d'heure après, il s'arrêta sous la fenêtre de Claire et leva les yeux; en apercevant la jeune fille, il jeta un cri.

— Silence, murmura Claire, que sa pâleur éclairée par la lune rendait plus belle, je sais tout, mais je vous aime.

Quelques jours après, Adrien Bervière épousait Claire, à la grande joie des parents de la jeune fille. Le lendemain du mariage, comme les nouveaux époux passaient dans les bosquets, Claire sentit le sol fléchir sous ses pieds, et s'aperçut qu'elle marchait sur de la terre fraîchement remuée; elle regarda Adrien et frissonna. Celui-ci sourit.

— Tu foules un cadavre, dit-il.

— Adrien! s'écria la jeune femme, en regardant autour d'elle épouvantée.

— Ne crains rien, reprit-il, c'est un cadavre de chauve-souris.

Claire sut alors seulement qu'elle avait été jouée par ses parents et par son mari; mais l'amour de celui-ci finit par la consoler de n'avoir point épousé un assassin.

Outre toutes les femmes poétiques dont nous avons

parlé, il y a encore la femme amoureuse d'illustres défunts, et qui porte dans son corset le portrait de Bonaparte ou de lord Byron ; il y a la femme pieuse, qui a des visions et coud des amulettes dans le gilet de son mari, pour consolider sa fragilité ; il y a aussi la femme émancipée, qui fume, boit de la bière et porte des bottes éculées. Celle-ci est une espèce assez rare, mais qui demande une attention particulière.

On a beaucoup parlé et écrit contre George Sand. Ses amis intimes, surtout, ont colporté à son sujet beaucoup de calomnies qui ont fait lever le cœur aux honnêtes gens et les épaules aux gens raisonnables. Quant à nous, nous ne reprochons à George que deux crimes graves : la cigarette et le pantalon. C'est à son exemple funeste que nous devons tant de ces femmes fortes, proclamant l'émancipation du sexe le plus faible entre deux bols de punch, et fumant du tabac de caporal dans du papier d'emballage. O mère d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Geneviève*, se peut-il que vous nous ayez affligés par tant de vierges en redingotes ? Ne savez-vous pas que les moindres bizarreries du génie sont monnayées en ridicules pour la foule ? O grande prêtresse ! ne portez pas de pantalons, je vous en conjure, ou les femmes libres auront des culottes à

la mamelouck; ne portez point de casquettes, ô Corine! ou nos filles achèteront des chapeaux à trois cornes.

Pour mieux faire ressortir la blancheur des chairs ou l'éclat des coloris, les anciens peintres plaçaient fréquemment, à côté d'une figure de jeune fille, une tête de nègre ou un visage de vieillard; peut-être faudrait-il aussi, pour achever convenablement un article sur les femmes poétiques, dire quelque chose des anti-poétiques, plus nombreuses dans le monde, et non moins intéressantes à étudier. Ainsi nous aurions à peindre successivement ce qu'on appelle la femme de ménage, espèce de cuisinière sans gages qui sait au juste le prix du beurre et le point de maturité des petits pois; la femme laborieuse, qui passe sa journée à raccommoder des chaussettes et ne trouve point le temps d'apprendre à lire à ses fils; la femme simple, qui porte un chapeau à plumes, avec des bas de coton bleu et un châle reteint; la femme raisonnable, sorte d'amphibie, ni chair ni poisson, qui ne désire rien, parce qu'elle n'aime rien; la femme douce, autre vertu négative qui résiste à toute volonté comme les sacs de laine aux boulets, en feignant de céder; mais ces études nous entraîneraient trop loin, et nous les remettons à un second article.

L'ACADÉMIE DES PARADOXES

Il y avait en 1824, dans une des plus grandes villes de l'Ouest, une société de jeunes philosophes qui, à force d'étude et d'érudition, étaient arrivés à la certitude que tous les théorèmes sociaux étaient à poser et à résoudre de nouveau. Ils comparaient la raison humaine évolutionnant depuis trente siècles autour d'une douzaine de cercles vicieux au cheval aveugle attelé à un manége, et qui croit avancer uniquement parce qu'il marche. Tous enfin étaient tombés d'accord, que le monde avait pris le contre-pied du juste sur chaque chose, et que la vérité tournait constamment le dos à la règle adoptée.

Ils résolurent donc, pour coordonner leurs recherches, de se partager les questions à examiner, afin

que le problème général marchât en même temps, de tous côtés, à sa solution et de manière à ce que ce nouveau cadastre moral pût être rapidement achevé. Ils convinrent de se réunir tous les mois en assemblée solennelle pour entendre les communications de chaque travailleur, et comme les résultats à obtenir devaient être diamétralement opposés à ceux qui avaient été acceptés jusqu'alors par le consentement unanime, ils donnèrent à leur association le nom d'*Académie des paradoxes*.

La première séance eut lieu par une belle soirée du mois d'août, dans une salle qui avait été préparée à cet effet chez l'un des membres de l'association. C'était au fond d'un vaste jardin tout brodé de charmilles et de berceaux de seringas, dans lesquels on entendait siffler les merles.

Pour être fidèles dans les moindres choses à l'esprit et au nom de leur institution, les académiciens se montrèrent exacts et arrivèrent à l'heure indiquée.

On s'assit : le président agita sa sonnette, et le maître de la maison, qui devait avoir la parole ce jour-là, se leva. Il se fit un grand silence ; alors l'orateur commença, non d'un ton solennel et les bras en avant comme une statue antique, mais avec l'air dégagé et

goguenard de Figaro définissant la langue anglaise au comte d'Almaviva.

« Or donc, Messieurs, il s'agit de prouver que le mariage, tel qu'il existe dans nos sociétés caduques et avilies, est une institution contraire à la nature, à la morale et au bon sens.

« Je ne vous prie pas d'écouter attentivement la démonstration que je vais vous donner de cette triple vérité, mais je vous l'ordonne. Puisque c'est moi qui professe, vous qui prêtez l'oreille, je suis dans ce moment votre supérieur ; en conséquence, soyez attentifs et faites silence ; je me couvre : écoutez-moi tête nue. »

Après cet exorde *par insinuation*, l'orateur mit son chapeau, et les *paradoxaux* applaudirent en se découvrant. Il reprit :

« J'ai dit d'abord que le mariage était une institution contraire à la nature, et cela est si évident, que je ne sais trop si je dois m'abaisser jusqu'à en donner des preuves. Regardez autour de vous : où trouvez-vous l'exemple du mariage ? L'ordre éternel de la reproduction ne s'accomplit-il pas dans tous les règnes, en dehors de cette monstrueuse institution ? Le création entière ne semble-t-elle pas protester contre ces

liens indissolubles, inventés par la folie humaine? Je le demande, quel défenseur du mariage oserait soutenir une telle cause jusqu'au bout, et demander, par exemple, l'application du chapitre III du Code civil aux haras? Eh bien! la loi à laquelle vous craindriez de soumettre des chevaux, vous y soumettez des hommes! Vous ne voudriez point obliger une cavale de pure race à la cohabitation avec une rosse sans valeur, et vous condamnez une jeune femme au sang andalou à vivre fidèle à quelque bonnetier retiré du commerce! Mais ne voyez-vous pas, malheureux! que vous renouvelez le plus horrible supplice dont l'antiquité nous ait laissé le souvenir? Vous soudez un vivant à un cadavre.

« Aussi regardez comme chaque jour les faits protestent contre votre loi insensée! Le sentiment du juste est si naturel à l'homme qu'il se réveille en dépit de vos codes; il y a en nous tous un cri instinctif contre le mariage, qui nous pousse à en violer les nœuds. Voyez plutôt le nombre immense de femmes qui oublient qu'elles sont mariées, et de célibataires qui oublient qu'ils ne le sont pas... La morale publique les condamne; mais nous, Messieurs, qui nous faisons gloire de devancer notre siècle, osons les ab-

soudre hautement ! Ils ont brisé un joug honteux, violé une loi mauvaise!... Pour eux comme pour les hommes de 93, *la révolte est le plus saint des devoirs !.....*

« Gloire donc à vous, Madeleines sans repentir qui, malgré l'esclavage dégradant de l'hymen, avez conservé les libres inspirations de la nature; gloire à vous, dons Juans communaux, qui limez sourdement chaque jour quelques anneaux de la chaîne matrimoniale ; vous aurez bien mérité de l'avenir, et l'humanité vous placera un jour parmi ses demi-dieux !

Ici l'orateur offrit du tabac à ses confrères, puis il continua:

« J'ai dit que le mariage était contraire à la nature ; j'aurais pu ajouter aux raisons que j'ai données l'inégalité numérique des hommes et des femmes, la vieillesse hâtive de celles-ci, la virilité prolongée de ceux-là, et mille autres preuves sans réplique; mais je ne veux point abuser de vos instants. J'ajoute donc sur-le-champ que, par cela même que le mariage offense les lois naturelles, il est immoral.

« Quelle institution en effet que celle qui donne une publicité insolente à l'acte destiné à un profond mystère... Ne rougissez pas, ô législateurs ! d'avoir

forcé la jeune fille tremblante à venir dire : *Oui !* en face d'un officier municipal ? Avez-vous réfléchi à tout ce que contenait ce *oui* effronté que vous enregistrez comme l'extrait mortuaire de sa pudeur ? Hommes sans poésie et sans cœur, vous avez transformé l'abandon volontaire que la femme fait d'elle-même à l'homme choisi en un encan de commissaire-priseur ! Vous avez habillé l'amour en secrétaire de Mairie, et, substituant une authenticité ridicule aux charmes du secret, vous avez voulu placer les clefs des chambres nuptiales dans la poche des adjoints !... Législateurs ! vous avez été des tyrans cyniques ; les cœurs d'élite vous maudissent, et tout ce qui reste au monde d'âmes pudiques et délicates fuit votre honteuse institution. »

Ici les bravos éclatèrent, et interrompirent un instant l'orateur, qui, après avoir salué, reprit :

« Mais, jusqu'à présent, je n'ai considéré le mariage que théoriquement et dans son essence. Je vais maintenant descendre à l'examen de sa constitution, et prouver combien il choque le bon sens.

« Et d'abord, voulez-vous savoir ce que c'est que le mariage tel que l'entend le Code ? Écoutez la voix sèche et brève de la loi au jour de l'union ; elle ne dit

pas aux femmes et aux maris: Aimez-vous les uns les autres; la loi ne peut pas demander l'impossible, mais elle dit: « Femmes, vous obéirez à vos maris; maris, vous protégerez vos femmes; » de plus, elle règle et sépare les intérêts des deux conjoints, elle prévoit d'avance la mort de chacun d'eux, décide qui payera le deuil, et quel deuil! tarifant la douleur au *prorata* de la fortune du défunt. En toute chose, enfin, elle semble avoir pris pour principe de l'union qu'elle consacre cet axiome d'un philosophe: « Vivez avec vos amis comme s'ils devaient devenir vos ennemis; » et si l'on me demandait une définition du mariage civil, je dirais que c'est une association de deux bandits qui vivent en communauté, la main sur leur poignard.

« Mais allons plus loin, et voyons quels sont les éléments de cet accouplement patenté. Écoutez tous, incrédules, ceci est de l'arithmétique, et l'arithmétique du moins est restée une vérité.

« Il se fait chaque jour en France 638 mariages 97 centièmes. Négligeons les 97 centièmes dont pourraient rire les gens étrangers à la statistique, qui ne comprennent pas ce que c'est que des décimales de mariage, et tenons-nous au nombre entier. Parmi ces 638 vierges qui se présentent chaque jour à l'autel

avec les couronnes d'oranger, se trouvent des grisettes, des concubines, des danseuses, des filles de colonels morts en Russie et des rosières de Poissy! Nous resterons donc au-dessous de la vérité, en admettant par jour six maris qui trouvent comme le héros de La Fontaine, *jeune épouse et besogne faite.* Ainsi, en se mariant, on court *une chance sur cent* d'être... un sot, à moins que l'année ne soit bissextible, auquel cas on a de plus en sa faveur un trois cent soixante-sixième de chance.

« Et pesez bien, je vous prie, l'éloquence terrible de ce chiffre: *une chance sur cent* d'être déshonoré! c'est-à-dire vingt fois plus que vous n'en aviez de mourir du choléra!... Et pourtant, tout le monde avait peur du choléra, et personne ne craint le mariage.

« Autre calcul: il naît en France un enfant par 31 habitants (je néglige encore les cinq dixièmes d'habitants); sur ces 31 habitants, il y a 16 femmes environ: reste donc 15 hommes pour la naissance d'un enfant; 15 hommes qui y ont droit, pour ainsi dire! Vous ne pouvez donc calculer rigoureusement que sur un quinzième de paternité; ou, en d'autres termes, il y a 14 à parier contre un que vous ne serez pas le seul père de l'enfant qui vient au monde.

« Mais je suppose qu'un hasard miraculeux vous préserve de tout encombre, et que votre femme vous fasse retrouver la porte de ce paradis terrestre dont Ève déposséda notre premier père; savez-vous sur quelle base reposera cette fidélité? vous avez 38 chances d'existence pour votre femme, et, dans sa partie avec la mort, il y a seulement 38 à parier contre un qu'elle gagnera! Mais qui n'a perdu vingt fois avec quatre-vingts points quand l'adversaire en avait un seul?

« J'achèverai, Messieurs, en jetant un coup d'œil sur les tables de la criminalité en France, car c'est là la pierre de touche d'un peuple.

« D'abord, remarquez comme ces hommes énergiques et intelligents qui peuplent nos bagnes ont compris, pour la plupart, l'inutilité et les dangers du mariage. En 1830 on trouve inscrits 7 crimes de bigamie seulement (crimes d'ineptie, Messieurs, car un homme qui prend deux femmes est un fou élevé à la seconde puissance), tandis que vous trouvez 243 viols ou attentats à la pudeur. Je ne dis pas que les viols et les attentats à la pudeur soient en eux-mêmes des actes louables; mais au moins voit-on qu'il y a autrement d'entraînement de ce côté que vers la bigamie. C'est qu'en effet il y a dans le viol, malgré sa brutalité,

quelque chose qui tient à l'amour libre et vagabond que nous indique l'instinct, et si la bigamie est moins fréquente, c'est que *plus un crime est éloigné de la nature, plus il est rare.*

« Continuons notre examen. 643 accusations capitales sont portées en France chaque année ; eh bien ! sur ces accusations, 163 appartiennent à des crimes provenant du mariage : empoisonnements de marâtres, meurtres de femmes adultères, assassinats d'époux infidèles, et autres conséquences des unions légitimes. Ainsi, un quart des têtes qui descendent de dessus leurs épaules, tombe parce qu'il y a un chapitre III au premier livre du Code civil.

« Je ne pousserai pas plus loin ces rapprochements. Je crois avoir suffisamment prouvé que le mariage est une de ces institutions ridicules et vieillies que la civilisation devra détruire un jour, comme elle a détruit déjà les dîmes, le servage et les dîners de midi. »

A ces mots, l'orateur se rassit au milieu d'applaudissements unanimes. Les paradoxaux se pressèrent autour de lui en le complimentant; chacun se récria sur la lucidité et l'éloquence de son improvisation; et le vice-président fit observer d'une voix émue que

la conviction pouvait seule donner aux arguments cette chaleur et cette irrésistible évidence.

Dans ce moment, un imprimeur entra avec un papier, et demanda le maître de la maison ; mais l'orateur, occupé à recevoir les félicitations de ses confrères, ne l'entendit pas ; le président prit le papier et le déploya. A peine l'eut-il parcouru des yeux qu'il jeta un cri de surprise.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-on de toutes parts.

Alors le président élevant la voix.

— Ceci, dit-il, est la péroraison de l'éloquent discours que vous venez d'entendre.

— Qu'est-ce donc ?

— L'épreuve de la lettre de faire part du mariage de l'orateur avec la fille de notre vice-président !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.

COLLECTION MICHEL LÉVY

— 1 franc le volume —

1 franc 25 centimes à l'Étranger

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

HISTOIRES D'AUTREFOIS



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859



...hard. Par...nnes et Pr... et Blo... Le... Marquise.

...Adam. Souv. d'un Mu... un Mu...ien

...iaux. L'Empereur So...

... d'Arnim. (*Trad. T... Gautier*) ...rres.

...lant. Hist. fant... Perrot

...bryet. Femme de v...

...r. Po...

...trau. M...mah.

... Banville. Odes f...bulesque.

...Barbara. Hist. émouvantes.

...r de Beauvoir. Chevalier de ...ge. Aventurier et Courtisanes. ...es. Mlle de Choisy. Chev. de ...ret des Morts.

... de Bernard. Portr. de la Marquise.

... de Bernard. Nœud gordien. Hom... ...fant. Ailes d'Icare. Gentilh. ... 2 v. Beau père, 2 v. Paravent. ...L'Ecueil. Théâtre et Poésies.

... Berton. Bonheur impossible.

Boulibet. Melænis.

Bravard. Petite Ville. L'honneur ...

... Brehat. Scènes de la vie contem... ...acier.

... Buchon. En Province.

Blaze. Musiciens contemporains.

Carlen (*Trad. de M. Souvestre*). ...ux ... Femmes.

... de Carné. Drame sous la Terreur.

...mile Carrey. Huit jours sous l'Equa...ur. ...etis de la Savane. Révoltés du ...ra. Récits de Kabylie. Scènes de la vie ...Algérie. Hist. et mœurs Kabyles.

... de Chabrillan. ...leurs. Pr. Sapho.

Champfleury. Excentriques. Avent. de ...Mariette. Réalisme. Souffr. du Prof. ...tell. Premiers Beaux-Jours. L'urier ... Souv. des Funambules. Bourgeois ...inchart. Sensations de Josquin. ...-Caillou.

...énéral Cler. Souvenirs d'un officier ... de Zouaves.

...onscience (*Trad. Wocquier*). ...e la Vie flamande, 2 v. Fléau du ... Démon de l'Argent. Veillées Fla... ... Mère Job. Guerre des Paysans. ... du Soir. L'Orpheline. Batavia. ...n, 2 v. Souvenirs de Jeunesse. ...de Flandre, 2 v.

...v.-Fleury. Voyages et Voyageurs.

Dantragues. Histoires d'amour et ...t.

...mt. Dash. Bals masqués. Jeu de la ... Chaîne d'Or. Fruit défendu. Chât. ...Afrique. Poudre et la neige. Marquise ...e.

...néral Daumas. Grand Désert. ...au Sahara.

Deltuf. Aventures parisiennes. L'uue ...

... Dickens (*Trad. A. Pichot*). Nev. ...ante 2 v. Contes de Noël.

...t. Ulliet. Mad. Georges. Fille de Roi.

...x. Dumas. Vie au Désert, 2 v. Mai...... 2 v. Charles le Téméraire, 2 v.

...ex. Dumas fils. Avent. de quatre ...... à vingt ans. Antonine. Dame ...s. Boîte d'Argent.

E...u. Peaux noires. Femmes du ...onde.

...d Reval. Tueur de Tigres. Der...

Flaubert. Madame Bovary, 2 v.

de Forville. Marq. de Pazaval. Cons... ...n VIII. Deux Belles-Sœurs.

...arc-Fournier. Monde et Comédie.

...h. Gautier. Beaux-Arts en Europe, 2 v. ...le. L'Art moderne. Grotesques

... Emile de Girardin. Margue... N...velles. Marquise de Pontanges. ...une vieille Fille à ses Ne-

...veux. Poésie. Vicomte de Launay, 4 v.

L. Gozlan. Châteaux de France, ... de Chantilly. ...ot. de Polydore Mara... ...Nuit du Père-Lachaise. F... ... et Hist. ... Cent trente Femme. Mé... drein ... Dernière Sœur grise. Dragon rouge. ... et Comédien. Marquise de Belverano. Balzac et Vidocq.

Hildebrand (*Trad. Wocquier*). Scène de la Vie hollandaise. Chambre obscure.

Hoffmann (*Trad. Champfleury*). Contes posthumes.

A. Houssaye. Femmes comme elles sont. L'Amour comme il est. Pécheresse.

Ch. Hugo. Chaise de paille. Bohème dorée, 2 v. Cochon de saint Antoine.

F. V. Hugo (*Trad.*). Sonnets de Shakspeare. Faust anglais de Marlowe.

F. Hugonnet. Souv. d'un Chef de bureau arabe.

J. Janin. Chem. de traverse. Contes littér. Contes fantastiq. L'Ane mort. Confession. Cœur pour deux Amours.

Ch. Jobey. Amour d'un Nègre.

A. Karr. Les Femmes. Agathe et Cécile. Promen. hors de mon Jardin. Sous les Tilleuls. Poignée de Vérités. Voy. autour de mon Jardin. Soirées de Sainte-Adresse. Pénélope normande. Encore les Femmes. Trois Cents Pages. Guêpes, 6 v. Menus Propos. Sous les orangers. Les Fleurs. Raoul. Roses noires et Roses bleues.

L. Kompert (*Trad. D. Stauben*). Scènes du Ghetto. Juifs de la Bohême.

A. de Lamartine. Les Confidences. Nouv. Confidences. Touss. Louverture.

V. de Laprade. Psyché.

Th. Lavallée. Hist. de Paris, 2 v.

J. Lecomte. Poignard de Cristal.

J. de la Madelène. Ames en peine.

F. Mallefille. Capitaine La Rose. Marcel. Mém. de Don Juan. 2 v. Monsieur Corbeau.

X. Marmier. Au Bord de la Newa. Drames intimes. Grande Dame russe.

F. Maynard. De Delhi à Cawnpore. Drame dans les mers boréales.

Méry. Hist. de Famille. Salons et Souterrains de Paris. André Chénier. Nuits anglaises. Nuits italiennes. Nuits espagnoles. Nuits d'Orient. Château vert. Chasse au Chastre.

P. Meurice. Scènes du Foyer. Tyrans de Village.

P. de Molènes. Mém. d'un Gentilh. du siècle dernier. Caract. et récits du temps. Chron. contemp. Hist. intimes. Hist. sentim. et milit. Avent. du temps passé.

F. Mornand. Vie arabe. Bernerette.

H. Murger. Dernier Rendez-vous. Pays Latin. Scèn. de Campagne. Buveurs d'eau. Vacances de Camille. Roman de toutes les Femmes. Scèn. de la Vie de Bohème. Propos de ville et propos de théâtre. Scèn. de la vie de jeunesse. Sabot rouge. Madame Olympe. Amoureuses.

P. de Musset. Bavolette. Puylaurens.

A. de Musset, de Balzac, G. Sand. Tiroir du Diable. Paris et Parisiens. Parisiennes à Paris.

Nadar. Quand j'étais Étudiant. Miroir aux Alouettes.

Gérard de Nerval. Bohème galante. Marquis de Fayolles. Filles du Feu. Souvenirs d'Allemagne.

Charles Nodier (*Trad.*). Vicaire de Wakefield.

P. Perret. Bourgeois de campagne. Avocats et meuniers.

Amédée Pichot. Poëtes amoureux.

E. Plouvier. Dernières Amours.

Edgard Poe (*Trad. Baudelaire*). Hist. extraordinaires. Nouv. hist. extraordinaires. Aventures d'A. Gordon-Pym.

F. Ponsard. Etudes antiques.

A. de Pontmartin. Cont. et Nouv. Mém. d'un Notaire. Fin du Procès. Contes d'un Plant... de choux. Pour ... reste à la Campagne. Or et Clinquant.

M. Radiguet. Souvenirs ...de e ...nole.

H. Révoil (*Traducteur* ...). ...Nouv. Monde. Docteur ...

L. Reybaud. Dernier ... Voyag. ... Indus... Jérôme Paturot. ... Paturot, ... dans une Rue ... M... rebours. Vie de ... Vi...

A. Rolland. Martyrs du F...

Ch. de La Rounat. ...le...

J. de Saint-Félix. ...de Gentilhomme.

J. Sandeau. Sac et ...velles. Catherine.

G. Sand. Histoire de ma Vi... ...prat. Valentine. Indiana. Jea... Diable. Petite Fadette. Françoi... Teverino. Consuelo, 3 v. C... dolstadt, 2 v. André. Horace. Ja... 2 v. Lucrezia Floriani. Péché... toine, 2 v. Lettres d'un Voya... nier d'Angibault. Piccinino, ... Dernière Aldini. Secrétaire i...

E. Scribe. Théâtre, 20 v. Historiet. et Prov. Piquillo All...

Alb. Second. A quoi tient l...

Fr. Soulié. Mém. du Diabl... Cadavres. Quatre Sœurs. Con... 2 v. Au Jour le Jour. Margu... tre d'école. Bananier. Eulal... Si Jeun. savait... si Vieill. p... Huit jours au Château. Conse... Malheur complet. Magnétiseu... Port de Créteil. Comt. de Mo... gerons. Eté à Meudon. Drames... Maison n° 3 de la r. de Provenc... Cadet de Famille. Amours de... Olivier Duhamel. Chât. des Py... Rêve d'Amour. Diane et Louil... dus. Cont. pour les enfants. Q... Sathaniel. Comte de Toulous... de Béziers. Saturnin Fichet, 2...

E. Souvestre. Philos. sou... Confess. d'un Ouvrier. Coin du ... de la Vie intime. Chron. de... Clairières. Scèn. de Chouann... la Prairie. Dern. Paysans. E... taine. Scèn. et Récits des Alp... d'Eau. Soirées de Meudon. ... Femmes. Souv. d'un Vieillard. Filets. Contes et Nouv. Foyer b... Dern. Bretons, 2 v. Anges ... Sur la Pelouse. Riche et Pauv... de Jeunesse. Réprouvés et Elus, ... Famille. Pierre et Jean. Deux... Pendant la Moisson. Bord du ... mes parisiens. Sous les ombrag... cocagne. Mémorial de Famille. ... Bas-Breton 2 v. L'Homme et ... Monde tel qu'il sera. Histoires d'... Sous la tonnelle. Théâtre de la...

Marie Souvestre: Paul Fer... *duit de l'anglais.*

D. Stauben. Scènes de la Vi... Alsace.

De Stendhal. L'Amour. ... Noir. Chartreuse de Parme. Pro... Rome, 2. v. Chroniq. italienn... d'un touriste, 2 v. Vie de Rossi...

Mme B. Stowe (*Trad. Forca...*) ...venirs heureux, 3 v.

E. Suë. Sept Péchés capitaux... gueil, 2 v. L'Envie, Colère, 2 v. Lu... resse, 2 v. Avarice, Gourmandise... et Gilberte 3 v. Adèle V...eneuil... Dame. Clémence Hervé.

E. Texier. Amour et Finance...

L. Ulbach. Secrets du Diable...

O. de Vallée. Manieurs d'arg...

A. Vacquerie. Profils et Grim...

M. Valrey. Marthe de Montbr... les sans Dot.

F. Wey. Anglais chez eux. Lo... y a ...t ans.

*** Mme la Duchesse d'Orléans...

*** Zouaves et Chasseurs à pied


THE LIBRARY OF CONGRESS

